

LES CAHIERS
D'ETUDES
DU C.U.E.E.P.

«ÉCRITS ET CHUCHOTEMENTS»

Des jeunes écrivent,
des professionnels médico-sociaux parlent :
méthodologie d'une démarche

Coordination :
Marie-Renée VERSPIEREN

juin
2001

U.S.T.L.
C.U.E.E.P.

N^o 44

LES CAHIERS D'ETUDES DU CUEEP

Membres fondateurs

Joseph Losfeld
Paul Demunter

Comité de Direction

les Membres fondateurs
le Directeur du **CUEEP**-USTL
le Directeur du Laboratoire TRIGONE
le Secrétaire de Rédaction

Directeur de la Publication

Le Directeur du **CUEEP**-USTL

Comité de Lecture

E. Charlon	D. Delache	J. Hédoux	D. Poisson
J. Clénet	A. Derycke	G. Leclercq	A. Tarby
R. Coulon	P. Demunter	V. Leclercq	M-R. Verspieren
C. D'Halluin	D. Forestier	M. Mébarki	

Secrétaire de Rédaction

Jean-Noël Demol

Conception, Gestion et Diffusion

Jean-Noël Demol
Isabelle Logez
Nathalie Masclef

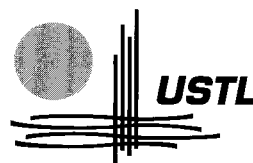
Commande et courrier à adresser à :

Mme Isabelle Logez
Cahiers d'Etudes du CUEEP
Cité Scientifique - Bât. B6
59655 VILLENEUVE D'ASCQ CEDEX

Tél. : 03 20 43 32 70 – Fax : 03 20 43 32 79
e-mail : isabelle.logez@univ-lille1.fr

N° ISSN : 0999-8659

Editeur : CUEEP, 11 rue Angellier – 59046 Lille Cedex



LES CAHIERS
D'ETUDES
DU C.U.E.E.P

"ECRITS ET CHUCHOTEMENTS"

**Des jeunes écrivent,
des professionnels médico-sociaux parlent :
méthodologie d'une démarche**

Marie-Renée VERSPIEREN

**Maître de conférences en Sciences de l'Education
CUEEP USTL - Laboratoire Trigone**

Coordination entre:

**l'équipe du service Point Jeunes de la Sauvegarde du Nord
(à l'initiative de la démarche) et
des professionnels des dispositifs médico-sociaux**

**juin
2001**

**U.S.T.L.
C.U.E.E.P. N° 44**

AU SUJET DU TITRE...

Ce cahier s'est prévalu de plus d'un titre... "Histoire d'une démarche" était le plus authentique, le plus près de ce que nous avons tous vécu, avec des engagements différents. Mais il n'y avait dans cette histoire-là aucun jeune, et cela nous gênait, puisque c'était bien eux qui étaient à l'origine des rencontres.

"Ecrits et chuchotements", par contre, évoque les écrits que les jeunes laissent comme autant de bouteilles à la mer, évoque également toute la difficulté d'écrire, lorsque l'on est professionnel de l'action médico-sociale. Mais de quels chuchotements s'agit-il ?

Chuchotements des jeunes entre eux, qui s'échangent aussi bien des tuyaux foireux que des adresses où ils trouveront ces professionnels dont on vient de parler, et dont ils savent si bien à la fois avoir besoin et à la fois se servir, parfois...

Chuchotements des parloirs, des couloirs, des dortoirs, des trottoirs...

Chuchotements des professionnels entre eux, qui échangent sur leurs difficultés d'être professionnels, justement, lorsque l'on affaire à des jeunes qui crient trop et trop fort ou qui se taisent, trop et trop fort.

Chuchotements des professionnels, des institutionnels, des officiels...

Mais aussi chuchotements des jeunes vers ces professionnels qu'ils viennent trouver pour se confier, pour avancer, pour se projeter.

Et enfin chuchotements que les rencontres ont permis d'exprimer. Car il y a eu de véritables échanges, non prémédités, qui ont même surpris ceux qui les ont émis. Comment s'étonner alors que ce qui s'est dit pendant ce temps "volé" a parfois été chuchoté ?

Marie-Renée VERSPIEREN
Coordinatrice du numéro 44

SOMMAIRE

AU SUJET DU TITRE	p. 1
AVANT-PROPOS	p. 5
PARTICIPANTS A LA DEMARCHE	p. 7
PRÉSENTATION DE POINT JEUNES	p. 9
<u>PARTIE 1</u> : Lorsque des professionnels médico-sociaux se rencontrent...	p. 11
Introduction	p. 13
Chapitre 1 : Ce que les professionnels disent des jeunes	p. 17
Inventer d'autres structures ou étudier pourquoi certaines d'entre elles fonctionnent.	p. 21
Innover dans d'autres types d'activité	p. 22
Accepter la violence comme un symptôme de vie	p. 23
Faire confiance dans la capacité des jeunes à savoir rebondir	p. 24
Chapitre 2 : Comment tirer son épingle professionnelle du jeu économique ?	p. 27
Comment tirer son épingle professionnelle du jeu économique ?	p. 27
Etre professionnel, c'est (re)créer des liens	p. 33
Chapitre 3 : Quand des praticiens interrogent leurs pratiques	p. 39
Ils s'aperçoivent qu'ils ne travaillent pas toujours dans un fonctionnement qui respecte la personne humaine	p. 39
Où il est question de paroles à tenir...	p. 42
Et si derrière la parole donnée et la parole tenue se cachait le problème plus général du respect humain ?	p. 45
Chapitre 4 : Etre humain et/ou professionnel ?	p. 49
Refuser la rencontre, c'est se réfugier derrière sa fonction. Cette position est-elle possible à tenir ? Oui,	p. 49

pour certains.	p. 52
Accepter la rencontre, c'est accepter que l'homme ou la femme qui occupe la fonction soit touché(e). C'est donner un peu de soi-même, c'est s'exposer, ce n'est pas confortable.	p. 54
La rencontre apparaît donc être une nécessité pour travailler avec les jeunes	p. 57
Chapitre 5 : La démarche	p. 57
Ses objectifs et son évolution	p. 61
Ses effets	p. 69
<u>PARTIE 2</u> : Cris (écrits) de jeunes laisses à point Jeunes – extraits	p. 85
<u>PARTIE 3</u> : Ecrits de professionnels : réactions, commentaires suscités par la démarche	p. 87
"La démarche qu'est-ce que ça t'a fait... ?"	p. 89
... et cris de souffrance	p. 93
La ligne d'ombre	p. 95
A la recherche d'une relation éthique	p. 99
Commentaires des données recueillies, en vue d'un approfondissement des thèmes abordés par la démarche	p. 109
<u>PARTIE 4</u> : Réflexions méthodologiques sur une démarche originale	p. 111
Analyse méthodologique de la démarche	p. 112
La recherche-action : une démarche scientifique rigoureuse	p. 115
Interrogations autour de la démarche	p. 120
Recherche et action sont dans un bateau	p. 125
<u>INDEX DES SIGLES</u>	p. 129
<u>ANNEXES</u>	

AVANT-PROPOS

par Brigitte BARA,
Directrice de Point Jeunes

Cette publication est le fruit d'un travail collectif. Il a engagé de nombreux professionnels des dispositifs médico-sociaux. De statuts différents, de fonctions et de rôles divers, ils ont accepté, dans le décloisonnement aussi bien hiérarchique que sectoriel, de réfléchir et échanger à partir d'un objet commun et d'un sujet central : les jeunes accueillis dans leur service et ce qu'ils disent de leurs difficultés.

A l'origine, c'est l'équipe Point Jeunes qui se lance dans l'aventure. Elle définit un projet dont il est prévu d'emblée qu'il soit soumis à d'autres praticiens, d'autres dispositifs et donc "revu et corrigé" sans cesse pour devenir projet collectif.

Aucune assurance n'est prise de ce qui peut advenir dans les aléas des rencontres successives. Seuls, quelques signaux sont envoyés : indignation, difficultés nouvelles, devoir de paroles, témoignages, contributions, débat public.

... Et le chemin s'est fait en marchant...

Si cette aventure a pu se frayer un chemin, c'est sans doute parce qu'elle s'est dotée d'un ancrage solide. Si les risques sont inhérents à l'approche choisie, ils ne devaient pas entamer un capital de connaissances : celui des matériaux accumulés lors des rencontres de travail entre professionnels (les comptes-rendus exhaustifs).

C'est là où intervient LE CHERCHEUR, en l'occurrence la chercheur-e- appelée en "appui méthodologique".

C'est l'auteur-e- de la première partie du cahier d'études. Dans son introduction, sous la forme de la métaphore du voyage, elle retrace la chronologie de la démarche. Dans les cinq chapitres suivants, elle rassemble en les structurant toutes les contributions des différents professionnels.

... On voit alors comment l'objet de travail est difficile à approcher, comment il se dérobe et tout ce qu'il a permis...

Ensuite, et pour traduire symboliquement "ce que disent les jeunes de ce qu'ils vivent", des citations, bien sûr insuffisantes et tronquées, puisque extraites de textes que des jeunes ont écrits dans un contexte particulier.

Elles ont été, de plus, choisies subjectivement. Pour autant, semble-t-il, elles détiennent une portée universelle et significative des difficultés actuelles.

Dans la troisième partie, des professionnels s'impliquent sur quelques points sensibles que la démarche leur a inspirés, répondant ainsi personnellement à certains questionnements.

Et la chercheur-e- intervient de nouveau. Non pas pour fermer la marche, ni pour clore la démarche. Elle poursuit son travail de recherche, s'interroge sur la nature de son intervention, nous livre ses réflexions méthodologiques, ouvre des perspectives...

Ainsi l'association praticiens-chercheur-e- a permis des rencontres productives et un travail collectif. L'intérêt à ce jour serait que cela se poursuive. Sous quelle forme ? ...

La rencontre, au sens fort du terme, est ce qui ne s'impose pas, qui ne peut être pression ou volonté exclusive. Elle se laisse surprendre et prend forme presque malgré elle...

C'est ce que nous vous invitons maintenant à découvrir.

Brigitte BARA
Directrice de Point Jeunes

PARTICIPANTS A LA DEMARCHE

Gérard	AMIDIEU	PJJ/CAE, Villeneuve d'Ascq
Brigitte	ARTOIS	Foyer Béthanie, Lille
Brigitte	BARA	Point Jeunes, Lille
Youcef	BOUDJEMAI	Services ARIA, Lille
Emmanuelle	BOUDRU	Foyer Béthanie, Lille
Sylvie	BOURDIER	CMP pour adolescents, Roubaix
Marinne	BRUY	CMP Lambersart
Magali	CARON	Conseil Général Lille
Danièle	CAZE	Conseil Général Lille
Raymond	CHERER	AGSS de l'UDAF
Flavie	CUVILLIER	AGSS de l'UDAF, Lille
François	CUVILLIER	EPDSAE/AEMO
Thierry	DE RICHAUD	P.J.J., C.A.E., Villeneuve d'Ascq
Martine	DEHOUCK	Conseil Général Lille
Didier	DELEMASURE	Point Jeunes, Lille
Yannick	DENOUAL	Point Jeunes, Lille
Marie-France	DERUM	CMP Tourcoing Neuville
Bernard	DETRAIT	Conseil Général Lille
José	DEWAM	Point accueil jeunes, Roubaix
Bérengère	DIERICKS	CAE, Roubaix
Christelle	DUPIRE	Point Jeunes, Lille
Murielle	DUPORGE	Point accueil jeunes, Roubaix
Jean-Marie	DURIEZ	Point Jeunes, Lille
Marc	DUSAUTOIR	ADSSEAD
Behboud	EBRAHIMI ARDI	Point Jeunes, Lille
François	FALEMPE	CAE, Roubaix
Bernadette	FAUCHER	Conseil Général Lille
Astrid	FILIPCZAK	Lewis Carroll, Boris Vian, Lille
Marie-Pierre	FOURDINIER	Conseil Général Lille
Patrick	FRENOIS	Point Jeunes, Lille
Pierre	GREGOIRE	CMP La Madeleine
Ouardia	GWEMBAR	CMP pour adolescents, Roubaix
Serge	KIERKENS	CMP Roubaix centre
Patricia	KLEPPE	Centre Ulysse Trélat, Saint André
Laurence	KORZAWA	Cèdre Vert
Jeanne	LALOUX	Point Jeunes, Lille
Françoise	LE BRAS	ERDV, Loos
Françoise	LE CERF	Home des Flandres, Roubaix
Patrick	LE STUNFF	ABEJ, Point de Repères, Lille
Gilles	LECLERCQ	Université de Lille I
Thérèse-Marie	LECLERE	CMP Roubaix
Danièle	LEGRY	Conseil Général Lille
Marie-Andrée	LEMAN	EREA Lys-lez-Lannoy
Michel	LIBERT	CMP Lille
Claudine	MAILLOT	Conseil Général Lille

Annick	MALADRY	Conseil Général Lille
Ghislaine	MARTINEZ	Point accueil jeunes, Roubaix
Annick	MATRICON	CMP, Pont à Marcq
Denis	MILLE	Conseil Général Lille
Alain	MOREL	Association Martine Bernard, Lille
Christian	MULLER	Point Jeunes, Lille
Pascale	PALM	CMP Roubaix
Man Hiep	PHAM	CHRU, Lille
Emmanuelle	PICAUD	Relais soleil, Tourcoing
Annie	PIERREZ	CMP La Madeleine
Marie-Ange	PLOUVIER	Conseil Général Lille
Philippe	ROELENZ	Home des Flandres, Roubaix
Angela	ROSE	EPS Saint André
Olivier	ROUSSEL	CMP La Madeleine
Séverine	SONNEVILLE	CMP Tourcoing Neuville
Béatrice	UNAL	Lycée Faidherbe, Lille
Brigitte	VAN MAELE	CMP Enfant, Lille
Monique	VANAGT	Conseil Général Lille
Patrick	VANUXEEM	EPDSEA/AEMO
Pierre	VERBRUYGGE	Conseil Général Lille
Marie-Renée	VERSPIEREN	Laboratoire Trigone, Université de Lille I
Stuart	WALKER	Point Jeunes, Lille
Annie	WALLOIS	CMP, Lille

PRÉSENTATION DE POINT JEUNES

Point Jeunes est un des services que gère la Sauvegarde du Nord : Association Départementale du Nord pour la Sauvegarde de l'Enfant à l'Adulte.

Point Jeunes est un lieu d'accueil et d'écoute de jeunes en difficulté, en crise, en fugue, ouvert 24h/24h, 365 jours par an.

Son action se situe dans le champ de la prévention globale elle s'organise principalement autour de deux axes :

1. Action vis à vis du jeune. Accueil individuel de jeunes de 12 à 25 ans.

Ce que Point Jeunes propose, qui est spécifique, c'est un espace de **médiation**. Espace dans lequel le jeune peut s'exprimer librement, dans lequel il pourra élucider sa situation et élaborer une réflexion. Ceci avec l'aide d'un « accueillant » disponible, non impliqué dans son histoire. Accueillant que le jeune peut éventuellement désigner comme tiers vis-à-vis d'interlocuteurs concernés par ses difficultés (familles, institutions). Cette fonction de médiation nécessite une forme d'écoute et d'accueil basée sur des notions indissociables : disponibilité, anonymat, confidentialité et libre adhésion. Elle nécessite également du temps, temps qui peut comporter éventuellement restauration, hébergement, premiers soins (l'hébergement est possible même pour les mineurs 24 heures sans autorisation par dérogation du Procureur).

Objectif :

Utiliser le moment de la crise, de la fugue pour en faire un temps de construction. Prévenir les ruptures de communication entre les jeunes et leur famille et/ou l'environnement adulte.

2. Interaction avec l'environnement

a) *Interventions extérieures :*

- Auprès de groupes de jeunes dans les lycées et collèges, les équipements sociaux-culturels : rencontres avec des jeunes sur une autre forme que l'accueil individuel.
- Auprès des « relais » : équipe éducative ; écoles de travailleurs sociaux ; d'infirmières.
- Dans les médias.

b) Travail de réseau :

- Contacts réguliers avec les partenaires du dispositif de l'aide sociale pour la réactualisation des données informatives et pour une connaissance et reconnaissance réciproque des uns et des autres.
- Organisation de rencontres avec les partenaires sur thématiques repérées comme problématiques.
- Participation et/ou interventions dans les colloques, des journées de formation sur l'adolescence, la jeunesse.

Objectif :

Faire connaître le lieu dans sa spécificité à savoir POINT JEUNES pôle du réseau de l'action sociale devant maintenir une extériorité par rapport aux différents services d'aide et de soutien. Favoriser le débat sur l'adolescence, la jeunesse à partir des observations recueillies à POINT JEUNES.

Enjeu :

La médiation est la fonction principale du lieu, médiation vis-à-vis du jeune lui-même, de sa famille, de son environnement social.

PARTIE 1 :

**LORSQUE DES PROFESSIONNELS
MEDICO-SOCIAUX SE RENCONTRENT...**

INTRODUCTION

UN LONG VOYAGE VERS DES CONTINENTS SI PROCHES...

En mars 1997, l'équipe de Point Jeunes s'engage dans une réflexion collective en vue d'une journée de travail publique à laquelle seraient associés les partenaires de son réseau de travail, ceux qui interviennent avec les mêmes publics qu'eux-mêmes.

Point Jeunes, de par sa place particulière, peut initier une démarche originale dans le secteur, mais n'a pas la prétention d'être le porte-parole des jeunes qui passent là un moment de leur histoire -Comment procéder pour contacter d'autres professionnels?. Cette introduction raconte l'aventure dans laquelle s'est lancée l'équipe.

RECIT DE VOYAGE

1. Mars 1997-février 1998 - Vers où partir ? Réflexions à l'interne

Rien ne vaut de se replonger dans son passé et dans ses racines lorsqu'on ne sait pas où l'on va. Point Jeunes n'a pas procédé autrement. Quel est son projet fondateur ? Où en est-il de son rôle de restitution de ce que les jeunes vivent ? "Partant de la volonté de porter publiquement une certaine indignation sur la situation faite aux jeunes rencontrés, dans un travail de réflexion sur "ce qu'ils disent" ' l'équipe s'est arrêtée sur des écrits réalisés par les jeunes lors de leur passage à Point Jeunes."¹

Le raisonnement est le suivant: puisque des jeunes laissent ici des écrits, peut-être en ont-ils laissé là ou ailleurs, et peut-être ce matériau pourrait servir de base à un travail commun. L'objectif est triple :

- remobiliser l'équipe sur un projet commun,
- témoigner de ce que vivent les jeunes,
- associer à ce témoignage les partenaires du réseau de travail.

Un texte collectif² qui explique la démarche et invite à une rencontre est envoyé à différents partenaires. Le voyage peut commencer.

¹ Extrait du "Bilan provisoire du travail d'évaluation à Point Jeunes (juin 1998)

² Cf. Annexe, p. 1

2. Mars 1998-juillet 1998 - L'important, c'est de partir... 1^{ère} série de rencontres

A partir de mars 1998, trois réunions avec des groupes de partenaires du réseau ont eu lieu :

- 31 mars 1998 : AEMO / PJJ,
- 28 avril 1998, CMP,
- 12 et 26 mai 1998, CHRS, internats ASE³ / PJJ⁴ – CMAO⁵

Toutes ces rencontres ont provoqué des échanges riches, enregistrés et totalement retranscrits. Il faut noter que personne n'est venu à une rencontre organisée avec des professionnels d'internats ASE / PJJ.

En juin, l'équipe a convenu de solliciter un chercheur pour un appui méthodologique dans son travail. Le souci est de permettre à d'autres de bien comprendre la démarche engagée, et d'éviter l'autolégitimation. La commande est de respecter la production fragile existante, de la mettre en forme en vue de la restitution projetée.

3. Septembre 1998-avril 1999 - On a quitté les côtes, et on est en pleine mer... 1^{ère} formalisation

Le travail continue sous une nouvelle forme. Tout en poursuivant les échanges avec d'autres partenaires (les clubs de prévention, les assistantes sociales des circonscriptions d'Action Sociale de la métropole), il apparaît nécessaire d'approfondir les premiers échanges en plénière, avec tous les secteurs déjà impliqués, en tenant compte des différents points de vue qui ont émergé lors des réunions précédentes.

"La démarche évolue en fonction de ce que nous apprenons avec vous, nos partenaires. Elle s'est enrichie par les réflexions des uns et des autres qu'il nous appartient de vous faire tous partager."⁶ Pour la poursuivre dans de bonnes conditions, un feuillet récapitulatif est envoyé aux participants, qui s'intitule "le point où nous en sommes", et, à la réunion plénière, une synthèse des trois réunions précédentes est faite par oral (nov. 1998).

Puis en janvier-février 1999, deux documents sont écrits, l'un (6 p.) en direction de l'équipe pour l'inciter à aller plus loin dans la réflexion, l'autre (9 p.) en direction des participants de la plénière. L'objectif de ce propos était de montrer la concordance des préoccupations des uns et des autres : en effet, il n'était pas dit que ce qui apparaissait important aux yeux des professionnels des CMP, par exemple, serait repris, voire enrichi, par les services justice ou les responsables des circonscriptions. Or, c'est ce qui s'est produit. "*C'est curieux*

³ ASE : Aide Sociale à l'Enfance

⁴ PJJ : Protection Judiciaire de la Jeunesse

⁵ CMAO : Coordination Mobile d'Accueil et d'Orientation

⁶ B. BARA, Directrice de Point Jeunes, dans la lettre du 16 octobre 1998, convie les participants des premières rencontres à la réunion plénière.

*ces préoccupations qui sortent, elles émanent de tous les services et institutions qui ont été contactés et ce qui est intéressant, c'est qu'on s'y retrouve et, en même temps, si on n'avait pas trouvé des choses qui se retrouvaient et formaient un ensemble sur lequel on avait envie de réfléchir, ça aurait été ennuyeux ! s'il y avait eu la rencontre avec les services de justice et puis la rencontre avec les foyers, et qu'il n'y avait aucun lien entre les deux, on aurait pu se dire, "le réseau, il est complètement fou". Là, pour le coup les formulations résonnent en chacun de nous."*⁷

Forts de cette conviction, une invitation pour une seconde plénière est envoyée, avec pour objectif de continuer les échanges, bien sûr, mais aussi de commencer à réfléchir en commun à ce qui pourrait être une journée publique sur les thèmes qui fédèrent tous ces professionnels, à savoir la place des jeunes dans notre société, les problèmes et les difficultés qu'ils expriment et que les professionnels sont amenés à recueillir. Ils avaient également constaté que les conceptions de la place des jeunes dans notre société les renvoyaient à eux-mêmes, à leur professionnalisme et à leur humanité.⁸

Cette seconde plénière a eu lieu le 30 avril 1999.

4. Mai 1999-juin 2000 – "C'est encore loin l'Amérique ?" L'heure des interrogations, du découragement et de la remise en cause...

Ce qui était visé lors de la seconde plénière relevait des propositions de travail avec des modalités à définir, qui auraient mêlé des professionnels de différents horizons. D'une part, cet objectif n'a pas été atteint, et d'autre part, l'équipe de Point Jeunes a été prise par la mise en route des 35 h.

En janvier 2000, lorsque l'équipe redevient plus réceptive, la reprise de contact avec la démarche est néanmoins timide et dubitative. Les réunions tournent autour de la question "*et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?*" Il semble difficile de décrocher un rendez-vous avec des partenaires avec lesquels le contact a été perdu, aussi est-il décidé de leur envoyer une lettre d'explication du "silence-radio", en même temps que la retranscription de la réunion accompagnée d'une synthèse (mars 2000)⁹.

Parallèlement, pour vérifier que cette démarche a encore un sens auprès de l'équipe, un petit questionnaire à remplir par écrit lui est demandé.

Enfin, une décision de rendez-vous individuel est prise : quelques accueillants de Point Jeunes iront trouver l'un ou l'autre professionnel déjà rencontré pour les faire parler de ce qu'ils ont vécu ensemble. A cette fin, une grille d'entretien (au sens sociologique du terme) est élaboré.

⁷ Retranscription de la 1^{ère} plénière

⁸ cf. invitation à la seconde plénière en Annexe 2

⁹ cf. lettre jointe en Annexe 3

5. Octobre 2000-juin 2001 – "On rame encore, mais on voit la côte..." Mobilisation autour de la journée de restitution

Quatre rencontres individuelles ont eu lieu, les entretiens sont retranscrits. Décision est prise de formaliser tout le matériau accumulé pendant trois ans. Réunions internes à l'équipe, retranscriptions intégrales et document de synthèse¹⁰ seront présentés de façon "semi brute" sous la forme d'un Cahier de CUEEP distribué lors de la journée de restitution¹¹ conviant tous ceux qui ont participé à la démarche à venir réfléchir ensemble sur le thème "*Si on travaillait davantage ensemble, professionnels de l'action sociale, de la santé et de la protection judiciaire, qu'est-ce que cela pourrait produire chez les jeunes ?*"

Dans le travail présenté ici, il n'y a pas la réponse à cette question, puisque le Cahier précède la journée de restitution. Il est le résultat d'une synthèse qui se présente en cinq chapitres.

Tout d'abord, les professionnels parlent des jeunes pour constater deux choses fondamentales : les jeunes accueillis dans les différentes structures sont des jeunes qui ressemblent, par leurs angoisses, leur révolte mais aussi leurs visions de l'avenir, à tous les autres jeunes. Par contre ceux-là souffrent, se révoltent ou, au contraire se taisent.

Cette capacité qu'ont les jeunes à interpeller par leurs cris et/ou leurs silences les professionnels médico-sociaux amènent ceux-ci à s'interroger sur le rôle que la société leur fait jouer, et leur fait également se poser la question de ce que représente pour eux cette fonction professionnelle : créer des liens, disent-ils, avec les jeunes, cela va de soi, mais aussi entre eux, professionnels.

Logiquement, ensuite, ils interrogent leurs pratiques pour constater qu'ils ne travaillent pas toujours dans un fonctionnement qui respecte la personne humaine...

Ce qui les amène, ou plutôt les ramène à eux, en tant que professionnels, bien sûr, mais également en tant que personnes. Faut-il accepter la rencontre, quitte à s'exposer en tant qu'être humain, ou faut-il se préserver derrière sa fonction pour exercer au mieux ce difficile métier ?

Le dernier chapitre clôture le recueil de données par un retour sur la démarche entreprise et sur ses effets les plus évidents : rencontres, évolutions et décisions à prendre pour continuer...après ce travail-ci, qui est considéré par ceux qui ont initié ce voyage comme une simple étape : pause nécessaire pour une mise au point (il ne s'agit pas de se tromper de route !) et ravitaillements en tout genre lors de la journée de restitution !

¹⁰ Il s'agit bien de restituer la parole donnée lors des rencontres, et non de l'analyser à des fins de recherche.

¹¹ cf. invitation à la journée de restitution en Annexe 4

CHAPITRE 1 :

CE QUE LES PROFESSIONNELLS DISENT DES JEUNES

"*Quelque chose est en train de se modifier...*" C'est bien cette intuition qui a servi de déclencheur à la démarche. Mais d'abord, ces jeunes ne sont-ils pas tout d'abord des adolescents, confrontés à des problématiques intemporelles, inhérentes à toute situation d'adolescence ? Dans les écrits tirés au hasard, il y a des notions de suicide, de souffrance. Il y a aussi des demandes aux parents. Le jeune cherche quelqu'un qui puisse l'aider à entrer en communication avec ses parents. Une autre constante est la crainte d'être fou parce que non entendu, non reconnu. Cela revient dans plusieurs textes... Ce qui est nommé également, c'est la demande d'amour. Elle est toujours présente et est la même de tous les temps. Mais rien de tout ceci n'est nouveau. Est-ce que les adolescents n'ont pas toujours été dans ces tourments là ? Prenons par exemple le passage à l'acte suicidaire : y a-t-il aggravation ? Les enquêtes sociologiques montrent une évolution du taux de suicide des jeunes liée à l'évolution du taux de chômage. Il paraît que c'est très significatif, soit, mais le suicide, en lui-même, est une idée sensible à l'adolescence... Alors ? En quoi ces jeunes sont-ils différents de leurs aînés ?

Pour ma part, la dégradation m'a vraiment frappé et j'avoue que je commence à m'y faire. il y a deux ans et demi, quand on a ouvert la consultation pour adolescents, je me demandais si j'allais travailler avec les adolescents parce que je pouvais plus avoir les mêmes réponses qu'il y a dix ans. Ce n'était plus aussi simple : il n'y a plus de travail, c'est difficile d'en avoir.

L'amour ne peut plus être abordé de la même manière. Il y a le sida. A cette époque de l'adolescence se fait la découverte de l'amour et celle-ci est entravée par l'idée de la mort. Il y a toute cette évolution de ces dernières années qui a changé notre approche. Pour moi, on ne peut plus avoir la même adolescence aujourd'hui. On était des privilégiés.

N'était-ce pas la même chose pour nos parents qui ne pouvaient pas non plus répondre à notre adolescence ? Il y avait aussi une différence. A chaque génération, les différences existent.

*La semaine dernière je suis allé à une audience concernant une jeune et puis, à un moment donné, la maman, a dit "moi je suis perdue parce que les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas les jeunes des années 60". Comme si finalement, aussi bien les parents mais je suis sûr aussi, du côté des professionnels que nous sommes, **comme si nous assistions à une sorte d'acculturation à laquelle nous n'avons pas été préparés.** En même temps, il y a quelque*

chose hors de l'acculturation, qui me fait penser un peu à Don Quichotte, c'est-à-dire se dépouiller des vieux habits pour pouvoir en revêtir de nouveaux. C'est peut-être ce passage qui est de l'ordre de la complexité dans lequel parfois on n'est pas toujours à l'aise, aussi bien parents que travailleurs sociaux, ainsi que les jeunes eux-mêmes.

Etre jeune aujourd'hui, est-ce plus difficile qu'avant ? C'est différent, tout au moins. Ce que les professionnels notent, c'est leur rejet du placement :

- Il y a des jeunes qui, à 12 ans, ont déjà fait le tour de plein d'établissements et qu'est-ce qu'il reste à leur proposer ?
- Il y a de plus en plus de jeunes qui ont des parcours institutionnels incroyables avec des fugues, des retours, et qui arrivent à 18 ans et qui se retrouvent plantés sans n'avoir plus rien devant eux.

On a des contacts fréquents avec les juges parce qu'on arrive maintenant – ce qui n'arrivait jamais quand j'ai commencé en enfance –, à avoir des mesures qu'on n'arrive même plus à exercer. On a des mesures de garde pour des gamins et on attend cinq, dix, quinze jours, quelquefois plus, on ne trouve pas d'établissement ; le jeune ne veut pas y aller, il y va une journée, il repart. Et donc même les juges sont sensibilisés et quand on les interroge c'est : où on va maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? on a tout essayé, il faut bien en faire quelque chose, et ce jeune est en danger, **il a 16 ans, il a quelquefois 13 ans même et on a essayé plein de choses et rien ne va.**

Qu'est-ce qu'on doit faire ?

Ce que je constate dans mon vieil établissement, qui comporte un hébergement classique et un centre de jour extérieur, c'est qu'à l'hébergement, plus ça va, moins ils restent, moins on sait ce qu'ils veulent.

Le taux de rotation est énorme par exemple depuis un an. Il y a douze places en hébergement collectif confortable. Avant nous avions un noyau de six jeunes stables sur lequel se greffaient les nouveaux arrivants. Maintenant il n'y a plus de noyau dur, ils arrivent, ils dégueulent, ils foutent le camp. Je n'ai plus de noyau dur de l'hébergement en institution.

J'ai l'exemple d'une gamine qui fait un courrier à sa famille mais qu'elle n'envoie pas, qu'elle laisse traîner.

Elle y dit être bien où elle est, être là parce qu'elle a fait des conneries. Elle y met beaucoup de chaleur, son écrit est palpitant.

En même temps, elle ne reste pas. Elle est incapable de faire un projet, **elle est agréable deux heures et, après, plus personne.**

Ils sont bien mais instables !

"Ils sont dans la fuite, la violence, les coups de gueule, la débandade au moment où un projet se met en place pour eux."

Au delà des comportements décrits, le mot "projet" fait écho.

"Je fais la guerre aux mots contrat ou même projet, parce que pour moi il y a une dictature du projet, une dictature du contrat que je ne supporte pas. Qu'est-ce que ça veut dire de demander à une jeune de 14, 15 ans quel est ton projet ? Ce n'est pas possible. Je dirais il y a une inquiétude pour ne pas dire

une angoisse terrible dans le rapport à l'avenir, et on leur claque à travers la notion de projet et de contrat un principe de réalité, de manière massive ; moi je préfère qu'on dise plutôt "voilà à quoi on peut s'engager compte tenu de votre réalité d'adolescent, à quoi vous pouvez, avec notre aide, tenter de vous engager". Et parfois, c'est en terme de tentative.

Mais là n'est pas la question. Comment faire pour que les gosses aillent mieux ? demandent certains, tout en reconnaissant qu'ils n'ont plus de réponses. On essaie de donner un cadre : repère, respect, confiance, mais les placements ne tiennent pas , les placements ne tiennent plus :

"Ce qui évoque plus ma réalité quotidienne dans ce que vous venez de dire, c'est qu'un certain nombre de jeunes ne supportent pas de cadre. on est forcé de les protéger et de les mettre dans des établissements où ils ne tiennent pas et ça c'est un casse-tête. Parce que vous avez parlé de votre responsabilité, mais on en a une aussi, les enfants nous sont confiés, et on sait qu'ils sont dans la rue. On pourrait, s'il y avait un pépin, venir nous voir et dire "qu'est-ce que vous avez fait ?"

Qu'est-il constaté ?

Premièrement, "en hébergement, les gosses ne restent pas" ; "en CHRS, il y a un règlement et ils ne l'acceptent pas".

Deuxièmement, "le cadre, ils en ont besoin. C'est le cadre qu'on leur propose qui ne leur convient pas." On parle trop de cadre, alors qu'on devrait davantage parler de contenant. On est toujours en train de dire "il faut mettre du cadre, le jeune ne tient pas le cadre", oui, mais quel est le contenu de ce cadre ?

Troisièmement, le rapport au cadre du jeune pose automatiquement la question du rapport que nous avons nous au cadre qui s'impose à nous ou que nous sommes amenés à contribuer à fabriquer, et pourquoi on le fabrique, et pourquoi il est comme ça, et pourquoi on va le mettre en jeu de telle façon et quelle marge de souplesse allons-nous donner ou pas... Et quel être humain va transparaître derrière cette façon de jouer avec le cadre ?

C'est justement la question que nous posons au centre. Des moyens il y en a. Il y a plusieurs dispositifs, il y a des gens qui travaillent, on est tous autour de ces situations... Et bien, on a l'impression qu'on passe à côté ! C'est ça qui nous préoccupe. On a l'impression que ce n'est pas en rajoutant forcément plus d'un côté ou de l'autre que ça va prendre une autre tournure. C'est ça qu'on est en train de se dire. Je me demande si, dans les constatations qu'on peut tous faire, en les associant on en peut pas trouver une piste qui serait de dire : "écoutez, ce n'est pas avec des centres d'hébergement supplémentaires" de toute façon les jeunes, c'est pas ça qui va les retenir. Alors, c'est quoi ? Et je crois que là on approche quelque chose. On n'est pas interrogés chacun de notre côté autour de cette question, ça je suis bien d'accord. Et pas par les institutions. Néanmoins, on est quand même nous, les pieds sur la terre autour de ça."

Plusieurs réponses sont possibles. Il s'agit, à la fois :

- d'inventer d'autres structures,
- d'innover dans d'autres types d'activités,
- d'accepter leur violence comme étant un mode d'expression, sinon, ils ne sont même plus dans la révolte et c'est pire encore de leur faire confiance.

1. INVENTER D'AUTRES STRUCTURES OU ÉTUDIER POURQUOI CERTAINES D'ENTRE ELLES FONCTIONNENT.

*Par exemple, à Point Jeunes, vous apportez une réponse qui manifestement leur convient. Ils vont facilement chez vous. Donc je me dis, institutionnellement, il manque quelque chose, pas nous spécifiquement, mais le foyer traditionnel ne répond pas aux besoins. A telle enseigne qu'il y a des gamins qui font 5 ou 6 foyers, finissent par les faire tous. On ne sait plus où les mettre, personne n'en veut, la psychiatrie n'en relève pas, les foyers classiques n'en veulent pas parce qu'ils sont hors cadre et je pense qu'ils attendent une réponse différente. Peut-être que votre solution, ce que vous avez trouvé comme solution, est peut-être l'amorce de quelque chose de différent, qui pourrait justement leur convenir, c'est pour ça que je voulais savoir un peu comment vous fonctionnez. Vous n'êtes pas foyer, vous hébergez un jour, deux jours, trois jours, il y a une demande du jeune et quelque part, il y a un point d'attache, il peut revenir ou non, mais il y a quelque part. Nous avons des jeunes qui sont dans la rue, on ne sait pas où ils vont. **Ils ne veulent plus, ils ont vécu dix, quinze ans quelquefois d'institutions, ils peuvent plus supporter la vie d'un établissement, c'est clair.***

*Ici c'est un lieu d'accueil et d'écoute qui est ouvert 24h/24. C'est-à-dire qu'ici c'est un endroit vide, il n'y a rien ici, il n'y a que nous, donc tout ce qui peut se passer ici, c'est qu'ils viennent ici à un moment difficile pour eux, qu'ils nous rencontrent avec tout ce que ça peut vouloir dire, et qu'il se passe des choses avec nous. Et le temps que ça durera, sera décidé, évalué au fur et à mesure. Effectivement c'est une manière de procéder qui est plus éclairante que même ce dont eux ont l'habitude. Mais quand vous dites "à Point Jeunes vous hébergez deux nuits ou trois nuits", ce n'est pas vrai, ce n'est jamais établi, il n'y a aucune pratique établie de durée d'hébergement à Point Jeunes, **nous ne pratiquons pas l'hébergement ; nous avons évidemment la possibilité d'accueillir pendant du temps, y compris la nuit, mais c'est simplement parce que ce qui se passe entre eux et nous fait que c'est intéressant et que cela a un sens qu'on continue de passer du temps ensemble.***

2. INNOVER DANS D'AUTRES TYPES D'ACTIVITÉ

"Au centre de jour que nous reconstituons actuellement, là les gosses restent. Depuis cette année, je compte 80 % de présence alors qu'auparavant je comptais 50 % d'absentéisme.

Nous comptons 4 000 à 8 000 journées de présence dans l'établissement de jour en ayant changé l'outil.

Nous utilisons la prise de parole, des activités de classe, Internet, la poésie, les ateliers de rock, ... où les gosses peuvent se projeter.

On arrive ainsi à les inscrire dans des structures d'insertion.

Ils se stabilisent aussi autour de la poésie.

Et puis il y a des ateliers d'expression théâtrale.

Il n'y a pas que les jeunes du foyer, il y en a d'autres adressés par différentes structures et qui viennent de l'extérieur, des missions locales, d'autres CHRS. Ce sont des jeunes en difficultés et qui ne font pas forcément la démarche d'eux-mêmes. Et ce qu'on me dit parfois, les jeunes en situation d'urgence, ce qu'ils veulent c'est un boulot, un logement et pas du théâtre, ça sert à rien... donc il est nécessaire qu'ils soient rentrés dans une relation de confiance avec le travailleur social et qu'ils soient un peu en sécurité pour la base de leur vie.

Vous pourriez mettre en scène ces dysfonctionnements... dont on parle.

Au départ leur travail c'était l'expression spontanée de ce qu'ils vivaient avec leurs mots. X spectacles ont été faits là dessus, les spectateurs pouvaient aussi s'identifier à ces situations, aux personnes. Là dessus, je suis arrivée et j'ai eu envie d'ouvrir le langage, c'est-à-dire de proposer d'autres manières d'appréhender le monde et de proposer d'autres langages. Mais ils ont beaucoup écrit sur leur vie. Ils écrivaient eux-mêmes leurs textes. C'était retranscrit. Le travail d'écriture est un outil en soi et il doit être dirigé par quelqu'un qui connaît l'écriture et sa syntaxe.

Là, on propose au contraire quelque chose qui va dans le sens d'une création personnelle, écriture de textes, représentation et ça fonctionne. Et je me souviens des activités de théâtre auxquelles j'ai participé et il y a des gens qui disent : "plus je joue un rôle, plus je suis moi-même" à travers le théâtre et d'autres qui disaient : "vous voulez que je joue un rôle vous trouvez que j'en joue pas déjà assez dans l'existence ?" Ce sont des questions à l'occasion d'activités qui semblent intéressantes à répercuter d'une manière ou d'une autre.

3. ACCEPTER LA VIOLENCE COMME UN SYMPTÔME DE VIE

*Vivre à la rue, au bout de 4 ou 5 mois, c'est normal si on ne pète pas les plombs, ou s'il ne se passe rien de bizarre psychologiquement, et moi, travailleur social, quand je rencontre un jeune qui est dans cette position, il ne faut pas que je lui renvoie le message qu'il faut qu'il reste calme et ça me renvoie au problème de violence, qu'on peut avoir de temps en temps dans notre service. Quand un jeune arrive avec un comportement agressif, je vois ça comme une rencontre et à chaque fois qu'on ne se dérobe pas... - alors, il y a la peur et tout ça... effectivement... - mais **quand on arrive à le rencontrer au sein de cette violence, on légitime sa colère parce qu'il y a de quoi être en colère**. Et après ce n'est plus jamais pareil, il y a quelque chose de l'ordre de la confiance qui s'établit et pour ceux qui l'ont vécu, je pense que vous ne me démentirez pas, il y a vraiment quelque chose qui s'est passé et après, au niveau du dialogue, ce n'est plus jamais pareil. Il y a vraiment une étape qui est passée. Si on se dérobe en appelant les collègues... on peut le faire... le jeune reste avec son agouisse et sa violence et il est tout seul.*

*C'est comme ça que je vois les choses. Quand un jeune pète les plombs, qu'il est violent, je me dis "il y a de la vie, il y a de la lutte". Et donc, je ne vais pas dire que ça me plaît, mais ça m'envoie quelque chose de dynamique. Tandis que **quand il n'y a plus de lutte ça m'inquiète**. C'est une question de mort sociale dont certains on conscience.*

*Il y a une question que je voudrais vous poser parce que vous travaillez à Point Jeunes. Depuis dix ans quelque chose me frappe dans l'évolution. **Je m'attendais actuellement à rencontrer beaucoup plus de sentiment de révolte que je n'en trouve**. Je suis étonnée de voir beaucoup d'adolescents qui me disent : "touche pas à mes parents, ils sont comme ils sont ; de toute façon si les choses sont comme ça, je suis certainement responsable et coupable aussi". Ça a à voir, pour moi, avec l'augmentation des suicides ou des tentatives qu'on signalait tout à l'heure.*

Depuis dix ans c'est pour moi quelque chose de nouveau. Je ne m'attendais pas à cela. Par rapport à ce que me disent des adolescents de leur histoire, ce qui me vient d'abord à l'esprit c'est la révolte.

*Si je fais le travail de me mettre à leur place, je me dis que j'aurai vraiment envie de rentrer dedans. Mais eux ne rentrent pas dedans. **Je trouve que les adolescents sont globalement plus déprimés qu'il y a dix ans**. Je voulais savoir ce que vous, vous percevez ?*

Tout à l'heure tu as parlé de la violence sous d'autres formes. L'inquiétude. Le fait que le jeune ne s'exprime pas...

*Oui, ça nous fait violence, parce que **quelqu'un qui se dégrade jour après jour, qui dit rien, pour un travailleur social c'est violent**. J'ai déjà secoué des jeunes, c'était tactique et c'était stratégique, mais je me suis déjà entendu dire à un jeune, en le secouant "écoute je suis pas payé pour te voir mourir jour*

après jour". C'était vrai, je m'étais dit je lui ai jamais dit ça, on a tout essayé, je vais essayer de lui dire ça pour voir un peu. Cette espèce de descente aux enfers sans réaction qui est très angoissante pour un travailleur social qui est payé pour aider les gens. Ça le renvoie aussi à son incapacité, son incompétence. Ceci dit, il y a la responsabilité du jeune aussi, qui est en jeu et qui joue.

Ce que nous constatons ici, c'est que, en huit ans de recul, parce que je n'ai que huit ans de recul entre guillemets, un public de plus en plus jeune, donc je les trouve moins violents qu'avant, moins rebelles, ce qui n'est pas, bizarrement, pour faciliter le travail, parce qu'au moins je trouvais qu'avant il y avait plus d'expression. Comme il y avait plus de violence... c'est bizarre. Mais je trouvais que dans les parcours, quand un parcours allait vraiment vers le bas et qu'il y avait un moment de violence, le jeune qui criait son désespoir, c'était un appel au secours quand même et on pouvait infléchir la courbe et ça pouvait rebondir sur quelque chose de positif, partir faire une cure... Tandis que maintenant c'est beaucoup plus nivelé. Je ne sais pas à quoi c'est dû. **C'est plus nivelé mais en même temps plus insidieux.** Peut-être le désespoir est d'autant plus... est-ce qu'ils ont baissé les bras, je ne sais pas. C'est une question. Disons qu'il y a ces symptômes qu'on a remarqués ici.

4. FAIRE CONFIANCE DANS LA CAPACITÉ DES JEUNES À SAVOIR REBONDIR

L'image de désert m'est venue la semaine dernière en travaillant avec deux adolescents. Ils avaient été maltraités, avaient vécu des choses atroces et c'était cruel de voir à quel point ils étaient face à un rejet parental, un niet catégorique, j'étais épaté de voir leur capacité à construire des choses pour se nourrir et l'image qui me venait, était que **ces jeunes là trouvent de l'eau dans le désert.** Ils inventent, fantasment : c'est incroyable comme ils font.

CONCLUSION

On a parfois une représentation négative des jeunes qu'on accueille au départ : "elle ne tiendra pas longtemps"... et on est surpris à chaque fois dans un sens ou dans l'autre, et moins on cultivera cette capacité à être surpris, plus on se fermera à cette possibilité de la rencontre.

C'est vite dit parce que concrètement c'est une autre affaire, ça n'est pas évident. D'autant plus qu'un des réflexes qui se met en route, quand je suis impressionné par ce qui vient d'un adolescent, c'est la question de la fascination. Même si je nie ce qu'il peut y avoir en lui de souffrance, de distorsion, de grandes difficultés, est-ce que je ne l'idéalise pas ? Est-ce qu'il n'y a pas un aspect en lui qui aurait à voir avec quelque chose de moi que je n'ai pas réglé et qui me porte à être fasciné ? Avant de passer au stade de la publication – c'est-à-dire se sentir dépositaire et restituer à... – j'ai l'impression que je ne peux pas faire l'économie de cette démarche là. Par rapport à l'effet subversif de l'adolescence et de l'adolescent, on marche sur une ligne de crête. On peut tomber dans une fascination mais, en même temps, nier que ce qu'ils disent puisse avoir une fonction sociale, ne serait pas vrai non plus. Ils nous apprennent quelque chose et si on est trop fasciné par ça, on projette des choses de nous-mêmes non résolues, qu'on leur fait porter parce que c'est plus pratique. On se plante aussi quand on fait ça. Donc il y a une voie extrêmement étroite.

CHAPITRE 2 :

COMMENT TIRER SON EPINGLE PROFESSIONNELLE DU JEU ÉCONOMIQUE ?

1. COMMENT TIRER SON EPINGLE PROFESSIONNELLE DU JEU ECONOMIQUE ?

1.1 *Quel est cet avenir qu'on leur propose et quel jeu jouons-nous ?*

Les moyens qu'on met en œuvre et le décalage qu'il y a entre les moyens et la réalité est peut-être de plus en plus grand. Quelque part, comme diraient les jeunes, comme on m'a déjà dit "arrête de jouer le bouffon et regarde la réalité en face". Un CES c'est la misère et c'est vrai. Quand un jeune me dit ça c'est dramatique, c'est criant de vérité, en même temps, s'il n'avait rien du tout ce serait encore pire. Je dois l'entendre cette parole, je ne peux pas la nier ou la contrer ou dire... Je ne sais pas si c'est plus exigeant.

Au niveau de l'emploi, c'est sûr qu'on sait que c'est difficile de trouver un emploi pour des jeunes qui sont en échec scolaire, qui sont carencés à tous les niveaux... Le mieux qu'ils puissent espérer c'est avoir un CES et, en même temps, honnêtement, quand je suis face à un jeune à qui se propose un CES, je dois aussi arrêter de me mentir à moi même et me dire "il est sauvé, il va avoir un CES, il va bosser 4 heures par jour et gagner 2 500 balles" et c'est l'Amérique ! C'est triste. Et ce jeune, il aura juste assez pour payer sa petite chambre et pour bouffer, c'est tout. Il faut que j'arrête de lui faire croire que la vie c'est ça. S'il me pose la question, il faut que je réponde honnêtement que malheureusement je préférerais qu'il ait autre chose et qu'à sa place, je ne sais pas comment je ferais. Quelquefois, avec les jeunes avec qui on travaille, on les met dans des situations où on leur demande à eux, jeunes très déstructurés, de tenir des positions que nous-mêmes, moi-même, personne "structurée", je ne suis pas sûr de tenir. Et je vais leur proposer tout ça avec un air très sérieux, très professionnel, très calmement, comme si ça coulait de source que c'était comme ça que ça devait se passer.

*L'insertion par le CES, il y a quelque chose de lamentable là. Ça fait baisser le taux de chômage, mais ce n'est pas un vrai boulot. Ça nous met mal à l'aise. Je pense qu'il faut essayer d'avoir un discours le plus honnête possible avec le jeune et lui dire qu'on espère avec lui que ce n'est qu'une étape, mais on ne peut pas présager du futur et il y a quand même un gros problème au niveau de l'emploi. **Je crois qu'il ne faut pas lui faire croire qu'on lui a donné la super***

solution. C'est une position difficile de toute façon, c'est clair. Et c'est ça qui me pose problème, c'est quand le jeune... à ce moment là, **est-ce qu'il ne nous voit pas comme un acteur du système qui fait passer la pilule quoi !** Nous cautionnons cette précarité, quelque part aussi on est insatisfait.

On retrouve ce même problème avec les problèmes d'hébergement par exemple, les hébergements d'urgence. Nous aussi on reçoit énormément de jeunes qui sont à la rue, donc on leur cherche des hébergements d'urgence, il n'y a pas suffisamment de places pour tout le monde, autrement dit on sait qu'il y a des jeunes qui vont dormir dehors. On a créé le service qui est le SAMU social, c'est comme si il y avait un hôpital et qu'on avait 50 ambulances, des belles ambulances, qui seraient le SAMU social. D'ailleurs on a perfectionné le système qui va chercher les gens, mais dans l'hôpital on n'a pas augmenté le nombre de lits. Donc l'ambulance prend une personne sur deux, elle fait tourner, elle dit "tu vas rester un nuit", après, elle va changer, ce sont les chaises musicales. L'hébergement c'est pareil, nous on travaille là-dedans et pour nous c'est abominable. On doit faire des choix, on doit donner des priorités, on doit dire "lui il a fait ses démarches, on le loge", **c'est vraiment inhumain.**

En tant que travailleur social, on est pris dans ce paradoxe : l'hébergement d'urgence, les emplois précaires, l'inscription à l'anpe, c'est ce que l'on propose, et alors on leur fait croire que peut-être c'est ça la vie, avoir un CES et une petite chambre meublée en ville, le bonheur c'est ça. C'est terrible, quoi ! En plus, nous, nous sommes dans le système. Les jeunes ont encore leur révolte, nous, on ne peut pas être dans la révolte avec eux, donc on cautionne. Nous avons une position difficile.

Je crois que le grand problème du travailleur social, quel qu'il soit, c'est d'être sûr de ne pas être seulement un instrument de la paix sociale. Colmater, contenir... empêcher la révolution, apporter des petites réponses partout, pour pas que les gens soient dans la rue à tout casser... c'est un problème...

Est-ce que le système dans lequel je me trouve n'est pas en contradiction avec la conception que j'ai de mon rôle, ma place, ma fonction ? Je pense qu'effectivement des professionnels peuvent être en décalage par rapport à leur conception et que **la volonté de tenir parole de la part d'un professionnel peut venir être bousculée par le cadre institutionnel** et je pense qu'à partir de ce moment là, il revient au cadre institutionnel de favoriser les conditions possibles pour qu'un professionnel puisse incarner une parole.

La pression économique et la pression de l'urgence nous a fait perdre une véritable disponibilité à parler de l'essentiel. Je pense à l'APJM¹². A l'époque un véritable travail d'élaboration pouvait se faire parce que de toute façon, à 18-19 ans, il y avait un relais dans la foulée qui était possible. Il s'agissait plus de travailler sur : qu'est-ce que tu veux vraiment ? Qu'est-ce que tu as à dire avant de t'engager dans autre chose ? Il y avait du chemin possible. Alors

¹² APJM : Allocation Pour les Jeunes Majeurs

qu'aujourd'hui on se dit que c'est bien joli d'accompagner quelqu'un à se projeter sur demain alors que ce demain...

Demain, répondent brutalement certains, ils seront usagers de prestations, parce que le système les prépare à ça.

"Nous-mêmes dans nos modes de fonctionnement, c'est l'une des seules issues qu'on leur propose. Je vais vous donner un exemple : en avril, je suis allé au Conseil Général pour le budget de mon établissement. Nous discutons au sujet d'une ligne budgétaire affectée pour les vêtements, l'argent de poche, ... Et le représentant de la Justice explique que dans le Pas-de-Calais, il y a des établissements qui octroient l'équivalent du R.M.I. aux jeunes en studio autonome en leur disant de se débrouiller avec ça. Cela veut dire que la seule projection sociale, en terme de devenir qu'on offre d'emblée à ces jeunes en quête d'un placement (c'est le terme administratif employé), c'est les préparer au R.M.I. Ce n'est donc pas étonnant que vous entendiez des jeunes intégrer, d'une certaine manière, ce type de discours.

Alors non seulement ils l'intègrent parce que l'environnement autour d'eux fait que... mais quand, en plus, les travailleurs sociaux que nous sommes le traduisent par des modes d'accompagnement éducatif passant par des modes de gestion financière... Cela place déjà ces jeunes dans une réalité d'un statut avant qu'ils n'atteignent leurs 25 ans."

"N'y a-t-il pas d'autres alternatives et, en ce cas, est-ce que moi, travailleur social, médecin, psychologue, etc., de la place que j'occupe, je ne peux procéder autrement si cela va à l'encontre de mon éthique personnelle ? Le discours de l'éducateur vis à vis du jeune doit avoir sa cohérence par rapport à ce discours en haut lieu. A un moment donné, on a à s'arrêter sur son propre discours pour se dire " finalement, est-ce que je crois à ce que je dis ?"

*Il ne faudrait pas que l'on soit dans une sorte de mauvaise voie comme ça, qui nous conduirait à tenir un discours qui, finalement, donnerait une illusion d'une position confortable où on saurait quoi dire. Qui s'adresse à qui, qui entend qui, sachant que le discours est tellement structuré par tous ces dispositifs que ce qu'on en rapporte c'est ce qu'on est capable d'entendre et puis il y a tous les trous. C'est-à-dire que quand on parle du malaise, il y a peut-être des choses positives aussi qui pouvaient être relevées. Il ne faudrait peut-être pas toujours se mettre à une place, tellement assuré qu'on est là pour recueillir le mal-être et que, finalement, on n'entende pas le petit truc sur lequel on pourrait saisir quelque chose, et qu'on ait aussi conscience qu'on ait à s'assurer de ce qu'on fait... Sinon, je crois que là, il y a un moment où il vaut mieux s'en aller. **S'il y a un moment tel qu'on se dit "on ne sert vraiment plus à rien", je crois que là il vaut mieux fermer boutique.** Donc il faut peut-être s'interroger nous-mêmes sur **qu'est-ce qu'on croit encore possible, à quoi on sert** et puis travailler cette question là.*

Qu'est-ce qu'on croit qu'un homme est capable de faire, comment on peut continuer à le faire... il y a la question des moyens mais ça on s'arrange on essaie de se battre aussi pour ça, mais il faut aussi s'interroger sur notre capacité professionnelle à répondre à un certain nombre de situations et à ne pas se laisser constamment, facilement, dévaloriser, voire même par

l'interlocuteur. Je pense que quand on nous dit "vous ne servez pas à grand chose", si on pense qu'on sert à quelque chose il faut répondre "non, je pense que je sers à quelque chose". Il ne faut pas se laisser facilement démonter comme ça. Si on est vraiment convaincu qu'on ne sert à rien, il y a d'autres métiers...

Mais pourquoi est-ce si important de croire à ce qu'on fait et à ce qu'on dit... ? Parce que cela a un effet sur les jeunes, quand on sait qu'on dit quelque chose à laquelle on ne croit pas.

"A cet âge là, à ce passage de la vie d'un être humain, parce que c'est un moment bien particulier de son évolution, les exigences, la quête d'absolu font qu'il y a une attente vis à vis des adultes et qu'il est important de savoir ce qu'on fait. Les répercussions de ces manques de cohérence sont beaucoup plus importantes que pour nous ou tout un chacun."

1.2 Que faire ? Comment procéder ? ... Y croire quand même, y croire malgré tout...

*C'est la situation de crise qui rend les choses plus difficiles. On est toujours dans les mêmes systèmes de valeurs. **Valeurs qui sont de plus en plus éprouvées par l'ordre social.** C'est pour cela qu'on parle de mission impossible mais je crois que nous pouvons encore faire notre travail et nous le faisons. Par exemple : il n'y a pas de travail. Ce n'est pas tout à fait vrai. Mais si, on peut encore trouver du travail. Je n'ai pas le sentiment d'être un menteur. Dans mon entourage, je connais des gens extrêmement modestes qui ont trouvé du travail et pas du travail précaire. Ça arrive encore parce qu'ils ont des stratégies dans cette crise pour arriver quand même à tirer leur épingle du jeu et à remonter à la surface.*

Je pense qu'on ne peut pas faire autrement que de parler, de les motiver. Je suis confrontée justement à des jeunes qui, tous les jours, rament, pas un sou, ils cherchent du travail, et c'est vrai qu'actuellement le monde du travail est ce qu'il est, mais si on ne leur dit pas tous les jours c'est l'ANPE, tous les jours faire des annonces, tous les jours faire des lettres de motivation, on sait très bien que le monde est difficile et que...

*Je me disais, il y a quinze ans, que je ne travaillerais plus à cinquante ans avec des adolescents et je suis toujours à travailler avec eux. Il y a des carences et ça me faisait peur. Je suis dans un travail non pas comme vous, de thérapeutes, mais qui se situe un peu plus dans le faire. j'en suis actuellement à avoir la même analyse que vous de ce qui ne va pas, quand ils me renvoient : "c'est fou, on ne s'occupe pas de moi, il y a le matériel, mes parents sont occupés...". Il y a des tas de choses comme ça qu'on entend tous les jours. **La difficulté à laquelle ça me renvoie c'est de ne pouvoir dire que : "oui, écoute mon vieux, c'est comme ça".** Je ne peux finalement qu'avancer avec eux et faire en sorte qu'il y ait un peu de tonus malgré le contexte c'est tout. **J'ai***

le sentiment que c'est à la fois beaucoup et pas grand chose, mais que c'est déjà ça. J'ai l'impression d'être extrêmement démunie et ça me renvoie bien à tout ce que vous disiez.

1.3 Mais cela ne suffit pas : il y a un ailleurs possible...

On peut aller plus loin : on pourrait dire : comment peut-on être promoteur, comment peut-on de notre fonction, de notre place, participer à une impulsion, à quelque chose qui va vers l'avant quand on a une représentation de ce qui est attendu, du cadre qui attend les jeunes. **On les accompagne à se projeter dans quel avenir ?**

Nous avons besoin qu'il y ait un ailleurs possible parce que les jeunes fonctionnent en miroir. Si les professionnels ne voient pas vers l'avant, comment eux pourraient-ils voir ?

Dans les sociétés dites industrialisées, la place dans la société est très reliée à un mouvement économique. Dans d'autres types de sociétés, il y a tout un rituel autour de l'enfant, de l'adolescent, pour entrer dans l'âge adulte, qui ne passe pas par des réalités économiques. Comme ici, sur le plan économique, ça va mal, forcément ce passage ne se fait plus.

Notre travail, en ce cas, serait de leur donner un tremplin autre qu'économique. Ici, le but des parents c'est le boulot, le métier, la maison, la voiture, le ??, alors que dans d'autres sociétés c'est : faire partie du groupe, du village, d'un ensemble humain et non pas d'un ensemble économique.

Dès lors, interpréter sa condition de salarié revient à répondre à la question : **"comment je pourrais contribuer à les inscrire dans une relation de filiation qui n'a rien à voir avec papa et maman mais avec un discours de l'humanité, qui tourne toujours autour des questions les plus éculées, la vie, l'amour, etc. Mais moi, par contre, de ma position de salarié, il faut que je puisse leur dire ce qu'il en est, en tant qu'être humain, de ma vérité".** Peu importe si je leur dis "tu es à côté de la plaque" ou si ce que je leur dis les fait gerber, ce qui est important c'est que je les inscrive dans cette sorte de filiation.

Ne devrait-on pas pouvoir dire quelque chose comme "l'humanité pense que toi qui es là face à moi, il y a une place pour toi et un souhait pour toi de l'humanité dans ta trajectoire de vie"? Mais peut-on le faire ? Le changement, dans l'environnement d'aujourd'hui, n'est-ce pas justement qu'on se pose beaucoup plus qu'hier la question de **la place** de chacun dans la communauté ?

La seule manière pour certains de faire partie de la communauté, et c'est le paradoxe fou des exclus, c'est d'y être exclu. Avoir la place de ceux qui n'ont pas de place. Est-ce qu'on est dans la fameuse famille des exclus, dont on parlait à un certain moment... **Les adolescents ne sont pas dans ce processus là, mais nous on le voit naître.** C'est ça dont on devrait témoigner, on se demande si ce n'est pas ça qui est en train de se passer ?

Quoi qu'il en soit, le constat est qu'il y a effectivement quelque chose qui se produit en ce moment en termes de destruction de liens au niveau de l'humanité. Or ce qui se passe, lorsqu'il y a rencontre, c'est qu'il y a quelque chose qui se restaure, de cet ordre là. Ceci touche **le sens** de l'action vis à vis de la population accueillie :

d'après ce qu'ils disent, ils n'ont jamais pu parler vraiment à quelqu'un, notamment les parents, il n'y a pas de communication, il n'y a pas cette profondeur d'échange humain dans leur environnement. Ils semblent être privés de cela depuis si longtemps, est-ce que ce n'est pas quelque part scandaleux de proposer des lieux et des rencontres où ils peuvent connaître ça pour ensuite retourner prendre des baffes, des coups de ceinturon, pas de parole de tout ça ? Et je me suis vraiment posé la question. Qu'est-ce que tu fous, tu joues à quoi là ? Tu sors le poisson de l'eau, tu le remets dedans ou l'inverse et puis l'autre façon de voir que j'ai maintenant : **c'est toujours ça de pris, parce qu'au moins il y a eu un instant ou quelques jours, où il s'est passé quelque chose, sans se prendre la tête. A un moment donné, il y a eu un lien humain.** Et ça, au niveau de la mémoire, je pense que c'est vital.

Lien humain ! Le grand mot est lâché. On verra qu'il sera question tour à tour de l'humanité toute entière, puis du lien familial, puis du lien de l'histoire du jeune avec lui-même.

2. ETRE PROFESSIONNEL, C'EST (RE)CRÉER DES LIENS

2.1 Avec l'humanité, leur histoire, leur famille

Par rapport à la filiation dont il était question précédemment, les professionnels pensent qu'il convient de rappeler à la personne qui est face à eux qu'elle a une histoire et que son avenir ne peut se comprendre que par rapport à cette histoire, car selon certains, la coupure du champ humain, c'est la mort. Si le lien vital à ne pas couper est le lien avec autrui, celui même du jeune avec sa propre histoire semble tout aussi vital à instaurer et/ou à restaurer. En effet, de ce point de vue, les accueillants de Point Jeunes constatent qu'une partie de leur travail consiste à reconstruire l'histoire de celui qui arrive : *"il s'agit d'un travail autour de la construction de soi, de la construction de leur histoire". "C'est comme si il n'y avait pas de fil, alors qu'existent x interlocuteurs, comme si il fallait recommencer à chaque fois."*

Cet effort est reconnu par d'autres professionnels :

« Ce qui m'avait fortement étonné en positif, à l'époque, c'était la faculté des accueillants de maintenir la continuité de l'information à propos de la vie d'un jeune, en tout cas de ce qu'il en disait. »

C'est peut être une des difficultés qu'on peut ressentir quand on est de l'autre côté, c'est cette hachure dans les informations successives à propos d'un jeune... Or, ici je crois qu'une des priorités qui est donnée, ce n'est peut-être pas toujours le cas ou ce n'est pas facile, c'est cet écrit et l'écrit c'est important. Le nombre de kilos de cahiers qu'il y a ici dans les armoires avec ce que les accueillants se passent l'un à l'autre comme information à propos des personnes témoigne de la volonté d'aboutir. Donc là, il y a sans doute, dans un débat à construire, même dans l'évolution des pratiques mutuelles.

Ce travail de (re)construction identitaire semble tellement essentiel que certains parlent de la nécessité de redécouvrir la notion de fil rouge dans le génogramme de chaque jeune, qu'il y ait un porteur neutre de l'histoire du gamin.

Si certains citent l'Italie "où il existe des "parrains" dont le rôle est d'être le porteur de l'histoire d'une personne qui n'a plus de famille" d'autres reconnaissent que le témoin de l'histoire, parfois, c'est le dossier pénal. "Il y a des gens qui, 10-20 ans après, viennent chercher des éléments de leur dossier."

N'est-il pas étonnant que l'on demande à rencontrer un juge parce qu'un dossier est bien écrit, bien tenu ?

Quoi qu'il en soit, le terme "génogramme" fait allusion également, plus directement, à la famille. "En AEMO¹³ on travaille beaucoup avec la famille, nous avons le souci du jeune dans sa famille." Reconnaître que la personne est en interaction avec son environnement, c'est reconnaître qu'il faille non seulement

¹³ AEMO : Action Educative en Milieu Ouvert

resituer l'histoire du jeune en soi, mais encore son histoire familiale. "On s'aperçoit qu'ils se parlent peu de choses importantes et après il y a des choses qui se reproduisent de façon tout à fait inconsciente. La connaissance de cette histoire les ramène à des éléments inconnus d'eux-mêmes qui peuvent les travailler." "Il suffit parfois d'un petit rien, il y a parfois tant de choses qui ne sont pas dites depuis tellement longtemps... même si cela ne rebondit pas immédiatement, cela a été dit et entendu."

2.2 Pourquoi ? Parce que les prises en charge multiples morcellent l'identité du jeune.

Comment expliquer la nécessité de ce travail ? D'une part parce que le lien au sein de la famille peut être coupé depuis très longtemps, d'autre part parce que "le parcours du gosse en institution est chaotique".

Apparaissent donc des jeunes "dont l'histoire est fractionnée. Ils passent de service en service."

Je connais Point Jeunes depuis l'ouverture. C'est vrai que vous avez dû voir bouger les choses comme nous les avons vues bouger en consultation. **Je trouve que les jeunes sont dans une errance comme ils n'ont jamais été.** C'est incroyable de voir toutes les structures qu'ils connaissent entre la brigade des mineurs, l'assistance sociale du secteur, le pédopsychiatre. Il y a même des jeunes qui sont suivis par des services différents au niveau du pénal, au niveau de leur protection, au niveau de la psychiatrie, ça me semble excessif.

C'est ce cloisonnement des procédures qui peut-être explique ce que les jeunes nous disent tous, qu'ils ne comprennent pas trop, qu'il n'y a plus de fil rouge. Ça pose une question par rapport à l'intervention sociale en elle-même. Quand on est dans un service type Point Jeunes, on se dit : les interventions sociales sont parfois trop stigmatisantes, les procédures trop lourdes. **Plus il y a d'intervenants sociaux moins ça marche.**

Je pense à ce que vous disiez par rapport à ce que c'est pas plus difficile qu'auparavant, je suis assez d'accord sauf que c'est autrement, c'est autre chose. Pour certains, on a connu les trente glorieuses, puis après on a connu autre chose et le contexte est donc différent. Ce n'est ni plus ni moins, c'est un autre contexte. Et donc ça nous pose d'autres questions et ça demande d'autres réponses. Ça demande d'y aller voir de plus près. Mais ensuite, je pense, par rapport à ce contexte, nous avons un dispositif qui est hyper sophistiqué, je défie quiconque de s'y situer, sûr qu'on peut tous le faire mais il faut s'y prendre et il faut réfléchir un petit peu avant d'écrire, tout dispositif qu'un jeune pourrait être amené à rencontrer, et à en comprendre le sens, est devenu terriblement complexe, et par rapport aux fonctions et aux rôles, on occupe des responsabilités que l'on a chacun, c'est vrai qu'elles sont de plus en plus diverses. Et dans ce cadre là, il n'est pas question, par exemple, qu'un enseignant se mette à faire de la psychologie, que dans un CHRS on se mette à dire "je t'écoute et puis voyons comment tu te sens et comment tu es dans ta peau" avant de travailler sa demande de logement, par exemple. C'est vrai qu'il

*s'agit bien pour chacun à partir de sa place, du rôle, de ses responsabilités, d'interroger – ce qui se passe aujourd'hui – par rapport à ce qui semble être le défaut d'environnement, c'est comme ça que je le poserais. C'est comme si on faisait de l'accompagnement thérapeutique à long terme alors qu'il y a tout ce qu'il faut autour. On se mettrait dans la confusion et puis le jeune là-dedans, il va encore se retrouver dans je ne sais quoi. Mais justement, parce qu'il y a de plus en plus de choses sophistiquées je pense, après tout la psychiatrie s'est sectorisée, au plus près de son environnement on a un CMP, des circonscriptions, on va en foyer, il y a un Point jeunes, bref, **c'est de plus en plus important d'être à sa place et d'assumer les responsabilités et d'être bien dans sa place.** C'est plutôt ça qu'on est en train d'interroger, mais je ne pense pas que ce soit plus difficile.*

En résumé, "ce que les jeunes semblent manifester, c'est une coupure de liens terrible." Dans une trajectoire de jeune, celui-ci rencontre divers interlocuteurs qui à chaque fois, proposent diverses formes d'accompagnement. C'est toujours la même personne mais à différents moments d'une trajectoire, il se fait un travail différent, exemple : dans un suivi de justice, dans un suivi de C.H.R.S., dans une prestation de service d'urgence...

Une façon d'éviter d'enfermer le jeune dans une société psychotique, ce serait de permettre un maillage. "L'écueil serait la question des moyens. Nous pensons que ce n'est pas qu'une question de moyens, qu'il y a autre chose. Il y a beaucoup de gens sur la question de l'adolescence. Si l'on fait le compte, il y a des moyens en ce moment pour les jeunes"

2.3 Créer des liens entre nous, professionnels

En fonction du professionnel auquel le jeune s'adresse, son discours s'adapte.

Qui fait le lien entre ces places de professionnels ? Quand j'étudie les dossiers, je vois le manque de cohérence des différentes interventions. On s'étonne après que le gosse aille mal. Je suis assez sensible à ça. Comment un jeune peut lui-même aussi se situer quand il a en face de lui x interlocuteurs ? C'est vraiment une question. Faire la différence entre le relais et la fonction d'un tel et puis faire les articulations possibles ce n'est vraiment pas évident.

"Ce qui bloque, ce sont des années de culture différentes, la distance entre nous, le silence entre nous. C'est ça qui bloque." Pourtant... cela pourrait être plus simple, "bon nombre de professionnels ont obtenu la note qu'il leur fallait à leur examen pour obtenir leur diplôme d'Etat... est-ce une raison, parce qu'on est entré depuis dans tel ou tel couloir, d'oublier ce passé commun ? Que signifie ce cloisonnement professionnel, chacun sur son secteur ? Ne convient-il pas de se remettre en groupe de manière transprofessionnelle, pour justement remettre en question ce cloisonnement qui est, en fait, un phénomène d'exclusion qui permet au phénomène d'exclusion de bien fonctionner ?"

Cela semble tout à fait cohérent de mettre en œuvre et de faire vivre une cohésion sociale entre nous.

Arriver à travailler ensemble sans faire payer les pots cassés aux jeunes.

Construire une démarche qui permette de nous rencontrer, de nous expliquer, de mieux nous connaître.

Rencontrer les points de vue des professionnels c'est quand même la moindre des choses et personne ne peut aller là contre... *"il est évident que ce type d'interrogation doit avoir lieu et qu'il est sain qu'il existe."*

Alors, où est le problème ? Il est de deux ordres :

- il y a une dichotomie certaine entre les pratiques des uns et des autres. *J'ai eu la chance de connaître les deux parce que j'étais travailleur social pendant un certain temps, effectivement... avant d'entendre ou de voir ici les pratiques de certains accueillants de Point Jeunes ; ce n'est pas pareil, il y a une technique tout à fait différente qui est fondée sur d'autres éléments. Après on peut les entendre, les critiquer, les discuter.*
- Il y a une réelle difficulté *"à ne pas faire payer aux jeunes les difficultés relationnelles que nous avons d'un point de vue institutionnel"*. Et, si on n'y prend pas garde, **le jeune devient très aisément le prétexte à des enjeux en termes de statut, de territoire et de fonction, il vient légitimer une fonction, un rôle, plutôt que ce soit la situation des jeunes qui impose nos modes d'institutionnalisation.** *Je ne sais pas si je suis clair. Je dis ça à partir de notre établissement, je ne prétends pas avoir une visée générale.*

Cependant, cette volonté de décloisonnement existe, et nous verrons plus loin ce que les rencontres permises par la démarche dont il est fait état ici ont produit comme effets. *"On s'est rendu compte que quelquefois on était coincés dans nos cadres et ça nous limitait dans nos relations avec les jeunes."*

CONCLUSION

On parle beaucoup de "réseau" actuellement. Mais le réseau ce n'est pas que des relations type : on se connaît, on s'appelle, etc. Nous pensons que c'est bien autre chose. Pour moi, je me référerai au réseau de résistance plutôt qu'au réseau téléphonique. Ce que nous pourrions partager c'est ce que j'appelle une certaine forme de perte humaine...

Mais quelle est-elle, à quoi est-elle due ?

CHAPITRE 3 :

QUAND DES PRATICIENS INTERROGENT LEURS PRATIQUES...

1. ILS S'APERÇOIVENT QU'ILS NE TRAVAILLENT PAS TOUJOURS DANS UN FONCTIONNEMENT QUI RESPECTE LA PERSONNE HUMAINE.

En voici quelques exemples :

1. *L'autre jour, nous recevons une jeune pour une demande d'hébergement. Elle est venue à son premier rendez-vous mais pas au second. Nous avons appris que la veille elle était en maison maternelle avec sa fille mais il y a eu décision de placement et sa fille lui a été retirée. Elle n'a pas pu la conduire sur le lieu de placement et il lui a été dit qu'elle ne pouvait plus être dans le centre à partir du moment où elle n'avait plus son enfant et ceci même pour une nuit... ce qui est une aberration.*

*Quand il y a une décision qui est prise comment ça se passe pratiquement ? Ce que dit cette jeune femme : je n'ai pas pu accompagner ma fille. C'était posé par la parole de chez vous. **Plus il a des moyens et plus les problèmes se cumulent** c'est de ça dont nous voulons témoigner. C'est à côté de la pratique, c'est dit "à l'occasion de". Ça me rappelle l'intervention d'un pédopsychiatre qui avait assisté à une journée sur les abus sexuels, il s'attendait à des interventions classiques sur ce thème, une psychologue est intervenue et a évoqué pendant une heure des petits manques de respect, dans le détail, que l'on commet vis-à-vis des enfants sans s'en rendre compte. Tout le monde s'y reconnaissait... C'est déjà là petit à petit où ça commence où l'on s'aperçoit que ça ne tient pas du côté de la justice, du côté des foyers. Mais qu'est-ce que cela créé ? Nous n'aurions que ça à écrire et que ce soit signifié ensemble les CHRS, les circons, les CMP... Quand une décision est prise, attention à la façon dont elle s'applique...*

Nous sommes très impliqués là dedans. C'est poser un autre regard, une autre attention sur ce qui se met en place.

2. Je trouve que l'on est dans un paradoxe aujourd'hui. Exemple : Au-delà de l'accompagnement des jeunes on vient de mener une action sur un immeuble à Hem qui vérifie cette impression que **plus il y a de moyens moins ça fonctionne**. Pourquoi ? Parce qu'il y a des petites choses, des choses qui paraissent anodines, qui ne marchent pas. Là c'est l'exemple de locataires dans un immeuble, qui veulent simplement se faire entendre par le bailleur en disant, quand on demande une intervention pour un problème dans l'immeuble, on aimerait que ce soit fait, que ce ne soit pas repoussé aux calendes grecques. On est à l'ère des multi-communications par internet et pour des choses comme cela, très simples, ça ne marche pas. C'est le paradoxe. Et ensuite, on s'étonne que ça craque. Je reprends un exemple sur l'immeuble de Hem. Finalement, un comité de locataires a été élu de façon démocratique, il y a eu réhabilitation de l'immeuble et les demandes sont tout à fait logiques : on aimerait des poubelles dans l'entrée, des cendriers pour ne pas dégrader l'environnement. Ainsi ces gens désignés comme faisant partie de la "tour infernale", ce sont des humains tout simplement qui ont des revendications légitimes entendables, de bon sens. On peut extrapoler dans beaucoup de domaines.

3. Extrapolons donc :

Il n'y a pas longtemps, à la Mairie, je participais à l'élaboration d'une plaquette contre les drogues au moment où était sorti le rapport sur l'alcool. Je n'avais pas pu assister aux réunions préparatoires, et dans cette plaquette, il n'y avait rien sur l'alcool, c'était une plaquette de prévention. Je me suis dit : le jeune à qui on va donner ça, qui voit son éducateur, son prof..., c'est sensé être exhaustif sur tout ce qui est sur le marché, on trouve de tout, l'extasy, l'héroïne, la cocaïne, et il n'y avait pas une ligne sur l'alcool, alors que le rapport était sorti, le jeune doit se dire "c'est tout quoi, c'est les adultes qui font la morale encore aux jeunes", il va feuilleter, il va dire "l'alcool n'y est pas, je ne lis pas ça", il va rentrer chez lui, il verra son père à moitié bourré qui met des tartes à sa mère, il va se dire "voilà, moi je suis un jeune, on me donne des plaquettes et voilà..." c'est de l'hypocrisie ça. Les jeunes lisent les journaux, ils sont à l'affût de tout ce qui se dit, tout ce qui se sait et ils voient bien, ils repèrent les incohérences. **Ils n'attendent peut-être pas des vérités absolues, mais qu'on puisse légitimer ce doute sur la cohérence de ce monde qui nous entoure** et on fait comme si... Je suis désolé, cette plaquette de prévention, je trouve qu'elle va faire pire que mieux. C'est le sketch de Coluche dont le père complètement bourré dit à son fils "tu ne fumeras pas de hachic", comment voulez-vous que le jeune écoute quelque chose ? Il y a une scission. **Je crois qu'il y a une décrédibilisation du monde des adultes pour les jeunes. Ils sont en quête de crédit, je pense.**

En quête de crédit, oui, de respect, aussi.

4. *J'ai en charge un CHRS et c'est pas facile. Je me dis "mais quel respect on a pour ces gens", c'est vrai que quand les gens sont à genoux, en général, ça nous va un petit mieux que quand ils sont pas à genoux. Je trouve que ce n'est pas si facile que ça, et c'est vrai que je me pose toujours la question, quel respect on a pour les gens qu'on accueille ? Et j'ai tendance à croire, que quand on gère une boîte où il y a 130 personnes à héberger, on n'est plus dans l'écoute, on doit gérer, avec des problèmes de souffrances, avec d'autres qui peuvent faire souffrir les autres... Alors forcément, quand les gens partent je les interroge, dites-moi, ils ne disent jamais évidemment, mais je crois qu'on leur manque franchement de respect.*

Dernier exemple, enfin.

5. *Combien de services ont des conseils d'établissement, à commencer par moi ? Et pourtant c'est imposé par la loi. Il devrait y siéger des représentants d'usagers, entre autres. Qu'est-ce qui fait que l'on freine, nous, dans la mise en place de ces institutions imposées par la loi qui permettraient à des jeunes à des adultes, des familles, d'occuper un statut, une représentativité qui permette cette notion de citoyenneté. Pourquoi ne le fait-on pas . Chacun ses raisons. Ce n'est pas pour autant qu'elles sont valables ou entendables.*

Ces constats nous renvoient à Aristote, et à la notion de citoyen. Pour lui un citoyen, c'est savoir être gouverné et savoir se gouverner. Si les seules propositions que l'on soit capable de faire pour les jeunes sont des prestations, est-ce que le "gouvernement" est possible ? Cela soulève des mécanismes de mensonge...

*Dans le face à face, il y a quelque chose d'intéressant et de difficile à tenir par rapport à la vérité subjective des gens. **Combien de fois on se dit qu'il est en train de nous raconter des carabistouilles, qu'il se fout de nous.** Il importe à ce moment là de pouvoir faire une sorte de rétablissement et se dire **qu'au-delà de ça il nous raconte quelque chose de lui.** Il ne nous demande pas forcément de prendre tout ça à la lettre. il y a toute une lutte qui se fait, du moins, je le vis comme ça, entre : est-ce qu'il est en train de mentir, qu'est-ce que ça veut dire mentir, il y a le mentir vrai, il dit quand même quelque chose et il est en train de fabriquer quelque chose.*

*Je pense qu'on a nous, en priorité, à tenir parole et que eux ne tiennent pas parole, c'est autre chose et **il faut accepter que parfois ils ne tiennent pas parole puisqu'ils sont dans un processus justement d'élaboration d'une parole à tenir.** Si on accepte de les inscrire, de les accompagner dans ce processus de construction, il faut accepter que parfois ils ne tiennent pas parole, ce n'est pas facile de tenir parole.*

Nous allons voir dans le paragraphe suivant qu'effectivement, il n'est pas facile de tenir parole...

2. OÙ IL EST QUESTION DE PAROLES A TENIR...

Exemples :

*C'est au quotidien, **une jeune qui dit ça fait x temps que je n'ai pas vu mes frères et sœurs, on s'engage**, etc., il est évident que si au bout d'un mois, elle ne voit rien venir... je veux dire, **c'est le choix le plus élémentaire dans une relation et pourtant on a du mal parfois à nous coltiner ça.***

Je prends l'exemple d'un rendez-vous donné parce qu'il est très simple. Si un rendez-vous donné à telle date est déplacé, ça a un effet, et si ce n'est pas la même personne qui est présente ça a un autre effet encore etc. l'exemple que vous prenez est de cet ordre.

Il y a une mesure qui doit être prise, le jour où la mesure sera prise, la situation est difficile, etc., la mesure peut être prise au bout de quatre mois, elle peut arriver un mois après sur le bureau de la personne concernée et se mettre en place encore un mois après, et le gamin, en attendant, il est toujours... et on a mille exemples comme ça. L'histoire du juge, effectivement, le rendez-vous qui est reporté... ce n'est pas la même personne... on pourrait faire un cahier entier avec ce genre de choses. Nous ça nous a même fait du bien que cet exemple soit pris, parce que ça correspond tellement à ce que les jeunes disent et ce dont ils souffrent

Ça me rappelle les petites promesses qu'on fait aux enfants et qu'on ne tient pas.

*Ça me fait penser à un autre sujet. Lors d'une journée sur les abus sexuels, une psychologue, avait été invitée à faire un topo. En fait, devant quatre cent personnes, **elle a parlé de tout ce qui, dans la vie quotidienne, manifeste par petites touches objectives, qu'on ne respecte pas tout à fait les autres.** Tout le monde a été obligé de s'y reconnaître. Par exemple, on se permet d'arriver plus en retard avec un enfant qu'avec un adulte ; on ne s'excuse pas de la même façon... Elle expliquait à quel point les enfants pouvaient y être sensibles et questionnait au fond le rapport particulier et abusif d'adultes normaux, chaleureux et bienveillants, vis-à-vis d'une majorité d'enfants, sans tomber dans le travers de dire que la famille est mauvaise, etc. C'était intéressant. je crois qu'il y a un peu de ça.*

On peut reprendre l'histoire de "mon cher juge", le juge m'a donné rendez-vous dans six mois, je tenais à ce que ce soit lui, et ce n'était plus lui. Est-ce qu'il le savait ? Il le savait. On pourrait dire que c'est de l'objectif subjectif. Ils n'arrêtent pas de nous dire : arrêtez de me raconter des histoires, dites-nous les choses telles quelles sont.

Ça me fait penser à quelque chose d'un peu différent, il s'agit de ma pratique par rapport aux situations de maltraitance. Pendant tout un temps, j'ai écouté les gens qui me disaient : le juge a dit ça, puis il n'a pas fait ça.. J'étais en

position de psy et me disais que c'était la subjectivité de la personne en face de moi qui parlais. Je me suis rendu compte que ça n'aidait pas forcément les gens être dans cette position écoute de leur subjectivité, comme si je me fichais de ce qui avait pu se passer de déconnant à l'extérieur. Il y a eu tout un glissement de ma pratique. Maintenant, quand il y a une demande de psychothérapie du jeune, par exemple des adolescents pour qui ça ne va pas dans les foyers, dans des placements familiaux, j'ai changé de cap à 180°. Avant de voir le jeune, je propose un travail avec le réseau de partenaires pour reprendre ce qui a objectivement déconné à toutes les étapes. L'objectivité des dysfonctionnements qui existent de paroles non tenues, de délais non tenus, et qui ne sont jamais restitués comme tels.

Par exemple, quand on est débordé dans les CMP ou les structures équivalentes, au lieu de voir les gens une fois par semaine ou par quinzaine comme on pense qu'il faudrait le faire, on ne les voit qu'une fois toutes les trois semaines, tous les mois ou tous les deux mois.

Est-ce qu'on pense à leur dire que ce serait juste de les recevoir tous les quinze jours mais qu'on ne pourra les recevoir que tous les deux mois ? Moi le premier, pendant très longtemps et même encore maintenant, j'omets de dire ce qui serait juste et je fais comme si ce qui est juste c'est de les recevoir ce que je peux les recevoir et j'introduis là une distorsion quand je leur laisse croire que le rythme auquel je les reçois est le rythme qui convient. On est tout le temps dans des dysfonctionnements comme ça. Pour moi maintenant, le premier traitement des situations et de maltraitance, c'est de restituer aux gens les cassures, les faux pas, les distorsions objectives qui sont venues renforcer leur sentiment qu'on ne peut décidément pas s'appuyer sur du lien efficace qui leur permette de grandir.

"Ce qui est dit là, le détail de dysfonctionnements au quotidien, c'est un travail qui peut être plus percutant que de défendre une grande cause sur l'intolérance. Je crois que les petites intolérances au quotidien sont prioritaires."

Pourquoi ?

"Parce que lorsque tous ces petits détails s'accumulent ça crée une forme de folie. A force de dire des choses aux gens qui ne sont pas de la réalité, cela crée de la folie, des réactions folles."

Nous avons été frappés par une constante de cet ordre dans les écrits des jeunes, beaucoup disent leur peur de devenir fous.

Ils témoignent de quelque chose qui est de l'ordre de : "mais qu'est-ce que cette folie que l'on sent autour de nous ?". C'est une réaction défensive. Mais cela n'a qu'un temps, après ce sont les tentatives de suicide, c'est la dépression et c'est en quelque sorte, culturellement, retrouver la folie par la maladie mentale, quelque chose comme ça. Ce ne sont pas des situations confortables. Bien sûr, je pense que les gens ne se détruisent pas si on est capable de dire les choses comme elles sont.

"Je ne vais pas mettre des certitudes, là où j'ai des doutes, et les jeunes parfois me demandent juste ça."

Certains professionnels protestent : *"on a cette honnêteté, je crois !"*.

D'autres, alors précisent : *nous voyons beaucoup de jeunes à qui on dit "on te refixera rendez-vous dans quatre mois" et ils viennent six mois après et ils n'ont pas eu de rendez-vous... donc qu'on leur raconte des carabistouilles, c'est leur réalité. Et ils nous interpellent par rapport à ça.*

Un deuxième exemple serait : un jeune passe devant le juge, on lui dit qu'il sera revu dans six mois. A Point Jeunes on le voit deux ans après sans qu'il ait revu le juge et pendant ce temps il ne construit rien pour lui (position d'attente).

Pour conclure sur ce sujet de la parole non tenue, il est important de rappeler qu'on ne le fait pas sciemment, *"mais simplement qu'il faut qu'on ait conscience que ça a des effets. Je ne dis pas qu'on va forcément changer, mais il faut au moins qu'on ait conscience de ça. Maintenant chacun sait que, à sa place, quand il tient ce discours, il y aura un effet qui s'accumulera aux effets d'autres discours tenus, et le résultat, c'est de la production de folie."*

"Tenir parole, on l'a vu, ce n'est pas simple pour qui que ce soit. Mais, au moins, ne pas dire des choses à quoi on ne croit pas d'emblée. Ne serait-ce que ça. On n'est jamais sûr de pouvoir tenir ce qu'on dit, c'est entendu, et ça je pense que les adolescents peuvent l'entendre. Ils ne nous demandent pas des choses assurées. Mais ils nous demandent au moins de ne pas dire, au moment où on les rencontre, des choses auxquelles manifestement on ne croit pas, sans le leur dire."

3. ET SI DERRIÈRE LA PAROLE DONNÉE ET LA PAROLE TENUE SE CACHAIT LE PROBLÈME PLUS GÉNÉRAL DU RESPECT HUMAIN ?

Je suis toujours gêné quand on dit "les jeunes" ou "les adolescents" parce que ce que j'ai trouvé intéressant, ce n'était pas la problématique adolescente, le romantisme de l'adolescent, c'était : "on m'a donné un rendez-vous, tel jour, il n'y avait personne" ; "on m'a donné un rendez-vous tel jour, il y avait quelqu'un ce n'était plus le même, qu'est-ce que c'est que cette histoire" ; "on m'a dit de me retrouver à tel endroit et qu'il y aurait une solution ce jour là, il n'y en avait pas et on le savait quand on me l'a dit".

Ça n'a rien d'adolescent. C'est ce que je pourrais dire moi-même de situations que je vis. C'est quelque chose de très humain, et de beaucoup plus général.

Je n'entends pas seulement tenir parole dans un contexte social extérieur, etc., ça m'évoque aussi tenir parole en étant face à face ou avec un jeune, c'est-à-dire avoir une parole. *L'authenticité, c'est vrai qu'on peut se poser la question, mais tenir parole tout en étant avec les jeunes, croire à ce qu'on dit prend un sens pour moi très simple. La façon dont je vis les échanges quand je suis avec les jeunes, c'est une exigence très forte que je sois là. C'est plutôt ça. Et il y a le paradoxe entre : plus la crise s'aggrave plus il y a besoin du travail de rencontre qui se fait à Point jeunes avec les gens qui y sont.*

*Je pensais, ne pas se dérober. Je crois que c'est ça qui est important. **Qu'on puisse sentir que l'interlocuteur n'est pas prêt à se dérober à la moindre occasion**, c'est-à-dire, qu'il va lui fournir les occasions de rencontre. Je pense que ça se joue sur des petites choses. Ça se joue sur la présence, le rendez-vous à l'heure, le temps passé à répondre au téléphone. Je m'en rends compte dans ma pratique. De plus en plus, je dis aux adolescents :vous pouvez me téléphoner. Et je parle au téléphone. Et je l'ai fait sans l'avoir décidé, ça s'est fait une fois, et puis deux fois et je me rends compte que de plus en plus je propose qu'on m'appelle. On n'est peut-être pas obligé de prendre un rendez-vous, mais, ça s'est fait petit à petit et je me suis rendu compte que c'était important qu'il y ait cette garantie de quelqu'un qui par rapport, non pas à l'authenticité de ce qui sera dit, après je ferai comme tout le monde, mais en tout cas je ne vais pas me dérober. Ça nécessite un engagement, un souci professionnel d'ordre technique, commencer dans ce domaine là c'est aussi d'ordre éthique. J'ai eu une leçon dernièrement, je suis allé à la Havane, on a été reçu par un centre de psychiatrie infanto-juvénile, Et on a rencontré, dans un centre, une directrice qui nous expliquait qu'ils étaient, de façon permanente, prêts à répondre aux interpellations de chacun et elle me disait "vous savez, quand dans une famille, le vendredi après-midi, la jeune fille de 14 ans apprend à ses parents qu'elle est enceinte et que ça fait tout un chambard dans la famille, on ne va pas attendre le lundi matin pour les recevoir". Moi, ça m'a servi de leçon.*

*J'aime beaucoup le terme de **ne pas se dérober**. Pour moi, ne pas se dérober c'est aussi ne pas avoir peur de ne pas se montrer tout puissant et de dire et bien voilà la réalité elle est quelquefois belle, quelquefois moins belle, c'est*

comme ça. Un jeune toxicomane qui était dans un état de délabrement physique et psychologique terrible me demandait un jour, droit dans les yeux, "est-ce que tu penses vraiment qu'au point où j'en suis, je peux m'en sortir ?". Si je répondais directement à sa question, au fond de mon cœur, dans l'état où il était, franchement, je ne pensais pas qu'il pouvait s'en sortir, au moment où il me posait la question. Seulement, j'ai vu des jeunes qui étaient dans des états pires et qui s'en sont sortis. C'est ce que je lui ai dit. Je lui ai dit "je ne sais pas, je ne peux pas anticiper sur l'avenir, mais j'ai connu des jeunes qui étaient pires que toi", je lui ai raconté des histoires vraies, j'ai dit "ton destin ne m'appartient pas, je ne sais pas ce que tu vas devenir, peut-être que demain tu vas mourir, peut-être que tu vas t'en sortir" **La réalité est là, et j'ai été honnête, parce que je ne savais pas.** Il est parti avec ça et il en a fait ce qu'il a voulu. Je crois que les jeunes sont vraiment en attente de cette authenticité, être professionnel entre guillemets, je crois qu'ils ont envie de gratter le vernis et c'est pour ça que parfois ils nous poussent dans nos retranchements pour toucher l'homme ou la femme qu'il y a derrière et retrouver des valeurs. C'est ce qui les interpelle et ils attendent ça des adultes. Il faut essayer de le leur donner sans se prendre trop la tête, dans la mesure où, quelque part, en fait, ce n'est pas si compliqué que ça, **il suffit juste de tomber la garde et de dire "bien voilà, il y a ça et je ne suis pas parfait, la vie n'est pas parfaite"**, comme on dirait à quelqu'un à qui on parlerait plus d'égal à égal.

Des choses dont eux ne sont pas sûrs et **ils veulent juste savoir...**, et de juste lui dire "je n'ai pas la vérité et moi ce que je pense c'est ça, mais ça n'est que ce que je pense, ce n'est pas la vérité", c'est être authentique.

On est vraiment dans un système où on est en droit de s'interroger sur ce qu'on fait et quelle parole de sincérité on est capable de pouvoir donner aux personnes qu'on accueille et aux personnes avec qui on travaille. Ce qui fait que pour moi ce sont deux choses tout à fait différentes, et ça nous pose le problème de notre identité professionnelle, le problème de notre place à nous dans la société dans laquelle on est et aussi la place des gens avec qui on est amené à devoir travailler.

C'est vrai que **je m'interroge de plus en plus par rapport à cette place que moi j'occupe, mais aussi à la parole que je suis capable de pouvoir donner aux jeunes avec qui je travaille.** Je suis plus sur ce registre là.

D'où la question : "qu'est-ce qu'on en fait de ce qu'ils disent ? Où est-ce qu'on va ? Tenir parole, c'est tenir parole d'une promesse, mais c'est aussi tenir la parole qui nous est donnée.

CONCLUSION

Il y a une époque où on disait "il faut être dans la rencontre". Aujourd'hui, c'est "ne pas se dérober", comme si le premier mouvement d'ailleurs c'était justement, de se dérober ! Je pense que, réellement, il y a quelque chose de ça. Il y a un certain nombre de positions qui ne sont plus tenues.

A quoi est dû cette évolution et quelle est l'explication qu'en donnent les professionnels ?

CHAPITRE 4 :

ETRE HUMAIN ET/OU PROFESSIONNEL ?

Refuser la rencontre, c'est se réfugier derrière sa fonction. Cette position est-elle possible à tenir ? Oui, pour certains :

- parce que le mandat protège ;
- parce que l'affectif fait peur.

Accepter la rencontre, c'est accepter que l'homme ou la femme qui occupe la fonction soit touché(e). C'est donner un peu de soi-même, c'est s'exposer, ce n'est pas confortable.

Et alors ? La rencontre, dans nos métiers, est une nécessité absolue. Attention, par contre, à ce que nous ne pouvons pas faire (être des parents de substitution, par exemple).

Etre humain et/ou professionnel ?

Ce qui donne la mort, c'est la coupure du champ humain. Le lien vital à ne pas couper est le lien avec autrui. Comme ce lien, au sein de la famille, peut être coupé depuis très longtemps, une recherche de lien à travers une rencontre est vitale.

1. REFUSER LA RENCONTRE, C'EST SE RÉFUGIER DERRIÈRE SA FONCTION. CETTE POSITION EST-ELLE POSSIBLE À TENIR ? OUI, POUR CERTAINS.

1.1 Parce que le mandat protège

Pour les acteurs institutionnels que nous sommes, et a fortiori acteurs administratifs puisque les responsables des secteurs d'action territoriale du département étaient invités et la direction en priorité, la question qui se pose est de savoir quel est notre rôle à chacun par rapport à l'ensemble des jeunes qui sont concernés. Dans la mesure où nous pouvons difficilement nous interroger, me semble-t-il, sur l'attitude à adopter par rapport aux jeunes, sans au moins fixer le cadre dans lequel chacun d'entre nous intervient, du fait des contraintes institutionnelles qui peuvent être ressenties comme autant de limites et que, peut-être, nous parviendrons à considérer comme devant être, à l'échéance de ce travail de recherche, remises en cause. Mais il n'empêche que notre réflexion ne peut s'inscrire que dans ces cadres préétablis, tout au moins

partir de, et dans le cadre des projets de services qui sont les nôtres. Parce que nous appartenons à une institution qui est une collectivité locale, et qui par conséquent dépend des orientations politiques définies par une assemblée, responsable non pas devant tel ou tel jeune, mais devant l'ensemble des citoyens qui l'ont portée à ces responsabilités. Et il y a là, bien évidemment, dès qu'on commence à poser des problèmes de cette façon-là, une possibilité de faire surgir toute une série de paradoxes. Mais ce sont ces paradoxes et ces contradictions qu'il s'agit de mettre sur la table, parce que nous agissons dans le cadre des missions qui nous sont attribuées.

En tant que salarié, ma responsabilité m'engage dans la question de l'autre. Maintenant, **cette responsabilité elle est limitée dans sa liberté puisque elle est contingente de la réalité institutionnelle dans laquelle je m'inscris**, donc forcément ma parole est conditionnée également par ce poids des réalités institutionnelles. Donc, quelles sont les limites de cette authenticité ? Bien sûr, il y a des tas de raisons qui tiennent à une situation que je vais devoir ne pas dire frontalement aux jeunes. D'abord ça ne les regarde pas directement, ils risquent de ne pas comprendre, il y a toute une série de choses comme ça.

Je représente bien l'institution départementale et strictement rien d'autre, même pas moi-même, je suis désolé. Parce qu'ici je suis mandaté par ma direction qui est mandatée par un président de Conseil général. Je ne peux pas faire autrement. Je crois qu'il faut qu'on soit conscient de cela. Alors qu'après, on se dise, oui il y a des problèmes, mettons-les sur la table, cherchons la ligne de crête, même si c'est difficile, OK, ça c'est notre job. Mais au-delà de ça, je ne peux pas.

Une chose qui me semble importante à dire, c'est de quoi chaque sphère est protectrice. Vous parlez du relationnel, **le relationnel est protecteur de la qualité de la relation humaine et de la qualité des interlocuteurs humains. L'institutionnel, c'est une autre garantie, il ne faut pas l'oublier, ce n'est pas seulement ce qui écrase l'autre. C'est une garantie de la démocratie et du citoyen, et la justice est une garantie de la liberté des hommes.** Il n'y a pas de sphère qui écrase l'autre. Il y a des sphères et il faut chercher le chemin qui passe au milieu. Mais si on le pose comme ça, on sera respectueux des fonctions de chacun.

Vous dites "moi-même je ne suis pas là", moi je reprendrais ça un peu autrement. Comment est-ce qu'on peut fonctionner en étant personnellement à côté de la fonction ? **Il y a un moment où la personne peut très bien, dans une institution, refuser un certain nombre de choses. Vous ne pouvez pas être totalement absent en tant que personne humaine de la fonction que vous occupez.** Et pour nous, c'est justement ça qu'on essaie aujourd'hui d'interroger. Parce que je crois, et la façon dont vous intervenez, me fait dire que vous n'êtes pas qu'un transmetteur d'information, il y a une personne là, et c'est la personne qui nous intéresse, aussi bien dans le jeune qu'on reçoit que dans ceux qui sont ici, que dans l'assistante sociale qui intervient, ce sont les personnes.

Ça me paraît un peu représentatif de nos rapports Point jeunes avec vous, parce que vous êtes vous, effectivement, mandaté avec une responsabilité, etc.

*C'est important qu'on entende ça. Quand vous dites, je ne suis pas là, moi-même, celui qui le dit, c'est vous. Donc vous êtes quand même là. Je ne plaisante pas. Notre désir, c'était justement de parler – et là vous touchez à une question qui a émergé de toutes les rencontres qu'on a eues avec les partenaires – c'est-à-dire de parler de schizophrénie, c'est-à-dire **comment nous vivons tous, nous professionnels, cette image entre ce que nous sommes au travail et notre fonction.** Vous avez bien dit, vous avez beau être mandaté pour venir, on n'a pas mandaté une fonction, on vous a mandaté vous.*

1.2 Parce que l'affectif fait peur

*Ce clivage entre être humain et professionnel c'est quelque chose que je ne connais pas, mais que j'ai rencontré depuis que je suis dans ce centre. Mais comme je travaille sur le théâtre avec les jeunes, pour moi ça n'a jamais été dissocié. Mais j'ai rencontré ça de la part des éducateurs **qui sont prêts à ne pas laisser paraître quelque chose qui soit trop affectif ils ont très peur de l'affectif.** Nous on travaille sur les émotions c'est pas un danger.*

Mais si on déshumanise nos relations avec les gens est-ce qu'on reste professionnel ?

On ne s'arrête jamais sur cette partie de notre travail. On ne s'arrête pas sur nos émotions, nos ressentis, parce qu'on a l'impression de ne plus être "professionnel" quand on ose aller au-delà...

Je crois qu'on peut s'arrêter, qu'on peut s'exprimer sur nos ressentis nos émotions c'est sain. L'important c'est qu'il y ait une équipe autour qui permet de saisir jusqu'où on peut aller. On ne peut pas être dans un excès ou dans l'autre. C'est bien le regard de l'équipe qui fait que l'on se questionne sur la relation avec la personne, sur la façon dont on s'engage.

En résumé, ce paragraphe montre que pour certains professionnels, investir humainement sa fonction pervertit son outil de travail. Seulement, le problème, c'est que "l'impression que l'on a, c'est que le jeune est à l'affût de la façon dont les autres vont se dépatouiller avec leur fonction et leur être". Comment on porte ou pas sa blouse, sa casquette, ses galons.

Autrement dit, plus simplement, comment va-t-on se tirer d'une telle contradiction ? ***Parce qu'au fond c'est important de distinguer les fonctions mais derrière la fonction il y a toujours une personne.*** Un thérapeute, un accueillant, une assistante sociale vont avoir des fonctions différentes mais deux personnes ne remplissent pas leur fonction de la même façon. Elles ont des personnalités différentes, des modes d'approche et d'implication différentes. C'est cela qu'il est aussi intéressant de pointer. ***La question de l'implication professionnelle revient très souvent dans les réunions.*** C'est un débat qu'on a eu la dernière fois et qui refait surface dans les rencontres autour du travail social, psy ou autre.

2. ACCEPTER LA RENCONTRE, C'EST ACCEPTER QUE L'HOMME OU LA FEMME QUI OCCUPE LA FONCTION SOIT TOUCHÉ(E). C'EST DONNER UN PEU DE SOI-MÊME, C'EST S'EXPOSER, CE N'EST PAS CONFORTABLE.

*Je ne crois pas qu'être professionnel serait dans l'attitude de venir travailler avec les gens en laissant ce que je suis à l'extérieur. Je crois qu'être professionnel, c'est être là vraiment. Il faut avoir la capacité de contenir, avoir assez de distance, le recul nécessaire, une clarté, un cadre, un contenant mais aussi être là. Quand on parle de rencontre, seuls deux êtres peuvent se rencontrer. Pour moi ce n'est pas possible autrement. Je n'ai jamais rencontré une fonction et je ne pense pas ça m'aiderait. Tout se passe comme si, plus **on déshumanisait les procédures relatives plus l'angoisse du professionnel augmentait de peur de laisser passer quelque chose de lui à peu près ça.** Nous avons eu cette réflexion ensemble que plus la crise s'approfondissait plus il était important que les gens vivent des "rencontres" comme une sorte de paradoxe. L'idée est que ce n'est pas possible de rencontrer une fonction professionnelle mais un professionnel qui est en même temps une personne. Ça semble être une évidence mais ça soulève le débat : qu'est-ce que c'est être professionnel dans notre travail actuellement ?*

Il faut voir aussi d'où vient le travail social, parti du caritatif du religieux qui portait un type d'engagement où un certain humain débordait tout, valorisant le "bénévole" au détriment de la personne à aider. Il y a peut être ce mouvement de balancier où tout est passé de personnes complètement engagées au-delà de toute mesure au nom de certaines valeurs à du professionnalisme que l'on interroge de nouveau parce qu'il aurait perdu une part importante "d'humain" pour des tas de raisons.

*C'est ce que je peux ressentir dans mon travail, c'est-à-dire dans l'accueil de jour des sans domicile fixe, j'ai l'impression que les jeunes ont vraiment une attente au niveau de cette rencontre dont on a parlé. Quelquefois ils voient un professionnel, mais ils ont envie de rencontrer la personne, l'homme ou la femme derrière le professionnel et que quelquefois être trop professionnel ou uniquement professionnel - ça dépend comment on entend les choses -, ça peut être se dérober ou... J'ai déjà eu dans mon travail des questions qui n'avaient rien à voir avec les entretiens et je trouvais ça intéressant. Je me suis dit "tiens on sort du contexte professionnel, s'il me pose ces questions, c'est qu'il y a des choses qui l'intéressent" et j'avais le choix à ce moment là de dire "on va revenir à l'entretien" ou bien "c'est hors contexte", ou "c'est personnel, je ne réponds pas". Mais **donner un petit peu de moi-même**, être authentique, sans vouloir défendre un modèle, enlever le masque, **partager des doutes sur la vie**, je crois que **les jeunes ont envie et besoin de ça.** J'en ai vraiment l'impression.*

Un consensus émerge : accepter la rencontre, c'est accepter d'être là, ce qui ne signifie nullement de renier sa fonction, puisque la relation elle-même commence là.

*Je suis dans une position institutionnelle qui détermine la place du jeune et ma place et arrêtons de croire qu'elle serait identique à n'importe quel autre positionnement. C'est bien ça qui va déterminer. Etre authentique oui, mais **on ne peut être authentique qu'à partir de cette position institutionnelle**, mais si on occulte les implications de ce positionnement institutionnel, je suis désolé, il n'y aura plus de repères. Donc, il faut peut-être qu'on dépasse ce sentiment de culpabilité qui nous habite tellement à vouloir embrasser toute une série de niveaux relationnels, **acceptons aussi ce positionnement institutionnel qui est le nôtre**. Avec ses implications.*

Je crois que ce n'est pas contradictoire. Je veux dire qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre les deux, il ne faut pas chercher ni à être leur copain ni à être leur papa ou leur maman, mais juste à être authentique et quelque part ce n'est pas beaucoup et c'est beaucoup mais ce n'est pas contradictoire.

*Dans l'authenticité on voit une certaine idée de vérité. La vérité de quoi ? Je n'en sais rien, je me pose des questions. Je respecte donc bien mon engagement en tant que salarié de l'institution. **J'accepte de prendre le risque de rencontrer la personne qui vient me chercher** – parce que je suis d'accord avec l'idée qu'ils viennent nous chercher – j'aurais tendance à culpabiliser si je me planquais derrière un masque de fonction professionnelle plutôt que d'oser être touché. Parce que la preuve qu'on aura vécu une rencontre, pour moi, c'est que les deux sont touchés. L'authenticité pour moi elle se trouve là. Et vous savez très bien que vous êtes touchés en face de quelqu'un. C'est subjectif.*

Ceci dit, rien n'est plus simple pour autant. Car se laisser toucher c'est vivre une situation inconfortable.

On aimerait bien être soulagé par un protocole technique qui nous permette d'être tranquille, de ne pas être mal à l'aise avec ces choses là.

*Ça dépend ce qu'on met derrière le terme professionnel. Je crois que beaucoup de gens y mettent une technicité, un savoir-faire, moi je crois qu'il y a aussi un savoir être et dans ce genre de boulot on travaille autant avec ce qu'on est. C'est ça la difficulté, **il y a un certain inconfort dont on ne peut pas faire l'économie**. Je crois qu'il faut qu'on fasse le deuil de ce confort, et le deuil de la perfection des résultats. En tout cas on doit se faire une raison de cet inconfort et prendre conscience qu'il est là et qu'il sera toujours là. Les jeunes attendent notre avis et on ne peut pas faire comme si c'était normal, c'est ça que je veux dire.*

En résumé : "si je m'adresse au jeune uniquement à partir de mon statut lié à ma propre fonction, je joue par nécessité sociale institutionnelle, mais si je ne joue que sur ce registre, je dois faire un autre métier."

3. LA RENCONTRE APPARAÎT DONC ÊTRE UNE NECESSITE POUR TRAVAILLER AVEC LES JEUNES

*Les jeunes ont besoin de rencontrer une personne, ça rejoint un petit peu, ça questionne un petit peu ce qu'on disait tout à l'heure. Ils viennent voir une fonction peut-être, mais est-ce qu'ils n'ont pas envie de rencontrer une personne derrière ? Et moi je me pose vraiment cette question et je pense que oui. Quand je vois comment ici les jeunes poussent les limites, ils le font gentiment maintenant, ça fait longtemps qu'on n'a pas de gros.... mais ils **poussent quand même les limites et ils ont envie de rencontrer l'humain**. Il y a la question du sens de la vie et la question du sens des rapports humains et je crois qu'ils sont vraiment paumés. Et j'allais dire que la violence ça les fait encore réagir, mais que la violence pour moi c'était une tentative désespérée de rencontrer l'humain derrière. C'est comme ça que je le vois et ça m'aide à voir la violence dans mon travail.*

*Parallèlement, **comment nous, adultes**, dans une position professionnelle d'éducateur **pourrions-nous aussi être porteurs d'une expérience de vie qui puisse venir aussi**, d'une certaine manière, **faire résonance avec l'expérience dont sont aussi porteurs les jeunes**. Et comme toute expérience participe aussi d'un savoir sur soi, c'est comment aussi ces savoirs pourraient être partagés et communiqués dans le cadre d'une démarche professionnelle. Ce n'est pas forcément ce que j'ai dit, mais au moment où on m'interrogeait, il me semble que c'est ce que j'ai dit, il faudrait revoir les comptes rendus. En tout cas si j'ai quelque chose à retenir c'est ça, c'est cette notion d'expérience. D'ailleurs, je crois qu'on est souvent figé plutôt dans un rôle et le rôle c'est le masque et ça rejoint la question de l'authenticité. Et ça à mon avis c'est une des problématiques aujourd'hui qui m'interroge le plus dans notre travail. Comme ça, **des formes de défense que nous mettons en avant à l'égard des jeunes, alors que les jeunes, peut-être, attendent de nous une certaine forme d'engagement professionnel, éthique, déontologique et que ça c'est peut-être aussi à travailler**.*

Quand on a des témoignages de gens qui ont fréquenté les institutions lorsqu'ils étaient plus jeunes, chaque fois, ceux qui s'en sont bien sortis, relatent toujours une accroche avec une personne qui, à un moment donné, est intervenue.

Ce n'est donc pas nouveau ? C'est comme si on la découvrait. Est-ce que c'est quelque chose qui apparaît maintenant comme un besoin, est-ce que ça existait et qu'on n'en parlait pas ? Comme si il y avait une perte, à un moment donné, de cette qualité relationnelle et qu'aujourd'hui on en vienne à se dire mais est-ce que je lui fais plus attention ou est-ce que c'est un besoin qui surgit maintenant ?

Simplement, dans cette gestion de la misère, qui rassure tout un chacun il y a le risque que l'individu, la personne, soit réifiée. C'est pourquoi la valeur de la rencontre prend toute cette importance. Cette gestion, cette

organisation avec les dispositifs que l'on connaît entérine en quelque sorte aussi la misère

Je pense que si on se pose cette question de la rencontre aujourd'hui c'est peut-être que nous avons envie de revaloriser l'acte éducatif. En temps de crise, le penchant naturel c'est d'essayer de rationaliser, c'est-à-dire d'essayer de comprendre le pourquoi de cette crise et on entend le faire de façon rationnelle. C'est pourquoi on entend parler de projet, d'évaluation, etc. L'acte éducatif finit par être enrobé par un tas de discours rationalistes, dont on s'aperçoit qu'il ne produit pas plus d'effets au niveau de l'emploi par exemple, et la crise perdure. C'est l'impasse. C'est pourquoi nous revenons à une conception plus humaniste, plus existentielle avec le primat de l'humain qui prend le dessus sur le primat d'une approche rationaliste. Enfin je tente d'apporter une réponse...

Ce n'est pas nouveau cette approche humaniste mais, en ces temps difficiles, et c'est paradoxal, moins il y a de solutions à l'extérieur plus le lien humain doit être préservé, conservé. Accepter le rien, pas de solution c'est quelque part accepter de laisser mourir la créativité de l'autre. Il est impossible de faire ça, et l'espoir ?

Mais ce que tu nommais la séparation entre le professionnel et l'humain, c'est comme si à un moment donné où il y a carence de réponses possibles du professionnel on allait piocher d'autres réponses.

Avant c'était possible d'apporter des solutions et on pouvait assurer son travail tranquillement.

Si on boucle la réflexion en revenant sur l'analyse d'attaque du chapitre précédent, à savoir : tenir la parole donnée et ne pas décevoir les jeunes lorsqu'ils ont une demande, on en revient à dire simplement qu'il leur arrive de venir chercher une personne et qu'ils trouvent une fonction s'ils rencontrent un autre juge, par exemple.

La question est bien "qu'est-ce que cette relation qui intervient pour le jeune"

"Au delà du statut et de l'alibi que cela peut être, c'est la personne que le jeune demande. Ce qui revient à reconnaître que l'on travaille bien surtout avec ce que l'on est, même si la fonction est là."

Paradoxalement, plus la crise s'aggrave, plus elle est vitale, plus elle est en même temps rare et difficile.

CONCLUSION

Après avoir eu lu ce chapitre, on s'aperçoit qu'être humain et/ou professionnel est une question qui ne se pose pas en ces termes. D'abord, parce qu' "avec un raisonnement comme ça, on conduit les trains jusque dans les camps"

Ensuite, parce que le problème est beaucoup plus étendu qu'il n'y paraît.

*Je me dis que **l'un ne va pas sans l'autre**. Etre humain et/ou Professionnel ça suppose : "qu'est-ce qu'on entend par notre fonction éducative. Il faut que je sois cohérent avec ce que je vous ai dit tout à l'heure, Si j'estime qu'une des données principales au niveau éducatif c'est la question de l'altérité, je dirais que moi la fonction du travail éducatif, c'est de créer les conditions possibles pour qu'un jeune ou un adulte puisse à son tour construire les éléments propres... c'est **créer les conditions possibles pour s'approprier ou se réapproprier les éléments nécessaires à sa propre identité**, c'est comme ça que je conçois le boulot d'éducateur qui est le mien.*

*Si à partir de cette définition la question se pose d'être humain et/ou professionnel, moi je la poserais autrement, je dirais qu'**à partir du moment où mon travail consiste**, avec tous les moyens possibles, **d'offrir la possibilité à un jeune ou à un adulte de s'approprier ou de se réapproprier son identité**, ça veut dire que moi, **l'accompagnement qui est le mien, c'est de lui offrir une assistance**.*

Une assistance entendue dans le sens de lui restituer son souci, le souci existentiel du jeune ou de l'adulte, l'assistance et l'assistantat je ne conçois pas ça de la même façon, c'est que j'ai un devoir professionnel ou une finalité d'assistance auprès d'un jeune ou d'un adulte dans le sens où mon travail vise à lui restituer son souci en tant qu'être humain. Mais lui restituer son souci ne veut pas dire forcément m'accaparer de ce souci à la place de l'autre. Voilà comment moi je verrais les choses.

*Mais ce souci veut dire que **dans la parole qu'il m'adresse il y a quelque chose, une part d'humanité, de moi-même qui fait résonance en moi**. Donc la parole du jeune, elle est aussi force d'information ou de communication sur ma propre réalité en tant qu'être humain. Sinon, je suis dans un rapport encore une fois d'aliénation avec le jeune puisque je suis celui qui sait et que l'autre c'est celui qui ne sait pas, qui est dans une situation d'incapacité. Je crois que la parole que les jeunes nous demandent de tenir c'est comment cela résonne en nous. Est-ce qu'elle résonne de manière purement mécaniste, froide, objectivante ou elle résonne en nous dans notre plus grande subjectivité ? C'est pour ça que je comprends votre question être humain ou professionnel. Mais je crois que ce n'est pas et/ou, c'est un question... je comprends pourquoi vous l'avez posée comme ça, je pense qu'effectivement, c'est dans la dialectique, entre l'humain et le professionnel, que les choses peuvent se jouer.*

CHAPITRE 5 :

LA DEMARCHE

1. SES OBJECTIFS ET SON ÉVOLUTION

1.1 Une démarche double de l'ordre de la mission

A. Témoigner...

On est parti d'un constat subjectif : l'impression que les choses s'aggravent vis-à-vis des jeunes que nous sommes amenés à rencontrer, ici, quotidiennement. Il y a une dégradation évidente de la situation et cela malgré des moyens assez importants mis en place.

Qu'est-ce qui se passe donc pour les jeunes pour que les choses aillent ainsi en déliquescence ? Les jeunes nous disent qu'il y a plein de choses qui ne tiennent pas. Nous avons d'abord voulu partir de ce que disent les jeunes, noter leurs paroles. Puis, on s'est rendu compte que les jeunes qui passent ici, laissent des écrits. Ce sont des écrits variés. Ils écrivent au juge, à leur mère, etc. A travers ces écrits, ils disent des choses de cette réalité que nous ressentions subjectivement. A travers ces écrits, se retrouvent des constantes concernant la place d'un père, celle d'un juge, etc.

Nous ne pouvons pas rester muets, ça nous devenait insupportable.

C'est pour cela qu'on a parlé du "devoir de parole" dans la démarche. Nous avons tous le scrupule de la confidentialité. En même temps, on ressent qu'il y a un appel, qu'ils nous rendent témoins et nous demandent de témoigner.

*C'est un peu comme si, en plus du message adressé à tel ou tel d'entre nous, il y avait un autre message en filigrane qui serait une sorte de bouteille à la mer. Ce second message s'adresse de façon plus confuse au fond social, aux liens entre les gens, aux institutions, à ce qui se dégingue et fait qu'ils vont plus mal. **Ce message nous met dans une position de responsabilité de devoir en tenir compte.***

C'est une sensation qu'on est témoin de choses que l'on ne peut pas taire. On a l'impression d'être poussé par ça.

B. Interpeller...

Interpeller "l'honnête homme de la cité"... en commençant par interpeller les partenaires.

On s'est dit ensuite que cette réflexion que nous avons, d'autres partenaires l'ont aussi, à leur manière. Est venue l'idée de se rencontrer pour échanger et préparer une journée de restitution commune.

Faire une journée, ce serait possible de s'en tenir là. Il nous semble plus intéressant que chacun fasse un peu quelque chose, ce qui nous aidera à échanger, à mieux se connaître dans l'objectif de rendre compte aux citoyens. On se sent dans le devoir de ça.

On se dit qu'il est nécessaire de sortir du quotidien pour dire quelque chose qui nous est laissé sur notre lieu de travail. Il nous semble qu'on n'a pas le choix et que l'on a des choses à dire. Si on peut les dire à plusieurs, tant mieux.

Notre idée est de rendre compte publiquement de ce dont nous sommes témoins. Nous appelons cela le "devoir de paroles". Nous pensons que nous avons à restituer ces témoignages, nos réflexions sur ces témoignages et ce, collectivement.

En résumé :

Notre finalité est vraiment double. C'est autant le travail avec les partenaires qui nous intéresse que de faire une journée publique. A la limite, organiser la journée n'est pas le plus important. **Le plus important est ce qu'on va pouvoir échanger entre nous et produire ensemble.**

Notre attente est donc que nous puissions échanger sur ce que les jeunes vivent, sur ce qu'ils en disent dans les différents lieux qu'ils côtoient.

C. Ce qui n'est pas sans poser problème...

Si Point Jeunes se sent missionné, ce n'est pas quelque chose qui se transmet si facilement.

Il est dit à plusieurs reprises "qu'on ne voit pas bien ce que les partenaires peuvent apporter"...

La question est même posée : "est-ce que ce n'est pas en fait que vous, Point Jeunes, avez une attente et que nous, on n'a pas de demande ?"

Effectivement, il est bien vu que l'initiative appartient à Point Jeunes. Dès lors, les partenaires ont deux difficultés, l'une est de s'approprier le projet, l'autre est de se motiver par rapport à une démarche où l'objectif à atteindre n'est pas clair du tout.

Ces objections ont pu être levées car Point Jeunes a dit, redit et confirmé qu'il n'était pas dans une perspective de donneur de leçon. "On ne tient pas à ce que Point Jeunes soit le dépositaire de cette démarche (...) on voulait se décentrer. C'est vrai qu'il y a une certaine ambiguïté, puisque nous en sommes bien à l'initiative, mais pour la suite, nous nous en remettons à l'ensemble des partenaires."

En effet, les risques pris par Point Jeunes existaient :

- celui d'apparaître comme celui qui savait... *"on explique notre démarche qui n'est pas une démarche mais une proposition"* ;
- celui d'être à l'initiative d'une démarche qui pouvait ne rencontrer aucune adhésion. *"On a fait le pari que notre démarche rencontrerait des intérêts..."*. Ce pari là a été tenu, puisque les rencontres ont eu lieu...

1.2 Une démarche en constante évolution

Comment les partenaires se sont approprié cette initiative ?

L'idée même de *"partir du côté irrécupérable de la parole des jeunes pour aboutir au devoir de restitution à la société"* est une trajectoire qui intéresse plus d'un, même si la question de *"comment restituer au public"* revient plus d'une fois.

Les partenaires reformulent l'enjeu :

- ***"Il faut réussir à se dégager de la place qu'on occupe habituellement, pour saisir ce que disent les jeunes et qui serait à restituer à la société. Ça me paraît une entreprise passionnante."***
- en reconnaissent la difficulté *"se dégager de la place dans laquelle on est, ce n'est pas facile"*;
- l'intérêt aussi *"depuis que je bosse, je n'ai pas rencontré beaucoup de réunions de ce type, c'est bien que ça se fasse, et c'est bien la preuve aussi que c'est nécessaire aujourd'hui"*.

Reconnaître l'intérêt de la démarche permet également de la questionner *"pourquoi on est là ?"* Les rencontres ont fait évoluer l'objectif qui est parti plus sur des implications professionnelles finalement.

Pour les uns, c'est prendre le risque de partir de l'interpellation des jeunes pour s'interroger sur *"qu'est-ce que cette interpellation provoque en nous ?"*

Moi, je rêve d'être avec vous dans un dispositif où l'effet percutant de cette parole fonctionne un peu comme un facteur de changement et quand vient le mot public, je pense qu'il y a une étape intermédiaire qui serait de discuter avec d'autres professionnels ou avec des non professionnels mais des gens qui ont à dire, des moniteurs d'ateliers, des artistes, des journalistes, des gens qui ont affaire à la matière personne jeune, je ne sais pas comment dire. De toute façon, qui ont autant de choses à dire que nous. Une assistante

sociale nous a retranscrit assez fidèlement la bande vidéo et son de l'étonnement de quelqu'un qui, de son bureau, téléphonait au CMP pour avoir un rendez-vous et la façon dont elle était accueillie, ça valait un écrit de jeune ça. C'était percutant et c'est ce type de percussion qui est intéressant pour faire changer. Et comment au fond..., parce que **le but c'est de dire "ah tiens ça nous a percuté, il faut du changement", chercher comment institutionnellement on peut ne pas trop étouffer ces percussions là, c'est intéressant aussi. Peut-être que c'est peine perdue et trop ambitieux. Peut-être que c'est vouloir prévoir l'imprévisible. Je suis intéressée par cette trajectoire.**

Pour les autres cette démarche "fait partie d'une dynamique à mettre en place sur le très long terme. Cette dynamique de rencontre de ce type est à mon avis tout à fait nécessaire".

Pour d'autres, la question se déplace vers "**comment je suis capable de pouvoir mettre en place aussi des relations qui permettent à un jeune de se créer sa place.**" C'est une vraie question "je ne suis pas convaincu, on n'est pas armé pour ce type de travail. Je suis assez satisfait de ce type de réunion, c'est la première fois que je participe à ce type de réunion, parce que c'est aussi un moyen d'aborder les choses de manière un peu différente. Essayer de faire en sorte que les questions qui sont dans le cadre de la relation, du savoir-être et du savoir-vivre avec l'accompagnement et la parole qu'on est capable de pouvoir donner, c'est ce genre de réunion qui permet de le faire."

Pour les derniers enfin, l'interrogation est plus tournée vers l'utilité. "Je crois que pour moi, l'idée que quelque chose change, c'est à tous les niveaux. On fait ça pour les jeunes, je fais ça pour moi. **Je pense très intéressant que, de manière autonome, des professionnels se donnent les moyens de se rencontrer puisque c'est ça le métier qu'ils pratiquent.** Et ils ne le font pas. Si ensuite ils peuvent montrer au pouvoir que ça peut exister, qu'ils sont capables de faire ça de manière autonome, je trouve ça super intéressant. Si on peut, en plus, produire quelque chose à partir de ça, c'est encore mieux. Et après, une éventuelle journée, une production, ça peut se continuer."

C'est bien d'une démarche à géométrie variable dont il est question ici, car le "**projet c'est ce que vous avez en vous, c'est la mise en commun de votre subjectivité, de votre expérience, de votre ressenti, et de tout ce que vous amenez, c'est une richesse qui apparaît dans les comptes rendus et qui va encore apparaître plus fortement je crois à partir d'aujourd'hui. C'est un matériau d'enfer.**"

Enfin, il s'agit bien d'une démarche vivante : "**le fait que je n'ai pas pu assister aux deux dernières réunions ne m'a pas donné le sentiment que ça s'enlisait ; mais j'ai senti une évolution, que les choses prenaient formes.**"

2. SES EFFETS

2.1 Les plus directs, les plus perceptibles à court terme

A. On a volé du temps pour réfléchir

*J'ai vu d'autres partenaires sur d'autres sujets mais ce n'est pas souvent qu'on prend ce recul par rapport à ce genre de... et là c'est vrai que Point Jeunes nous y obligeait, on fait et on était très content de le faire, **de se donner le luxe de le faire**. Quand je dis luxe, c'est parce que quelquefois on a du mal à s'autoriser... On est vraiment dans l'urgence. On a un accueil de jour, **on travaille très proche de la rue et très proche de l'urgence** et je n'ai pas eu le temps d'élaborer avec d'autres sur ce sujet.*

B. On a pris conscience d'un souci de partenariat

***Les partenaires étaient contents d'être là tous ensemble.** Parce que c'est vrai que autant les partenaires... vous êtes un peu atypiques dans la mesure où moi je connais bien le centre, Martine BERNARD, etc., d'autres foyers, autant Point Jeunes je connais le fonctionnement parce que j'ai lu les rapports d'activités, etc., mais c'était la première fois que je rentrais à l'intérieur. C'était assez sympathique. **Donc il y avait cette espèce de reconnaissance des partenaires. Il y avait ce souci de partenaire qui est encourageant, dynamisant.** C'était une première impression qui se dégageait.*

C. On a pris conscience qu'une démarche singulière pouvait faire résonance entre nous

***L'idée c'est qu'on fasse fonctionner le réseau de professionnels en dehors de nos différents champs et modes d'intervention ; c'est qu'on prenne du temps ensemble pour réfléchir** et faire remonter quelque chose autour des axes évoqués jusque là.*

***Je ressens la résonance.** Cette démarche m'évoque concrètement des situations très précises. Je suis en face d'un jeune qui me dit des choses. Les bras m'en tombent tellement c'est précis, efficace, pertinent, ça dépasse mes oreilles de psy. Ça dit des choses sur la vie, sur la justesse, sur la justice, sur le besoin. Je suis dépositaire de ça et j'en envie d'en parler ailleurs.*

*Cette rencontre de cet après-midi est très enrichissante pour nous sur le caractère très particulier de ce qui se passe ici. **Et en même temps, sans se concerter, on retrouve des trucs qui intéressent les uns et les autres.***

Ce qui est intéressant, c'est qu'on s'y retrouve, et en même temps, si on n'avait pas trouvé des choses qui se retrouvaient et formaient un ensemble sur lequel on avait envie de réfléchir, ça aurait été un petit peu ennuyeux. S'il y avait eu la rencontre avec les services de justice et puis

la rencontre avec les foyers, et qu'il n'y avait aucun lien entre les deux, on aurait pu se dire, le réseau il est complètement fou.

J'avais compris votre attente en terme de complémentarité.

2.2 Ceux qui concernent plus directement le réseau et une suite éventuelle...

Puisqu'à chaque rencontre chacun est venu de son contexte et de son cadre différent, il a fallu nous présenter, faire connaissance, expliquer les modes de fonctionnement... surtout celui de Point Jeunes qui occupe une place particulière dans le réseau et puis "on ne connaît pas bien, c'est vrai. On a quinze ans d'existence et on ne nous connaît pas encore bien".

Ce qui m'a toujours intéressé, c'était aussi justement dans ces places différenciées entre un établissement de type maison d'enfants à caractère social et puis la place singulière occupée par Point Jeunes. Donc, c'est l'échange, la réflexion collective à partir de ces places différenciées qui m'intéressait, non pas que le fait d'échanger et de réfléchir avec un autre établissement, une maison d'enfants à caractère social ne soit pas intéressant mais on est quand même plus ou moins à des places distinctes ou similaires. Mais cette différenciation des places m'intéresse énormément.

Dès lors, "le fait même de se rencontrer, de pouvoir se parler, il y a déjà du bénéfice, c'est un objet de réussite en soi".

Mais cela ne suffit pas. Il s'agit de pouvoir continuer sans ambition extrême : "c'est déjà une ambition extrême que de vouloir que les gens travaillent ensemble", mais quand même :

La finalité serait plutôt de travailler ensemble, avancer ensemble et un des moyens, on non, plutôt l'arrêt sur image, ce serait une journée de restitution qui aurait du sens. Et sachant que c'est difficile, surtout avec l'ambition qu'on semble avoir tous, on se dit qu'on se donne tout notre temps. C'est un travail dans la continuité de ce qu'on fait. On sait qu'on ne peut pas se rencontrer beaucoup, donc on prend tout notre temps, à notre rythme et vraiment je pense aussi que l'idée de travailler ensemble c'est ce qui est le plus important.

Ce travail porte sur "quelque chose qui ouvrirait des perspectives pour que des petites choses bougent" et "c'est une façon un peu de changer que de se rencontrer comme ça de façon un peu transversale".

Alors, poursuite ou non de la démarche ?

Par exemple, on pourrait voir comment on s'organise pour qu'effectivement vous n'ayez pas que le point de vue des responsables, mais aussi le point de vue des travailleurs sociaux dits de base, c'est-à-dire ceux qui sont en contact direct avec les jeunes.

Est-ce que l'une des conclusions de la réunion ne pourrait pas être justement l'urgence, tout au moins la nécessité d'avancer dans cette capacité à discuter et à mettre noir sur blanc les conclusions auxquelles nous sommes arrivés pour collaborer dans des conditions, sinon optimales, du moins meilleures qu'aujourd'hui, soyons réalistes et modestes. Je crois que c'est aussi ce type de démarche qui semble nécessaire.

La proposition que je fais, c'est qu'il y a des possibilités d'élaborer des solutions, des possibilités d'en trouver, de les faire fonctionner sans nécessairement poser a priori, comme vous le disiez d'entrée, la question des moyens. Mais mettons-nous au travail là-dessus.

Cette proposition a été entendue par Point Jeunes ("il y a une passerelle qui nous a été proposée là") mais ne pouvait faire l'objet de la suite de la démarche entamée car "rechercher des solutions concrètes n'était pas à l'ordre du jour".

Toute la difficulté vient de l'objet de la restitution. "Ce n'est pas une journée médiatique, ce n'est pas un colloque accrocheur. On restitue à qui de droit là où nous nous trouvons de nos travaux, point. Afin de permettre aux gens de continuer de travailler".

Comment donc concevoir cette continuation du travail entamé ?

Certainement pas en forçant des portes ouvertes. "Si c'est pour se retrouver entre nous et dire "la parole vraie, c'est mieux", ce n'est pas la peine...". Le souci est "que ça marche mieux, que quelque chose progresse". Mais concrètement, nous avons du mal à contacter les professionnels directs avec lesquels nous travaillons parce que certaines hiérarchies bloquent le processus. C'est un problème pour la démarche.

Des peurs s'expriment, par ailleurs. Les rencontres qui ont eu lieu jusqu'à présent ont parfois produit des implications plus fortes que ce que l'on aurait voulu ou que ce que la hiérarchie autorise.

Ce "retour sur parole" est salué par certains comme une sorte de formation.

Le fait aussi que ce soit une démarche longue, inscrite dans la durée produit également des effets, de démotivation certes, mais des effets positifs également puisque des "petits riens" qui transforment des pratiques apparaissent, et parce qu'il y a des professionnels qui disent "souhaiter reprendre leur participation".

2.3 Les effets concernent des évolutions ou des décisions nouvelles.

A. Ecrire

Moi je voudrais quand même honorer mon engagement, je vais écrire quelque chose par rapport à l'authenticité et ça je voudrais aller au bout de cet engagement. Il y a une parole qui a été émise, je voudrais la concrétiser. Je vais écrire quelque chose.

B. Devenir courroie de transmission de la démarche

Ce à quoi je peux m'engager qui est une obligation de moyens, pas de résultats, c'est de porter à la connaissance de tous les professionnels cette synthèse en leur demandant "si vous en avez envie, essayez de réagir à ce document. Une page ou deux selon vos possibilités et votre disponibilité", même si je ne recueille que trois ou quatre textes, sur une quarantaine de professionnels, ce sera déjà pas mal. Je pense que c'est possible. Je pense pouvoir recueillir maximum cinq contributions.

C. Faire acte d'un supplément d'ouverture

*Je prends un exemple qui me vient parce qu'il y a une réalité qui nous a percuté, **est-ce que dans une réflexion sur l'accueil, à l'intérieur d'un CMP¹⁴, il ne serait pas intéressant, au lieu que ça se passe uniquement à l'intra, d'inviter des gens de l'extérieur ? Ça c'est une modification institutionnelle.** Je n'ai pas du tout l'impression que j'ai voulu une analyse en disant des choses comme ça.*

*Le travail en internat reste un petit peu aussi fermé, mais cette fois pas forcément dans le travail au quotidien, mais dans une forme de pensée ; il me semble aussi que aujourd'hui, **l'internat, il a intérêt à se coltiner une réflexion ou un échange avec des personnes qui n'interviennent pas forcément en internat, comme Point Jeunes, les gens de l'AEMO, pour justement aussi construire une démarche réflexive sans laquelle on serait trop tenté de nous limiter. Il y a les murs de pensées qui sont, là aussi, porteurs d'une réalité de l'internat qu'il faut, à mon avis, dépasser.** C'est en ce sens là que ça m'intéressait.*

*Et puis, je reste persuadé que nous avons une représentation des jeunes en internat qui se limite trop à la réalité intra muros et que ce sont ces représentations là, peut-être, qu'il faut travailler et que pour les travailler quand on est dans une position éducative d'internat, **il faut aller au-delà des murs** et il est intéressant aussi de pouvoir confronter nos représentations avec celles des professionnels qui interviennent dans d'autres espaces auprès des jeunes.*

¹⁴ CMP : Consultation Médico Psychologique

Je pense qu'une démarche de réflexion et d'échange avec Point jeune qui accueille des jeunes en situation de rupture momentanée avec le cadre familial mais aussi avec le cadre des établissements sociaux, moi j'ai besoin de partager leur réflexion parce que je suis convaincu qu'il y a des choses sur lesquelles ils peuvent nous apporter un point de vue, une réflexion qui servirait à notre travail. J'en suis fermement convaincu.

Ça c'est par rapport intrinsèquement lié au travail d'internat et puis d'une manière plus générale c'est aussi cette approche différenciée qui permettrait aussi de travailler la représentation auprès des jeunes aujourd'hui. Et ça, malheureusement, la réflexion sur les jeunes eh bien, nous en sommes tous à nous coltiner à cela, parce qu'elle est d'une telle complexité et que personne n'est dans la vérité, chacun tente d'essayer de construire son bout de vérité, mais sans doute que ce n'est pas en terme de vérité qu'il faut aborder les choses, mais plutôt en terme de nature de rapports.

D. Etre plus attentif aux écrits de jeunes

*Dans notre rapport d'activité de cette année, **une partie a été consacrée aux témoignages des jeunes, ce qu'ils disent.** Ce qu'on dit, ce qu'on écrit, déjà ce qu'on entend... ce qu'on écrit nous même ce n'est pas la même chose. Dans les expressions et les écrits des jeunes c'est direct.*

***Depuis qu'on s'était rencontré,** moi j'ai parlé à certains jeunes qui nous envoyaient des courriers de la prison. Je leur ai demandé si je pouvais conserver les courriers et si je pouvais éventuellement un jour les utiliser, en changeant leur prénom. Ils m'ont dit oui et m'ont demandé de relire pour voir. Donc j'en ai gardé deux ou trois et puis je leur ai dit "si vous avez des choses à écrire, on va les taper et peut-être on peut faire des posters". Donc, les autres ont pas voulu, ils ont dit non c'est personnel, mais il y en a un qui a dit oui. Donc, il a écrit des choses, je les ai fait taper et j'ai demandé qu'on affiche. Normalement, si on ne l'a pas enlevée, il y a une petite affiche avec un espèce de poème, on dirait du rap un peu. Il y a des jeunes qui ont vu ça, ils ont dit "ah c'est quoi", je dis "c'est Jean-Yves, il a écrit". "Ah bon on peut écrire ?" Je dis "oui si vous me donnez des trucs on va les mettre en forme et puis on vous fera une photocopie, vous pourrez avoir un dossier" et donc l'idée serait ; j'aimerais bien que les jeunes me remplissent les murs avec plein d'écrits en bas. On pourrait faire un cahier.*

2.4 Les effets à plus long terme

Ces effets là sont plus imperceptibles mais peut-être sont-ils les prémices d'un changement plus profond des pratiques.

J'ai trouvé ça très intéressant qu'on s'autorise, dans un milieu où on est quand même beaucoup pris par l'urgence, à se poser pour prendre du recul et regarder un petit peu notre travail par l'autre bout de la lorgnette. Je trouve ça

intéressant parce qu'on le fait rarement. Entendre les collègues aussi sur ces questions des jeunes, **sur ce que les jeunes ont à nous apprendre, c'est très intéressant**, parce que souvent on est dans l'inverse, qu'est-ce qu'on peut faire. Je ne sais pas si on prend vraiment le temps de les écouter.

Est-ce que ça ne renvoie pas à cette notion qu'on apprend et le fait de placer les jeunes dans le sujet acteur ? Quand on est sujet acteur on attend des réactions, on apprend des choses, on constate des choses, c'est en ces termes-là ?

Oui tout à fait. J'avais entendu une très belle phrase un jour d'un collègue de je ne sais plus quelle association, il disait "moi j'aime bien quand les jeunes sont acteurs mais j'aime encore mieux quand ils sont auteurs". Parce qu'acteur c'est jouer le rôle de quelqu'un d'autre. Ça m'a frappé parce que c'est tout à fait ça. Quelquefois les jeunes sont acteurs, mais ils jouent un rôle et ils auraient tant à gagner, nous aussi, à ce qu'on puisse les aider à les faire devenir eux auteurs de leur propre vie, c'est encore mieux que d'être acteurs. **Il faut qu'ils arrivent à être auteurs de leur propre vie.**

A quel titre ça vous intéresse d'avoir participé à cette réunion ?

Ce titre d'une **interrogation sur nos propres pratiques**, dans cette volonté de venir en aide aux jeunes, d'une façon ou d'une autre, de se poser la question de savoir est-ce qu'on n'est pas parfois, souvent, je n'en sais rien, à côté de la plaque et donc, je crois que d'un point de vue éthique on a ce devoir de questionnement par rapport à ce que les jeunes nous renvoient et je crois que c'est comme un navigateur qui est sur une île et qui veut aller sur une autre île, il y a le vent et il doit de temps en temps s'arrêter pour faire le point. Je crois que ça fait partie de ce genre de choses, de faire le point pour savoir si la façon dont on intervient avec les jeunes est en adéquation.

D'autres le disent autrement "ça me paraît intéressant qu'il puisse y avoir quelque chose qui se fédère autour de la parole du jeune".

Ou encore "les rencontres qu'on a pu faire ont transformé le regard que je portais sur ma pratique et ça me fait constamment réfléchir (...).

On est dans une dynamique de formation et de regard qui change et qui permet de se poser des questions de plus en plus précises."

CONCLUSION GENERALE

Finalemnt, cette démarche, c'est un paquet de nœuds. Chacun choisit un fil pour entrer !

Moi, j'ai toujours des images paysannes. En ce moment on est en train de planter des patates dans les champs, une pomme de terre ça a plein de germes quand on la met dans la ... Et en fait là, quand vous avez entendus les écrits des jeunes, ou ce qu'on en a dit, ça vous a fait des échos, et en fait ça ce sont des germes, mais les germes quand on les met en terre ça fait des autres pommes de terre. Je veux dire que c'est après, à vous, de l'illustrer avec autre chose, après ça deviendra autre chose, c'est évident.

PARTIE 2 :

**CRIS (ECRITS) DE JEUNES
LAISSES À "POINT JEUNES"**

- EXTRAITS¹⁵ -

¹⁵ Ces citations n'ont subi aucune correction. Elles vous sont confiées.

*J'espère de tout mon
cœur que quelque
chose va changer.*

*Bien sûr il ne faut
en aucun cas que ça
empire.*

Moi je sais que je
suis en danger.
Mais quand on est
dans la merde on
s'en fou de tout et
en fonce dans la
gueule du loup.

Conclusion : qui suis-je ?

J'en ai marre

de

vivre

même si je ne le pense pas

Je veux être aider mais

comment

**Mais juste cette fois-
ci je suis d'accord
avec mon père parce
que c'est pas de sa
faute qu'il n'a pas
d'argent.**

*J'espère que je revivrer
car Rien N'est JAMAIS
MORT !*

*J'EN AI
MARRE, J'EN
AI MARRE
J'EN AI
MARRE
MARE MARE
MARE MARE*

Je suis dans
la merde et la
rue c'est ma
maison.

Je pense souvent à la mort pourquoi ?

Parce que je me dit que si j'étais morte je n'aurais plus de problème comme j'en ai maintenant

Je ne m'aime pas, je n'ai pas confiance en moi.

*Je vais pas faire que ça trainer
trainer de maison en maison je
veut un truc stable ou je ne
bouge plus*



Je voudrais toujours rester en bon terme
avec ma famille parce que la famille
c'est sacré

*Il faut absolument
que vous m'aider à
trouver une structure
saine dans laquelle je
pourrais continuer
mes cours de façon
régulière.*

*J'ai un cœur remplis de problème
Gros problème petit problème
J'ai mal en moi très mal
Je voudrais retourner dans le ventre
de maman
bien au chaud et ne plus sortir*

*M*oi je fais souffrir
mes parents donc
maintenant c'est
à moi de souffrir.

Que vais-je devenir quel
est mon avenir
je me sens mal en moi
très mal
je cache quelque chose
peut-être un secret mais
même moi je ne sais pas
qu'est ce que sait
J'en ai marre de la vie que
je mène.

ils ont des têtes de
gentil comme tous le
monde mais c'est
vraiment des méchant

*Si je vais dans un foyer
ou quelque chose comme
ça j'aimerais toujours
avoir un contact avec
ma mère car je l'aime
beaucoup malgré ce qu'elle
fait en ce moment et je
pense que c'est le seul
moyen pour que ça aille
mieux.*

*Je voudrais tous
recommencer tout à zéro
redevenir bébé ne pas avoir
de problème
on ne choisi pas c'est parents
on ne choisi pas la vie con
voudrait avoir
mon rêve était de devenir
avocat et de ramener ma
maman en France avoir
une vie de rêve*

Cher Juge,

**Je ne sais pas où vraiment
commencer cette lettre mais je suis
sûr d'une chose je ne veux plus
partir chez moi. Parce que me
frappe et sa me laisse des traces
dans mon cœur à tel point de ne
plus aimé mes propres parents.**

On m'a toujours mentis

Depuis que je suis rentrée chez moi, je vois les choses autrement que négatives. Je suis, en effet, certaine maintenant d'être forte.

**Mais parents disent que
je suis folle que j'ai le
diable en moi mais
soeurs disent que je suis
folle
Je ne suis pas folle**

**J'en ai marre qu'ils me disent ça
je veut vivre comme tous le
monde
avoir une vie normal c'est tous ce
que je demande
je veut recevoir de l'amour et en
donné**

**HIER SOIR J'AI RETROUVÉ
MA CHAMBRE RETOURNÉ,
ÇA M'A MIS EN COLÈRE,
JE ME SUIS BATTU AVEC
UN JEUNE ET ÇA C'EST
RETOURNÉ CONTRE MOI
CE QUI EST NORMAL
CAR JE N'AURAI PAS DÛ
LE FRAPPER.**

Quel est mon problème ?

Je suis là  _____ mais la ligne panche
Je voudrais la remettre droite. 

Si j'avais pas fait cette tentative de suicide, ils ne se seraient jamais aperçu que j'avais besoin de revoir mon père et mes frères et soeurs.

Il me dit toujours que si il me frappe c'est de ma faute. Peut-être que c'est de ma faute et je veux partir aussi parce que peut-être, si je n'étais plus chez moi, ça se passerait mieux avec le reste de ma famille.

Alors je voudrais m'éloigner de lui pour savoir si c'est vraiment de ma faute.

*Je faisais au personne
qui m'aimais le mal
qu'on m'avais fais
subir.*

**JE VOUS ÉCRIS ET MES
LARMES TOMBENT COMME
UNE PLUIE.**

Chère Madame la remplaçant de
Madame U
(...)Le problème que moi j'ai
besoin à votre aide, aidez-moi,
je vous prie chère madame, vous
êtes seule qui puisse m'aider,
j'espère que vous avez compris
s'il vous plaît, aidez-moi.

*A toi, je veut
parler, car tu es
ma mère... je te
respecte...*

Ma vie je la voit

mais comment y arriver

- j'ai mentis dans ma vie j'ai toujours vécu avec le mensonge comment m'en sortir de ce mensonge.
- que vais-je devenir quel est mon avenir.

J'aimerai bien vivre comme ça

Je me réveille « bonjour, 'pa ; boujour, 'man »

Je vais travailler toute la journée, je rentre

- Bonsoir tout le monde, Papa, maman je peut sortir

- tu vas où

- je vais voir des copain et copines

- oui tu rentre pour dîner

- salut

- papa je pourrais sortir samedi soir avec des copines

- on vera

Mais non chez moi c'est pas comme ça la vie

Alors moi je dis

Plutôt mourir

libre que de vivre

Esclave

Voilà

MON AVENIR JE LE VOIT
COMME ÇA : AVOIR UN
BOULOT STABLE
MON PERMIS, MA VOITURE
MON APPARTE, MON PETIT
CHEZ MOI (...)
VIVRE, C'EST TOUT

J'AI QUE VOUS ET JE
COMPTE SUR VOUS, NE
ME LAISSEZ PAS
TOMBER COMME ÇA,
AIDEZ-MOI C'EST
URGENT.

*Je veux vivre mais comment.
Je voudrais arreter de penser,
d'imaginer des rêves qui ne se
realiseront pas me faire une vie
dans ma tête qui n'existe pas.
Je veux pouvoir compter sur
quelqu'un lui parler, lui dire
vraiment, mais vraiment ce que
je ressens.*

**ETRE AIDÉ, PAR QUI PAR QUOI JE
NE LE SAIS PAS JE VEUX
SEULEMENT QUELQU'UN QUI ME
DIRAIT COMMENT FAIRE POUR
MARCHER DROIT COMME MES
PARENTS LE VEULENT.**

Je ne veux plus être quelqu'un
qui n'est pas moi, être
agressive avec les gens quand
je suis avec mes copains parce
que je ne suis pas comme ça, au
faite, j'esseye de chercher qui
je suis vraiment

J'en ai marre d'écouter les
mêmes choses comme mes
cassettes, les refrains désespérés
qui font monter mon refus de
vivre pendant une période je
scrute la télévision pour voir et
imiter un acteur.

Une nausée m'envahit, elle par du
ventre en cercle concentrique

*J'ai l'impression
d'être la réincarnation
de Kierkegaard lui
qui disait être né
avec une flèche de
tristesse dans le
cœur*

J'ai eu un Juge Mr X
qui m'a placée 3
semaines en foyer
Mais Mr X s'est
retiré de son métier
avant les 3 semaines
et je suis restée 8
mois au foyer

Monsieur le Président
du Juge des enfants,

j'ai vraiment besoin de
votre aide, de me
confier à vous, de me
conseiller, prendre des
décisions, prendre à
notre départ. Pour cela
je voudrais tant
prendre un entretien
avec vous. J'aimerais du
fond du cœur rentrer
dans un foyer avec
votre autorisation.
Merci d'avance, pour
votre aide, j'attends
avec patience une
réponse de votre part.
Veuillez agréer mes
salutations les plus
sincères.

Merci

*je croyais que s'étais gardé
en secret professionnel mais,
je ne fait plus confiance*

Mon chagrin
est tatoué
dans mon
cœur à
jamais

Refrain :

**Et si, j't'avait dit combien j't'aimait ma mère
Et si, j't'avait dit combien j't'aimait mon frère
Et si, j'm'étais dit baisse pas les bras sur cette terre
Et si, j'leur avait dit...
Et si, et si, tout simplement si**

Couplet :

**Si simplement j'pourrai leur expliquer
les faire dialoguer
tu crois pas que ça s'arrangerait ?
En faites, j'voudrais qu'ils sachent qu'ils m'manquent
C'est sûre ! Aussi sûre qu'eux photos au mur,
pour moi c'est dur.
C'est m'dire qu'ils sont là pour veiller sur moi
Petite sœur compte sur toi
Me lâche pas, en toi j'ai la foie
T'as lever la main
et élasse tu m'as....
Est-ce que j'ai besoin d'dire c'qui c'est passer ?**

*J'écris d'un corps qui m'échappe !
Ici à l'intérieur de ma vie, les mots se tordent
comme des flammes et me brûlent.
Mon histoire s'est écrite, et voilà qu'il m'en
revient des morceaux dans la gorge, et
bientôt cette remontée m'emporte moi même
déferlante d'amour et de nausée étranglement
d'avoir vécu, d'avoir aimé.
Et ce devoir de mourrir qui ne me quitte...*

Cher Papa,

(...)Laisse-moi du temps et quand j'irai mieux peut-être je te téléphonerais pour t'expliquer où j'en suis.
Mais là je veux rester seule sans personne derrière moi. Pour réfléchir.
Je t'embrasse.

PS : ne t'inquiète pas, je ne suis pas à la rue.

PARTIE 3 :

ECRITS DE PROFESSIONNELS :

RÉACTIONS, COMMENTAIRES

SUSCITES PAR LA DEMARCHE

"LA DEMARCHE QU'EST-CE QUE ÇA T'A FAIT... ?"

Jean-Marie DURIEZ,
Accueillant à Point Jeunes

Accueillant à Point Jeunes je donne ici un point de vue et quelques impressions sur une expérience qui s'étale presque quatre ans à partir de notes prises au fil de vingt-cinq réunions de travail.

Au départ en 1997, on avait pensé réfléchir et travailler avec d'autres. Témoigner au cours d'une journée publique sur l'insupportable de ce que vivent certains jeunes aujourd'hui... Nous nous interrogeons sur comment restituer la parole des jeunes qui viennent nous trouver, comment en rendre compte fidèlement ? ... Il y avait nos cahiers de bord, la trace quotidienne de notre travail, où plusieurs d'entre nous s'essayaient avec plus ou moins d'exactitude à retranscrire les énoncés de nos jeunes interlocuteurs. Mais comment reprendre tout cela ?

Et puis il y a eu ce choc de la découverte des écrits des jeunes. Ces écrits réalisés dans le lieu, souvent sur notre proposition, aux destinataires variés : juge, référent social, parents ou simplement nous-mêmes, comme moyen "d'y voir plus clair", écrits dont ils avaient accepté de nous laisser une copie que nous avions agrafée dans le cahier de bord. Je dois dire que le temps passé en équipe à relire et à échanger sur ces écrits a eu sur moi un très grand effet, effet formateur sur ce qui se joue dans le lieu, effet de valorisation du travail, quand on se donne le temps de s'y arrêter.

Ce qui m'a frappé aussi c'est l'effet mobilisateur de ces écrits sur les groupes de professionnels que nous avons contactés et invités à travailler avec nous. Il y avait sans doute un enthousiasme communicatif dans notre invitation quand on sait le nombre de personnes qui y ont répondu et surtout la richesse des échanges que cela a provoqué au cours des différentes rencontres.

Il me semble que la démarche ait suscité un intérêt identique chez Marie Verspieren rencontrée lors d'un cours sur la recherche action stratégique à l'intérieur de l'Association de la Sauvegarde et qui a rapidement accepté de travailler avec nous.

A mes yeux l'enthousiasme autour de la démarche va de pair avec des conflits au sein de l'équipe de POINT JEUNES. Qui fait quoi ? Qu'est-ce qu'on écrit aux gens ? Quelle place on leur donne ? Comment les associer ? Jusqu'à nos fameux écrits de jeunes que nous n'avons finalement jamais montrés à personne, tout a donné matière à âpres débats entre nous comme si ce travail dans lequel nous nous étions engagés était par nature un objet passionnel source de conflits. Et si aujourd'hui il me semble qu'il y ait autant de représentations de la démarche que de participants à s'y être impliqués, je tiens pour extrêmement formateur ces temps d'échanges et de confrontation de points de vue. A partir du projet de témoigner publiquement avec d'autres de ce que vivent les jeunes, m'étant laissé toucher par des écrits de jeunes j'ai été

entraîné dans un processus de rencontres particulières avec d'autres professionnels, une expérience singulière et assez étonnante où a été laissé sur le côté le travail sur les écrits des jeunes. Ce qui est étonnant, ce sont les points communs qui se sont dégagés au fil des différentes réunions, cette sorte de réseau qui s'est mis en place.

Quand Marie-Renée VERSPIEREN est intervenue avec une rigueur respectueuse de la parole de chacun pour classer et ordonner différents fragments de discours. Personne n'a contesté la pertinence du travail et pourtant elle n'a pas été suivie quand elle a proposé aux participants de s'inscrire pour travailler derrière les hypothèses qu'elle avait dégagées... On a vu le spectre de la "langue de bois" comme s'il y avait quelque chose d'original et d'un peu mystérieux à préserver dans l'expérience qui se vivait, je me représente notre démarche un objet précieux qui échappe au fur et à mesure qu'on s'en approche une sorte de quête vers l'inaccessible étoile.

Alors comment se fait-il que nous ne soyons pas allés plus loin dans le travail, que nous ayons perdu tant de temps ? A ce propos, il faudrait pouvoir dire la difficulté à réfléchir collectivement en plus de la charge quotidienne de travail pour faire vivre un lieu d'accueil comme le nôtre. Il faudrait dire la lassitude et le découragement qui assaillent périodiquement chacun dans l'équipe.

Mais même si nous n'avons pas encore réalisé de récits professionnels comme le proposait Marie-Renée VERSPIEREN, j'ai la conviction avec cette démarche d'avoir engagé quelque chose d'important et d'original avec d'autres professionnels et le soutien d'un chercheur. Chacun de ceux qui se sont impliqués dans l'expérience en sort un peu grandi, transformé et il est important que le travail se poursuive, qu'il y ait une suite au premier épisode de l'aventure engagée.

... ET CRIS DE SOUFFRANCE

*"J'écris d'un corps qui m'échappe !
Ici, à l'intérieur de ma vie,
les mots se tordent
comme des flammes
et me brûlent."16*

Behboud EBRAHIMI ARDI,
Accueillant à Point Jeunes

Les collègues ont tracé l'histoire de cette démarche, aussi il me semble important de clarifier le concept d'écriture, comme un mode d'expression des jeunes, lorsqu'ils se trouvent dans une situation conflictuelle avec leurs environnements.

LE CONCEPT D'ÉCRITURE

Qu'est-ce que l'écriture ?

Ecrire vient du latin "scribere" devenu plus tard "escribe", puis sous l'influence de "dire", "écrire".

Pour le Grand Larousse Universel, écrire "c'est tracer des signes d'un système d'écriture, de représentation graphique des sons, d'un langage, de la parole et de la pensée" 17

La définition extraite du Dictionnaire Général de la langue française, semble, pour sa part, plus précise et intègre la notion de communication : "exprimer sa pensée en traçant des groupes de caractères convenus, qui représentent des mots ; consigner en écrivant ; faire savoir à une personne éloignée en écrivant, composer un ouvrage destiné à être lu" 18

16 Extrait d'un écrit laissé à Point Jeunes

17 Larousse Universel, 1990, p. 3547

18 Dictionnaire général de la langue française, 1964, p. 832

Enfin, Robert Escarpit nous parle de rencontre entre deux langages : "un langage phonique" et "*un langage de trace*"¹⁹

En ce qui nous concerne, nous préférons approcher l'acte d'écriture par l'angle du contexte, et du contenu des écrits. En prenant en compte le destinataire et les interactions des éléments entre eux.

Ces écrits sont choisis au hasard dans ceux des cahiers de bord tenus par les accueillants.

Dans l'émergence de ces écrits propres aux jeunes au moment de la crise, est produite souvent, une qualité de communication et une justesse de description de leur souffrance, c'est dire le pouvoir évocateur des mots dans une situation de fugue.

La fugue est un acte en tant que fait social, portant une signification à élucider pour comprendre la notion même de fugue. Différents facteurs sont à envisager : ainsi il faut situer le fugueur en crise relationnelle par rapport à son environnement :

- Familial
- Social
- Institutionnel

La fugue exploite et implique un très large territoire de vie, elle nécessite l'évocation de l'histoire naturelle de l'adolescent et de la famille, c'est-à-dire l'anamnèse.

Par conséquent, l'objectif de ce travail n'est pas de tracer un portrait global des jeunes en fugue ou en rupture, mais plutôt de tenter d'apporter une explication à la "crise", à travers leurs expressions écrites, lorsqu'ils sont en rupture de dialogue avec leur environnement.

En effet, l'adolescent en fugue du milieu familial ou institutionnel, exprime d'une autre façon – par écrit – sa rupture et sa souffrance, au moment de la crise.

L'adolescence est une étape sensible du développement de la personnalité dont les enjeux peuvent être déterminants pour l'avenir. Période de mutation, d'incertitudes et de projets, l'adolescence se prête à de multiples regards selon l'angle que l'on privilégie.

On sait combien les jeunes sont sujets à des passages à l'acte, hétéro-agressifs et auto-agressifs, qui témoignent de leur violence mais aussi de leur fragilité et de leur "dépressivité". Rappelons l'importance des suicides, tentatives de suicides et d'accidents à comportements suicidaires.

L'adolescence est l'âge de tous les dangers et ceux qui commettent des actes délictueux ne sont pas à l'abri de comportements suicidaires dont on retrouve des traces à l'oral ou à l'écrit.

¹⁹ Escarpit (Robert) : l'écrit et la communication, Paris, PUF, Collection "Que sais-je", 1973, p.18

Expression, oral et écrit

Ce qu'on peut dire c'est que l'oral est à l'opposé de l'écrit. L'oral se caractérise par l'immédiateté du message, la présence réelle du destinataire, la possibilité d'un échange dans l'immédiat; la proximité de la réponse possible. En revanche, l'écrit se caractérise par le différé du message et la virtualité du récepteur, l'éloignement ou l'absence de réponse dans l'immédiat.

L'oral est spontané, elliptique. L'écrit est plus élaboré et plus construit et explicite. Ce qu'on peut dire de l'oral c'est qu'il est en situation; l'écrit est hors situation. En effet, dans l'écrit le jeune se donne le temps de réflexion avant d'exprimer sa pensée, sans la présence d'autrui, c'est-à-dire avec une prise de recul face à la situation.

Par analogie, on peut considérer que l'oral, c'est la parole, le discours, l'écrit, c'est le texte, le code.

Par là, quand je dis que l'écrit est "hors situation", j'entends la situation de la communication écrite: le jeune n'est pas en situation de face à face. Par ailleurs, ces écrits sont produits dans un "lieu" à un "moment précis", pour une raison donnée, avec des objectifs précisés. Le moment où la fugue est consommée se situe dans la période de crise et de conflit avec la famille. D'où l'importance, tout au moins dans un premier temps, de rechercher des réponses aux questions que l'on peut se poser.

L'écrit c'est le langage de la *trace*, il est en symbiose solide avec l'oral, l'un réagit sur l'autre et il y a entre eux une cohabitation de plusieurs millénaires qui ne se dissout pas si facilement. Le fait que l'écriture soit un système de trace lui confère une solidité et une pérennité que la parole ne possède pas, il est "sémantiquement" plus résistant. Le vouloir-dire s'impose avec beaucoup plus de vigueur par l'écrit que par l'oral. Il apparaît comme un objet matériel dans lequel est codé le contenu informationnel, et sa lecture doit être considérée comme la réponse à un stimulus, il n'y a pas de communication sans réponse. De ce point de vue, un texte n'existe comme tel que lorsqu'il est lu et cela passe d'abord au niveau des préoccupations immédiates du lecteur et notamment de ce qu'il recherche dans le texte. Il est important de savoir ce que le scripteur veut dire, il est plus important encore de savoir ce que le lecteur veut lire.

J'essaie de décrire comment l'effort fait par le jeune, lorsqu'il se trouve dans une situation conflictuelle pour s'appréhender lui-même et pour appréhender le monde adulte, est rendu possible par l'acte d'écriture de sa *souffrance*, délibéré et volontaire, donc conscient. Il veut construire une cohérence détruite et restaurer la cohésion avec son environnement parce que c'est là qu'est situé le noyau de la crise. A partir de ce moment-là il va désorganiser et réorganiser tout le système des relations avec lui-même et avec autrui, en le formulant d'une façon explicite. Beaucoup de jeunes ont recours à ce mécanisme écrit pour exprimer leur douleur. Douleur à laquelle ils ont échappé un jour en écrivant des vers dans un "journal intime", d'où l'importance de l'écrit qui permet également d'apaiser la souffrance des adolescents en situation de crise. Par ces écrits, ils libèrent d'abord les sentiments et le désir qui les oppressent.

Mais le fait même de les écrire les oblige à "formuler" donc à prendre une conscience plus claire de ce qu'ils ressentent confusément. Pour que ces écrits ne restent pas sans réponse, il nous reste à réaliser un long parcours d'investigation et de compréhension de leurs messages.

LA LIGNE D'OMBRE

Christian MULLER,
régulateur à Point Jeunes
Psychiatre à l'hôpital public d'Armentières (EPSM²⁰)

On ne peut travailler quotidiennement aux prises avec la problématique des adolescents dits "en crise", se confronter et côtoyer le domaine incertain et mouvant des doutes, angoisses et souffrances de ceux que l'on appelle "les jeunes" sans éprouver, à un moment ou à un autre, le besoin de faire part de la vérité de leur discours.

Il s'agit même ici, pour certains d'entre nous, d'une exigence, ou de quelque chose ressenti comme tel par l'accueillant et du même coup d'une condition indispensable à la poursuite d'une écoute "engagée". De quelle "vérité" est-il question ? Non pas de celle qui est explicite ou plus ou moins manifeste, voire explicite à l'occasion des rencontres, échanges et entretiens, une vérité en tout cas individuelle si l'on veut, mais d'une vérité "collective" qui serait laissée dans le lieu, en quelque sorte abandonnés à nous, qui en serions les destinataires involontaires, à l'insu même de leurs auteurs. Le support de cette vérité ce sont bien entendu les paroles. Les mots entendus agissent en nous, résonnent selon nos propres histoires personnelles, on le sait et persistent comme traces mnésiques plus ou moins fidèles à leurs origines et imprégnées chaque fois de notre subjectivité.

Les écrits eux restent, c'est bien connu !!, témoins muets des passages, porteurs de cette vérité d'un moment dont il est question ici, des lignes autobiographiques, des lettres à des destinataires connus ou inconnus, réels ou fictifs ou (tout simplement à celui qui passe par là)... des conseils, des mises en garde, des remerciements, souvent avec le souci de la rime, parfois sous une forme d'un poème, des lettres dont il a suffi qu'elles soient écrites pour qu'elles produisent leurs effets sans qu'il soit besoin qu'elles soient envoyées...

Des lettres encore dont on peut dire de certaines qu'il nous a semblé qu'elles ne devaient pas restées comme "mortes", peut être parce qu'elles étaient adressées à un lecteur idéal, débarrassé des contingences du moment...

Nous nous sommes fait la réflexion qu'il était nécessaire qu'il y ait une restitution au citoyen. Nous avons supposé que les destinataires de ces écrits n'avaient pas encore été atteints. Nous avons supposé que le citoyen "existe" et nous lui avons aussi supposé un questionnement sur ce qui serait la situation aujourd'hui des jeunes, à travers un lieu original où échouent à un moment l'esquif de leur vie ou leurs galères. Restitution donc, c'est-à-dire qu'il s'agit

²⁰ EPSM : Etablissement Public de Santé Mentale

pour nous de rendre "à qui de droit" mais aussi de nous libérer, nous dégager de ce qui s'accumule, de ce que nous absorbons, et dont nous ne pensons pas être les seuls destinataires. Voilà qui nous permet à nous aussi de poursuivre notre travail d'écoute. Restituer au citoyen donc mais de quel contenu s'agit-il ? C'est le sujet même des rencontres qui ont eu lieu et dont le résultat est contenu dans les pages de ce recueil, parce qu'il est nécessaire de s'associer aux partenaires, aux autres, au réseau comme on l'appelle aujourd'hui, pour s'interroger et cerner notre objet commun. Eux aussi ont ainsi confirmé qu'ils étaient dépositaires d'une part de cette vérité, présente dans des "à côté" dans ce qui apparaît parfois comme "en trop".

Cette démarche nous a conduit par ailleurs, curieusement, à quitter nos places institutionnelles définies, d'abandonner une posture convenue pour rencontrer d'autres, engagés eux aussi dans un travail très proche, témoin muet des mêmes symptômes sociaux.

En ce qui me concerne et si l'on considère le strict point de vue de la clinique (il faut bien partir de quelque part) l'on peut faire l'hypothèse, corroborée aujourd'hui par bon nombre d'observations, d'une mutation d'expression de la souffrance, signifiant elle-même une mutation de la psychopathologie, comme si disparaissaient avec le siècle des repères nosographiques qu'on avait pourtant mis du temps à bâtir. Névrose, psychose, état limite même... l'angoisse ne conduit plus aux formes de régression que nous connaissions. Peut être s'agit-il plus d'une expression d'angoisse de séparation, angoisse d'abandon même et très partagée au sein des familles elles-mêmes.

Ce ne serait donc plus l'ambivalence bien connue des affects à destination des figures parentales qui domineraient aujourd'hui mais un questionnement sur sa propre image, son narcissisme, répondant ou faisant écho au monde des images omniprésentes et aux regards. Parallèlement, tout se passe comme si la question identitaire était plus précocement posée et que la sollicitation dans le domaine sexuel venait plutôt se présenter au psychisme du sujet. D'une certaine manière, la ligne d'ombre dont parlait Joseph CONRAD serait aujourd'hui atteinte plus tôt. C'est pourtant toujours la même question qui se pose : l'angoisse des uns, les jeunes, angoisse d'abandon, demandant des repères qui "tiennent", dignes de ce nom sur lequel ils puissent compter, rejoignant l'angoisse des autres, les parents, celle de la séparation...

Tout ceci est contenu dans ces écrits dont nous avons parlé souvent tout au long de notre travail avec nos partenaires, écrits donc malgré le développement des "portables", porteurs de non séparation, de non abandon, comme si "jamais rien ne pourra nous séparer" comme l'affirmait une "réclame". Le travail psychique reste, de façon immuable, indispensable. Il faut bien s'y résoudre malgré les leurres potentiels des nouvelles technologies. Ces interrogations pourraient paraître contingentes, secondaires, mais alors que l'effet de mondialisation bouleverse notre propre existence, celles des individus et des jeunes et celles des institutions elles-mêmes. Nous pensons qu'elles ont à être revendiquées comme au centre de notre engagement. Nous tenons qu'elles doivent vous être transmises à vous, lecteur.

A LA RECHERCHE D'UNE RELATION ETHIQUE

A Brigitte BARA et
à l'équipe de Point Jeunes

Youcef BOUDJEMAI,
Directeur ARIA / ADNSEA.

Dans son texte introductif Marie-Renée VERSPIEREN fait appel à une métaphore du voyage pour caractériser la démarche de l'équipe de Point Jeunes. Celle-ci, écrit-elle, s'apparente à un "long voyage vers des continents si proche". Quiconque a pris part à cette traversée du social sait à quel point la réalité visitée révéla un quotidien aussi familier que déroutant et laissa, au retour, plus d'un dans un rapport à la fois troublant et rassurant.

Entre l'exotisme et le réalisme, le voyage, quelle que soit sa destination ne fait guère rupture. C'est dire, selon la remarque teintée d'ironie de Samuel Beckett, que nous ne voyageons pas pour le plaisir, mais bien pour d'autres raisons.

Ici, en l'occurrence, vérifier une intuition ainsi formulée par Point Jeunes : "quelque chose est en train de se modifier". Mais quoi ? De quel côté, des jeunes, des professionnels ? Voyage au bout du monde adolescent ou péripétie au cœur de notre discours, du côté de ses incertitudes, de ses doutes et de ses failles comme du côté de ses convictions, de sa force et de sa conscience.

Par ailleurs, on ne voyage jamais sans buter à l'idéal nomade qui sommeille en nous dans la confrontation entre ceux qui passent et ceux qui restent. Mais dans cette aventure l'ordre des choses s'inverse : ceux que les professionnels croisent, refusent de rester à leur place, là où ils sont, assignés à un territoire sans racine. Qui est de passage pour qui ? Le voyage entretient en permanence ce jeu de brouillage à l'intérieur de son espace de sociabilité.

En définitive, dans cette entreprise, ce fut davantage autour de nos pratiques d'avoir été voyagés. Raison de plus pour succomber à la tentation de reprendre le large, dans la solitude de l'écriture, autour d'une recherche possible de la relation éthique.

A l'heure où certaines formes du travail social se noient dans "les eaux glacées du calcul égoïste", d'autres en appellent à la réaffirmation d'une morale de la pratique portée par le respect et l'authenticité à travers la force de la parole. Le respect comme marque du regard jeté sur autrui définit un mode de la relation intersubjective dans la mise à distance de la tentation fusionnelle. Selon l'idée mise en évidence par Paul Ricoeur : "C'est le respect qui, sans cesse arrache la sympathie à sa tendance romantique, soit à se perdre en autrui, soit à absorber autrui en soi ; (...). La sympathie touche et dévore le cœur, le

respect regarde de loin". Le respect implique donc une certaine retenue, une déférence envers l'être auquel il s'adresse, se protégeant ainsi de la familiarité ou pire encore de la fusion. Dans ce sens, respecter l'autre, c'est limiter son propre vouloir en considérant autrui comme fin en soi. Autrement dit, la démarche de respect implique l'acte de restitution de la dignité à l'égard d'autrui. Ainsi, ce qui est respecté c'est l'humanité qui nous est commune. Le respect peut alors être caractérisé comme la forme éthique dont la sympathie est le socle affectif. Le respect s'oppose radicalement au mépris dans ce mouvement décrit avec finesse par Vladimir Jankélévitch : "le respect voudrait aimer, mais ne le peut ou plutôt ne l'ose, c'est à dire qu'il pourrait bien ... si justement il "osait" ! Le mépris pourrait, qui ne veut pas, et le respect voudrait, qui n'ose pas".

Par conséquent, le respect ne peut se vivre que dans ce perpétuel mouvement impliquant distanciation et répulsion d'un côté et de l'autre, attente d'une absolue proximité existant de droit entre l'homme et l'homme, en tant qu'ils possèdent la même raison.

Quant à l'authenticité, elle est à son tour, la limite de la sincérité envers soi-même, car la personne authentique se montre telle qu'elle est profondément en conformité à sa vérité intérieure. Elle est ce qui résulte de la recherche d'une possible cohérence entre les actes et les pensées. Est authentique, ce qui m'est intrinsèquement mien, c'est à dire exclusif de tout autre fondement que l'acte de ma propre fondation. L'authenticité met en jeu la question du sens de l'existence, l'être là, heideggerien que nous désignons en français par présence.

Exister, c'est avoir sa tenue "hors" : hors contenance, celle là même que nous nous donnons en construisant notre propre personnage dans l'espace social ou intime.

Exister c'est donc tenir l'être en ayant sa tenue hors de l'étant auquel je me livre parce qu'il me comble en m'offrant une contenance.

Or, ce qui fait écran à l'authenticité, c'est justement cette contenance qui se nourrit du maniérisme comme art de la pose et de l'imitation et ferme du coup l'espace de ce par quoi je me constitue en propre dans l'ouverture au monde, à sa compréhension. L'effectivité de l'authenticité n'est réelle que fondée sur l'existence qui a ouverture à sa propre possibilité dans un appel à être soi, en transcendant l'étant.

La préoccupation avec laquelle nous saisissons le respect et l'authenticité dans nos pratiques professionnelles, n'a de sens que ramenée à l'affectation qui touche la réalité de toute relation humaine. Dans l'adresse à autrui, le respect contribue au tracé d'une distance dont l'équilibre favorise sa singularité la plus proche. Une distance juste qui, pour autant, permet la résonance des deux essences. Cette relation de proximité n'est possible que dans le cadre d'une acceptation non totalisable des points de vue des êtres qui y sont engagés indépendamment du rôle, de la fonction exercée ou du statut attribué. La question de la légitimité de nos paroles ou de nos actes qui nous est parfois posée par les jeunes, renvoie souvent à une conception totalisante de la relation à autrui.

Du côté de l'authenticité, c'est la question du rapport entre l'intersubjectivité et l'objectivité qui est soulevée. Le rapport d'authenticité que j'établis avec le monde n'est fécond que dans la prise en compte de la relation que l'autre à son tour y construit. Non pas que l'accord garantisse l'accès commun à la vérité mais bien plus dans le souci d'un dépassement possible des subjectivités en vue d'une perception d'un monde commun. Mon existence n'a de sens que dans la confrontation à la subjectivité d'autrui.

Il n'y a de réalité pour moi que si elle existe pour les autres. Autrui est donc l'intermédiaire entre moi et le monde. Il est la connaissance absolue des réalités qui le composent. Intérioriser la présence de l'autre dans l'objectivation du monde, c'est situer cet autre comme condition de ma propre conscience. Ce qui m'unit ainsi à l'autre en m'ouvrant à moi-même et à lui, c'est ce fait existentiel qui est l'expérience. Une expérience du lien humain où l'autre apparaît dans sa singularité et dans notre appartenance commune à l'humanité. Une expérience entendue comme épreuve qui atteint l'homme dans son présent, dans sa dimension pathétique, c'est à dire dans le style de communication qu'il instaure avec le monde. Toute relation humaine et à plus forte raison quand elle est de nature éducative, doit partir de cette notion d'expérience, car l'expérience humaine nous ramène en permanence sur l'interrogation de ce que veut être un homme ou une femme. Parce que la rupture que provoque toute forme d'exclusion ne cesse de nous questionner sur le rapport identitaire à autrui, nous ne pouvons partir d'une définition a priori, dogmatique, totalisante de l'existant afin de déterminer comment l'autre (le délinquant, le fugueur, le bénéficiaire du RMI, le malade mental ...) s'y articule.

Autrui est celui que nous ne pouvons pas inventer. Il résiste de toute son altérité à sa réduction du même. Il est une personne qui ne "s'invente pas", qui ne se réduit pas à un masque. Il est inimaginable, il est visage en tant qu'expression de quelqu'un d'unique qui ne peut être à nu, à découvert. Le visage de l'homme nous dit Emmanuel Levinas, excède toute description possible. Celui qui croit posséder le visage de l'autre ne saisit que le visuel de son image. L'autre se révèle ou ne se révèle pas. Son visage peut déborder de toutes les expressions sans se laisser prendre dans une seule. Il est irréductible à une prise qui l'enfermerait dans sa prétendue vérité. En cela, dévisager constitue toujours un acte de violence à l'endroit de ceux qui justement se voient imposer une image extérieure d'eux-mêmes. L'autre ne peut être accepté que dans sa part d'invisibilité. Il s'ouvre ou ne s'ouvrira pas dans son opacité.

Cette option sur l'ouvert dans nos pratiques professionnelles implique la réfutation de causalités totalisantes à l'endroit de l'épreuve de l'autre. Ce que cette épreuve interroge en chacun de nous, c'est l'ensemble des structures humaines sur lesquelles nous pouvons tenter de comprendre l'autre (dans le sens de prendre ensemble). Toute épreuve est de l'ordre de la présence, non de la représentation. C'est à cette condition que la rencontre peut être rendue possible. Car la rencontre, c'est être disponible à l'inattendu, par delà la contenance qui fonde l'étant.

Toute vie se veut une pratique, une expérience qui s'approprie des rapports sociaux, les intériorise et les transforme en structures psychiques par une

activité de structuration, de déstructuration, d'appropriation et de filtrage, retraduisant et projetant ce matériau dans la sphère de la subjectivité. C'est dans cette réalité qu'un événement survient dans notre existence et nous plonge dans un état critique en nous commandant de l'assumer ou de nous y anéantir. Il s'agit là d'une épreuve par laquelle nous nous mesurons en permanence avec le monde. "L'homme est un être que l'épreuve enseigne, écrit Henri Maldiney, il faut qu'il soit capable d'accueillir cet enseignement (...). Même passif, il ne peut y être présent qu'en se tenant, dans sa passivité même, à l'avant de lui-même. Il n'y a d'épreuve signifiante que pour une liberté".

De cette conception de la relation à autrui, quel enseignement peut en découler pour fonder, dans la pratique éducative, une relation éthique ?

1. L'autre est celui dont nous ne possédons par la formule d'accès et qu'il nous est impossible de ramener au même. Nous ne pouvons être en présence d'un autre que dans l'opacité qui réfléchit nos propres paroles, attitudes et comportements comme autres. La rencontre n'est possible que dans cette conjonction de l'altérité et de la réalité de l'inattendu. Une telle relation éthique selon Levinas, relève du rapport d'intrigue, un nœud où "le savoir ne saurait ni épuiser ni démêler". Seule compte l'inquiétude du même éveillée par l'autre.
2. Ce qui fonde par ailleurs cette relation éthique c'est la subjectivité humaine. Ce qui sera pris en compte dans un rapport interpersonnel, c'est l'émergence possible d'une parole singulière, laquelle n'est possible que s'il y a quelqu'un qui entend dans la légitimité de cette parole adressée. Dans cette coexistence d'une double altérité nous nous apprenons à travers notre réponse à l'appel de l'autre et à travers la réponse de l'autre à notre interpellation. L'expression du visage ne peut finalement signifier qu'une remise en question de notre propre parole questionnante, en dehors de toute idée de réciprocité. C'est en cela que le partage d'une expérience humaine relève du leurre, dans la mesure où, pour reprendre cette citation de Virginia Woolf : "les expériences de la vie sont incommunicables et c'est ce qui cause toute la solitude". Par conséquent, la parole ne peut être interprétée que comme une recherche insatisfaite de l'autre, comme une question sans réponse qui prend place d'emblée dans l'aventure et l'ouverture du discours.
3. Enfin, la relation éthique dessine un mode de l'être pour l'autre et de l'être avec l'autre dans une dimension humaine. L'acte éducatif ou plus généralement l'acte d'accompagnement social, repose sur l'offre d'une "assistance", entendue non pas dans l'optique d'une mise à la place de l'autre, dans un acte de substitution lui ôtant son souci en lui atténuant ce dont il se préoccupe. L'assistance est plutôt à entendre comme acte de restitution de la préoccupation de l'autre. Dans cette acceptation, l'assistance vise, écrit Heidegger, à aider l'autre, "à se rendre lucide dans son souci et à devenir libre pour celui-ci".

COMMENTAIRES DES DONNES RECUEILLIES, EN VUE D'UN APPROFONDISSEMENT DES THEMES ABORDES PAR LA DEMARCHE

Marie-Renée VERSPIEREN,
Maître de conférences

A lire les données recueillies par le biais des réunions, des thèmes récurrents apparaissent qui ont d'abord été traités sous forme d'hypothèse de recherche et d'hypothèse d'action. Il a été expliqué pourquoi cette forme avait été abandonnée dans le résultat du traitement semi-brut des données : elle n'avait pas de sens dans la mesure où aucune recherche-action n'avait vu le jour.

Cependant, en recherche-action, pour construire une première généralité, on se sert de constats empiriques (qui pourraient être ici ce que disent les professionnels de leurs pratiques), et de constats théoriques (lectures, analyses menées par des praticiens en situation de recherche sur leurs pratiques etc...).

L'article qui suit a pour objectif d'aborder chaque thème qui pourrait être objet de recherche selon les points de vue des professionnels et le point de vue du chercheur. Ce faisant, il offre autant de pistes de poursuite de la démarche possible, en montrant en quoi les réunions ont abordé très justement de véritables enjeux qui sont synthétisés et problématisés dans la suite de ce texte.

LA OU LES JEUNESSES...

Lors des premières réunions entre l'équipe de Point Jeunes et le chercheur pressenti pour l'aide méthodologique demandée, une affirmation apparaissait avec force "les jeunes disent ceci" ; "les jeunes vivent cela"...

Mais de quels jeunes parle-t-on ? Pour mes interlocuteurs, tout allait de soi : Point Jeunes accueille des jeunes, et partait du principe que les jeunes accueillis par leurs partenaires relevaient des mêmes caractéristiques que les jeunes accueillis par eux-mêmes. Rien n'est moins sûr, mais leur poser la question revenait à les mettre en difficulté : les jeunes passant par Point Jeunes sont anonymes, dans la mesure où ils ne relèvent d'aucune prise en charge administrative. Une enquête sérieuse pouvait être envisagée avec des jeunes qui accepteraient de répondre à un questionnaire ou à un entretien sociologique, mais on a compris que là n'était pas la préoccupation majeure de Point Jeunes lorsque le contact a été établi avec Trigone. Il fallait donc que le

chercheur se contente de cet état de fait "les jeunes disent ceci", sans avoir les moyens de vérifier ces dires.

Pourtant, ayant travaillé pour un IRP²¹, où le public, là aussi, était reconnu comme "ayant changé", la question "de quels jeunes parle-t-on ?" se justifie. Lorsque les professionnels constatent que les jeunes ne "tiennent" pas les placements (cf. pp.19, 20), qu'ils sont violents, ou, au contraire, qu'ils ne se révoltent plus (p.24), cela interroge d'une part ce que les professionnels disent vivre de leur réalité, et d'autre part ce dont ils témoignent lorsqu'ils parlent "des jeunes".

Etre jeune, c'est être dans un statut social, dans une place assignée, avec des droits et des devoirs, dont les définitions varient dans l'espace et dans le temps. La référence à l'âge comme donnée biologique, comme évidence, permet de classer socialement des populations dans une société et masque le fait que l'âge "est une donnée biologique socialement manipulée et manipulable, et le fait de parler des jeunes comme d'une unité sociale, d'un groupe constitué, constitue déjà une manipulation évidente"²².

Parler "des jeunes" sert à camoufler l'absence d'explication théorique, facilite un mode d'explication qui renvoie l'origine des comportements marginaux au jeune lui-même, à ses caractéristiques propres, alors que l'étude des chômages des jeunes fait apparaître que les plus touchés sont ceux qui, issus des couches sociales ouvrières non qualifiées, sont sortis de l'appareil scolaire sans diplôme de formation générale ou professionnelle. Autrement dit, l'enjeu est de passer outre l'analyse sociologique. Or les recherches sociologiques montrent que les jeunes face aux difficultés de la vie sont non seulement différenciées selon leur origine sociale, mais encore qu'à l'intérieur même d'un public dit défavorisé des différenciations peuvent apparaître. Ceci vaut pour les risques de chômage, la durée de celui-ci mais aussi pour la façon de vivre, d'agir, de réagir face à cette situation. Des données sociologiques nous mettraient sur la voie du concept de capacité stratégique, par exemple, et les questions qui se poseraient alors ne seraient plus seulement : quels jeunes parlent de quoi ou vivent quoi, mais encore quels jeunes deviennent quoi, passent par quels traitements de leur problème social, comment et surtout pourquoi ?

Ce développement amènerait à mieux connaître les jeunes qui utilisent les services offerts par Point Jeunes et ses partenaires, en privilégiant les différenciations internes aux jeunes. En examinant comment les jeunes, de par leur histoire, leurs situations, leur dépendance à l'égard des institutions sociales vivent leur galère, connaissent et utilisent les offres d'aide qui leur sont proposées, on éviterait le flou et on remettrait la jeunesse au centre d'un enjeu de lutte dans la société. Le rapport de B. Schwartz (1981)(!) recommandait, outre des mesures de discrimination positive pour des jeunes en difficulté, que l'ensemble du corps social se déclare solidaire de la jeunesse. On est en

²¹ IRP : Institut de Rééducation psychothérapeutique

²² BOURDIEU, P "Questions de sociologie", Ed. De minuit, 1980, p. 145

droit de se demander, après avoir lu le résultat de la démarche engagée par Point Jeunes et ses partenaires, si ce message a été entendu ?

LES PROFESSIONNELS ET LE MONDE ÉCONOMIQUE

S'il n'est pas possible de faire l'économie d'une réflexion sur "les jeunes", il n'est pas non plus possible d'en faire une sur "les professionnels du social". Lorsque certains se posent la question de savoir si les jeunes "ne les voient pas comme des acteurs du système qui fait passer la pilule" (p. 28) ou reconnaissent que "le grand problème du travailleur social, quel qu'il soit, c'est d'être sûr de ne pas être seulement un instrument de la paix sociale" (pp. 28, 29), des éléments d'analyse du monde économique peuvent aider à y voir plus clair dans ces inquiétudes.

Le développement du libéralisme provoque des évolutions dans le champ du travail social. C'est au cœur des rapports sociaux que s'inscrivent les pratiques professionnelles des travailleurs sociaux.²³ La situation dégradée et précarisée des usagers du travail social entraîne petit à petit une disqualification économique et sociale des salariés : "le public du travail social se situe clairement au sein de la classe ouvrière, et en son sein parmi les catégories les plus faibles et les plus vulnérables. Une tradition du travail social est de se déclarer "au côté des usagers", que ce soit dans une perspective d'assistance caritative ou dans celle des revendications et des conflits".²⁴

Mais est-il possible dès lors de confondre intérêts des travailleurs sociaux et intérêts des usagers ?

L'auteur donne trois raisons pour lesquelles cette confusion ne peut avoir lieu :

- on ne peut nier la fonction, directe ou indirecte, de contrôle social des travailleurs sociaux. De nombreux ouvrages analysent l'avènement des prémices du travail social avec la nécessité de contrôler la classe ouvrière, et certains inscrivent clairement le travail social dans une fonction répressive.
- les travailleurs sociaux répondent à des commandes, moins directement répressives, d'encadrement des populations à risque. Qu'est-ce donc, par exemple, que la commande faite aux équipes de prévention dans les quartiers des banlieues, si ce n'est de prévenir et d'éviter les violences et les troubles ?
- les travailleurs sociaux légitiment en quelque sorte l'ordre social existant. Quand ils accompagnent des bénéficiaires du RMI vers l'emploi, ils déplacent à un niveau individuel un problème qui relève de

²³ THIERY, Armelle, "Les besoins de formation des éducateurs spécialisés et la recherche-action de type stratégique" DEA des Sciences de l'Éducation de Lille I, sous la direction de P. DEMUNTER, sept. 97, 108 p.

²⁴ id. p. 48

la responsabilité politique de l'Etat. Ainsi, ils exercent donc également une fonction idéologique.

Pour autant, ce serait aller trop vite en besogne que de transformer les travailleurs sociaux en alliés de la classe dominante, ne serait-ce que parce qu'il n'est pas possible de confondre les associations et leurs représentants avec les travailleurs sociaux eux-mêmes, les premiers étant les employeurs des seconds.

Puis, s'il est vrai que les associations de travail, financées par les pouvoirs publics, reçoivent des mandats touchant au contrôle et à l'encadrement des populations défavorisées, ces mandats revêtent un caractère de plus en plus implicite qui laisse une marge de manœuvre à chacune d'elle pour orienter leurs actions.

Il a été dit aussi que si les couches les plus démunies de la population avaient tout à craindre, les travailleurs sociaux également : les restrictions des crédits, l'appel au bénévolat et à l'humanitaire, la création de nouveaux métiers bien moins protégés... représentent autant de dangers pour eux.

Comment conclure ? Durant les années 70, au moment de la professionnalisation, et imprégnés des mouvements sociaux, les travailleurs sociaux se situaient du côté de la classe ouvrière. L'influence de cette dernière s'est affaibli grandement depuis les années 80, et l'on pourrait trouver des indices du basculement des salariés du travail social vers l'idéologie dominante. Il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve dans les comptes-rendus de réunions d'expression d'un malaise. Ces professionnels, imprégnés de valeurs humanistes (très valorisées dans le travail social) se trouvent actuellement en position de défense de leurs emplois. Le contexte socio-économique actuel exacerbe les contradictions au sein du travail social. On verra dans le point suivant que, fondamentalement, des tensions sont inscrites au cœur même de l'émergence du travail social. Mais ce qui se passe actuellement (le développement du libéralisme et les conséquences qui en découlent) "renforcent ces antagonismes et placent les travailleurs sociaux en situation de répondre à des injonctions paradoxales : faire plus avec moins ; réussir là où les politiques échouent ; aider mais contrôler ; intégrer dans la société des personnes dont la société n'a plus besoin"²⁵...

LA QUESTION DE LA PROFESSIONNALISATION DU TRAVAIL SOCIAL

L'histoire de l'éducation spécialisée se confond probablement avec celle de l'éducation elle-même. On pourrait remonter le fil du temps en montrant que le poids du religieux y est certain, que des formes de rééducation s'instaurent très

²⁵ id. p.63

tôt hors de la famille. Mais d'autres l'ont fait²⁶ qui montrent que la construction des métiers du social n'est pas harmonieuse. Le secteur est suffisamment divers pour que s'y bousculent plusieurs conceptions, pour que s'y affrontent plusieurs modèles et plusieurs écoles.

Le fait qu'à l'aube des années 80, le travailleur social, l'éducateur spécialisé sont des professionnels qui gagnent leur vie, peuvent envisager une promotion sociale et une vie personnelle ou familiale. G. Vattier dit de l'éducateur spécialisé qu' "il est, sans le pouvoir, le vouloir ou le savoir toujours, un des derniers humanistes d'une société technocratique.(...) On est pris de vertige devant l'extraordinaire richesse de ce métier et tout ce qui devrait en faire l'un des plus passionnants. (...) L'éducateur spécialisé n'a pas encore exploité vraiment -peut-être n'en a-t-il par encore vraiment pris conscience ?- l'extraordinaire potentiel d'innovation et de progrès que constitue son existence, sa capacité de réflexion, la diversité des situations expérimentales qu'il vit. Son apport aux sciences humaines et sociales n'est encore que balbutiement timide et devrait prendre dans l'avenir, s'il le veut, des proportions considérables".²⁷ L'auteur touche là l'intérêt qu'il y aurait pour l'éducation spécialisée de mener des recherches-actions, mais comme il en sera question dans la dernière partie de ce cahier, cette question ne sera pas abordée ici et maintenant.

Revenons par contre sur le débat auquel nous avons assisté entre professionnels, lorsque les uns disaient qu' "être professionnel, c'était oser la rencontre", alors que d'autres se réfugiaient derrière leur statut.(cf. p. 49 et suivantes) Un parallèle s'établit avec ce que dit J. Ladsous à ses pairs, lorsqu'il qualifie leur "savoir-être" et leur "savoir-faire". : "Le savoir-faire est fait d'initiatives, d'inventions, d'imagination, de passions et d'humour. Il est aussi de savoir observer, tirer le principal de l'accessoire, expliquer, analyser, synthétiser, fonder l'action sur ce que le visible laisse présumer d'impondérables. Il est enfin de rejeter sans lassitude, de recommencer sans mauvaise humeur. Le savoir-faire est d'être soi, de l'être au mieux, de travailler avec les autres, de vivre avec les autres, en acceptant ce qu'ils sont pour qu'ils puissent aller au delà. C'est essentiellement une mise en œuvre de notre savoir-être".²⁸

Nous sommes donc en présence d'une opposition sérieuse et réelle entre les tenants d'un professionnalisme qui protégerait leur "être" et ceux qui font de leur "être", justement, une de leurs qualifications professionnelles. Mais finalement, on peut se demander si l'accord sur la construction de l'identité nécessaire au "technicien de la relation" ne se fait pas aux dépens d'un mécanisme d'évasion des faits sociaux en matière de division du travail éducatif, qui détache l'éducateur et sa pratique des enjeux économiques, politiques et sociaux. Les réponses professionnelles seraient alors affaire personnelle...

²⁶ MARTEAU, E "Enjeux de la professionnalité des éducateurs spécialisés", DEA des sciences de l'Éducation de Lille I, sous la direction de J. HEDOUX et la responsabilité scientifique de P. DEMUNTER, 121 p.

²⁷ VATTIER, G "Introduction à l'éducation spécialisée ; Privat, Toulouse, 1991. Cité par E. MARTEAU, id.

²⁸ C'est lui qui souligne in "les éducateurs aujourd'hui", Dunod, Paris, 1996. Cité par E. MARTEAU, id. p.56

Jusqu'où joue cette forme de centralisation sur la personne qui caractérise le travail social et plus particulièrement l'éducation spécialisée ? Doit-on en conclure que rien n'aurait changé en définitive, que "le poids de l'histoire serait tel que cinquante ans après, la socialisation professionnelle n'aurait offerte à l'éducation spécialisée que les moyens d'euphémiser, pour mieux la dissimuler, l'alliance antique de l'idéal vocationnel et du projet de moralisation d'enfants en rupture d'école, de famille et de milieu social ?"²⁹. La réponse est à aller chercher ailleurs...

LE "MARCHE" DU TRAVAIL SOCIAL

Si on a pu entendre lors des rencontres que "plus il y a d'intervenants, et moins ça marche", c'est que des représentants divers du travail social (pris au sens large) se partagent la mise en œuvre de politiques sociales inflationnistes. En effet, face aux multiples inadaptations qui sont repérées se mettent en place des dispositifs correctifs toujours plus nombreux. C'est que l'Etat ne peut rationaliser son intervention qu'en désignant au plus près ceux à qui il entend en étendre le bénéfice ; cette "discrimination positive" renvoie en écho l'existence d'autres publics, dans des situations suffisamment analogues pour prétendre relever de son intervention mais suffisamment distinctes pour ne pas relever de ses critères d'application. "L'inadaptation comme discours politique est efficace dans le ralliement qu'elle permet et le consensus qu'elle nourrit, mais dans sa traduction administrative elle est dépassée par sa propre capacité opératoire : phénomène d'autoproduction qui vient redoubler celui du secteur".³⁰

Autrement dit, d'une part, le développement des politiques sociales entraîne une expansion sans précédent du travail social et, d'autre part, l'Etat n'étant pas monolithique, il élabore des politiques qui sont le produit de multiples travaux d'argumentation que réalisent les groupes sociaux. L'Etat providence, en étendant sa sphère d'intervention, rencontre le foisonnement des demandes sociales, que les acteurs qui en sont porteurs s'efforceront de transformer en besoins sociaux par tous les moyens dont ils disposent. En dernière instance, ce sont les rapports de force qui déterminent la prise en compte d'intérêts qui, finalement, multiplient les administrations consacrées au travail social.

Nous sommes en présence d'un système de contraintes institutionnelles. L'équipement technique, idéologique, déontologique, pratico-pratique qu'il constitue surdétermine les situations professionnelles, tronque et oriente leurs perceptions et limite l'éventail des possibles. En l'occurrence, pour ce qui intéresse cette étude, ce système de contraintes limite sérieusement le désir de partenariat rencontré lors des réunions et dont le matériau traité fait largement état. (cf. chap. V de la première partie : la démarche).

²⁹ Marteau, E. id. p.75

³⁰ Marteau, E, id. p. 90

À LA RECHERCHE D'UN RÉSEAU PARTENARIAL...

A côté des secteurs traditionnels du travail social (établissements avec hébergement ou semi-internat) se sont développés des dispositifs pour répondre à l'augmentation du public en situation d'exclusion. La décentralisation de ces dispositifs, leurs objectifs, ont renouvelé le mode d'approche des publics mais aussi les réponses professionnelles, ce qui explique qu'à présent les professionnels du travail social sont parfois engagés dans une relation contractuelle avec leurs employeurs identique à celle des salariés d'entreprises concurrentielles.

Il arrive que la spécificité des associations comme porteuses de valeurs et de principes, censées guider le travail des établissements et services, s'estompe au profit de la capacité de gestion et de promotion de ces actions. "La mise en concurrence de missions qui relevaient du service public, donc dans un secteur relativement protégé, induit un positionnement des associations gestionnaires comme prestataires de service obligées de défendre leur part de marché. Un recentrage autour des valeurs et des pratiques de l'entreprise s'opère³¹".

En totale contradiction avec cet état de fait, les politiques de la Ville demandent un maillage sur un territoire donné, avec une prestation qui concerne une population, dans les principaux domaines où elle rencontre des difficultés (logement, emploi, santé...). Le "colloque singulier", qui désigne la relation entre l'éducateur et l'usager qui lui est confié est alors obsolète. D'une part, l'approche se situe en terme d'accompagnement ou d'aide à l'insertion, dans des relations plus ponctuelles et, d'autre part, l'idée d'un maillage sur un territoire nécessite une articulation des intervenants de chaque domaine. Or nous venons de voir qu'il leur arrive de se considérer entre eux comme concurrentiels !

Indépendamment des enjeux institutionnels et des jeux de pouvoir, pour parvenir à un partenariat effectif entre les acteurs concernés, un véritable travail de découverte de l'autre, de co-formation, s'avère indispensable, que ce soit sur le plan des procédures décisionnelles, administratives, financières, ou sur le plan des stratégies et méthodologies de l'insertion sociale. Pour réaliser ceci, des lieux, des financements, des temps spécifiques sont à rechercher. C'est pourquoi il est utile de saluer la prise d'initiative de Point Jeunes qui a initié ces rencontres sans aucun de ces atouts.

N'est-il pas paradoxal de tenter la mise en œuvre d'un partenariat dans un environnement économique qui érige la concurrence en vertu cardinale ? Comment peut-on imaginer que des organismes sociaux puissent s'entendre pour partager équitablement ce qui est devenu aux yeux de certains un marché ? Pourquoi les organismes les plus forts verraient-ils d'un bon œil de nouveaux venus dans leur espace ? Pourquoi les petits organismes feraient-ils confiance à leurs pairs et, a fortiori, aux plus puissants ?

³¹ Thiery, A. op. cit. p. 63

De telles questions sont cruciales si l'on veut comprendre les propos que certains ont tenus lors des réunions. Il peut y avoir des degrés dans le partenariat, simple partenariat institutionnel qui met en cohérence deux dispositifs et s'apparente davantage aux articulations à mettre en œuvre ; partenariat qui consiste à rendre des services spécifiques aux usagers, partenariat plus élaboré qui consiste à chercher des passerelles entre organismes, partenariat sur les types de prise en charge et, enfin, partenariat de projet où il s'agit de monter toute une action ensemble...A la lecture des comptes-rendus, on voit que les participants aux rencontres reconnaissent l'utilité, voire la nécessité d'un réseau. Quant à le mettre réellement en œuvre, c'est un autre problème. On se heurte très rapidement à des logiques qui dépassent les bonnes volontés individuelles, on l'a bien vu dans le matériau recueilli.

Les logiques à l'œuvre ne peuvent être complètement étudiées ici, mais citons au moins sous forme d'hypothèses à vérifier, la logique institutionnelle et la logique de pouvoir.

"La première est présente dans toutes les institutions et dans tous les groupes et mouvements, aussi proches du public soient-ils. Elle se manifeste par le souci prioritaire d'assurer la sauvegarde et la reproduction élargie de l'institution, du groupe, de l'association. Elle entraîne des comportements expansionnistes de la part des grandes institutions et une méfiance et parfois un repli sur soi de la part des petites qui craignent d'être "mangées", absorbées.

La seconde, la logique de pouvoir, proche parente de la précédente, pousse les organismes à se saisir des zones d'incertitude créées par la mise en œuvre de tout projet nouveau. Elle aboutit au même résultat : le refus de courir le risque de perdre une parcelle de son pouvoir en étant amené à le partager au sein d'une structure plus large."³²

Des manifestations concrètes de ces deux logiques sont visibles dans plusieurs citations et ont pu aller jusqu'à bloquer tout le processus de rencontres. Elles expliquent les difficultés rencontrées et la position paradoxale de certains qui demandent au pouvoir de forcer la concertation. Cette demande se comprend puisqu'aucun organisme n'a de légitimité pour coordonner les autres. Que l'un d'eux, par souci d'efficacité, en vienne à prendre l'initiative, et il se déclenche automatiquement les logiques dont on vient de parler, et que l'on a parfois constaté vis-à-vis de Point Jeunes.

Des propos relevés on peut extraire des conditions favorables pour le développement d'un partenariat réel, qui ne soit donc ni formel, ni de pure juxtaposition :

- le volontariat et la liberté de choix : on ne peut forcer à travailler ensemble des institutions qui ne partageraient pas un minimum de préoccupations et de valeurs.

³² P. DEMUNTER "les responsables locaux et le district", dans "le district socio-éducatif et culturel, n°2, Bruxelles, Contradictions, 1982, pp.65-66

- le temps : le temps de se connaître, de se comprendre, de se co-former, de s'affronter et de se mettre d'accord
- un projet commun cimenté par une ligne politique commune
- des moyens financiers permettant de couvrir le surcoût occasionné par les multiples régulations.

Les rencontres dont il est fait état dans ce cahier représentent une forme modeste de partenariat entre organismes poursuivant des objectifs complémentaires et ayant, en général, une conception proche des services rendus aux usagers. Lancer un partenariat "tout azimuth" serait revenu à nier les enjeux soulignés plus haut, il aurait masqué les contradictions derrière un consensus factice et d'apparat, et se serait dérobé à la réalité sociale. Il se serait agi alors d'un partenariat de façade qui n'aurait convaincu personne. Au contraire, la démarche balbutiante, parfois entravée, à laquelle nous avons participé a été utile et riche aux yeux de nombreux professionnels.

EN GUISE DE CONCLUSION : SI L'OPPORTUNITÉ D'UNE RECHERCHE-ACTION M'ÉTAIT DONNÉE...

A l'issue de ce travail d'analyse, rêvons à ce que pourrait être une véritable recherche-action. En procédant de la sorte, il y a erreur méthodologique, puisqu'une R-A n'est enclenchée que lorsqu'une première généralité est écrite en commun par les membres du collectif, à partir de la cristallisation des connaissances théoriques et empiriques des membres de ce collectif. Néanmoins la citation suivante paraît être un excellent point de départ qui pourrait à la fois concerner les membres de Point Jeunes comme certains de ses partenaires : *"Le fait de travailler en rencontrant d'autres professionnels, ça a changé mon regard sur les jeunes, dans ma pratique quotidienne"*.

En quoi cette phrase porte-t-elle les ingrédients d'une recherche-action ?

Tout d'abord, parce qu'elle est affirmation d'un résultat qui concerne la démarche de rencontre toute entière. A ce titre, elle pourrait être évaluation de cette dernière.

Ensuite, parce qu'elle pourrait donner des connaissances nouvelles sur la démarche en soi, telle qu'elle a été initiée, menée, vécue. Si on mesurait ces connaissances sur la démarche, on pourrait éventuellement la reproduire dans des circonstances proches, alors qu'à l'heure où ces lignes sont écrites, ces connaissances restent empiriques et ne sont que peu transférables...

Enfin, parce qu'elle porte en germe toute une série d'actions éventuelles à mener : investigations concernant la pratique quotidienne, les liens professionnels-jeunes, professionnels-professionnels et l'analyse de toutes ces pratiques.

L'analyse des pratiques professionnelles des uns et des autres pourrait être salutaire au moment où des questions comme l'autonomisation du métier vis-à-vis d'autres corps professionnels, ou comme celle des apports spécifiques face à des phénomènes sociaux que les corps constitués (médecine, justice, police...) ne parviennent plus à cerner, pourraient constituer des chantiers à ouvrir. Et le faire sous forme de recherche-action serait une garantie de la constitution d'un collectif, mêlant divers métiers. Car, en s'engageant dans une activité professionnelle fréquemment "soumise à l'imprévisibilité de la rencontre relationnelle", les travailleurs sociaux négligent le plus souvent toute forme d'organisation collective...

PARTIE 4 :

REFLEXIONS METHODOLOGIQUES

SUR UNE DEMARCHE ORIGINALE

ANALYSE METHODOLOGIQUE DE LA DEMARCHE

Marie-Renée VERSPIEREN,
Maître de conférences

INTRODUCTION

Lorsque Point Jeune a contacté le laboratoire de recherche TRIGONE en général et son équipe "MEGADIPE" en particulier, ce sont des compétences élaborées autour de la démarche de recherche-action³³ qui étaient les plus concernées.

L'origine d'une RA est, le plus souvent, la rencontre entre une volonté de recherche et le désir de changement d'une institution. En général, une équipe de recherche reçoit une demande de la part d'une équipe au travail, ou d'un directeur. Dans cette situation, elle répond aux questions suivantes :

- Quels sont les problèmes posés ?
- Ces problèmes relèvent-ils des axes de recherche de l'équipe ?
- Qui est concerné par cette démarche ?
- Comment savoir si une RA est possible sur ce terrain ?

Il a été vu dans l'introduction générale qu'il ne s'agissait pas à proprement parler d'un problème à résoudre pour l'équipe de P-J mais d'un triple objectif à atteindre :

- mobiliser l'équipe sur un projet commun
- témoigner de ce que vivent les jeunes
- associer à ce témoignage les partenaires du réseau de travail.

La question qui se posait alors était de savoir en quoi les compétences professionnelles du chercheur contacté au sujet de la R-A pouvaient servir à atteindre les objectifs fixés ? Certes, le travail social ne lui était pas inconnu, mais il n'en était pas spécialiste pour autant. Certes, un collectif de travail était constitué, ce qui est un élément indispensable à toute recherche-action, mais en quoi l'aventure dans laquelle s'était lancé Point Jeune pouvait être ou devenir une recherche-action restait une interrogation réelle. Cette démarche est rigoureuse et mêle, comme son nom l'indique, temps de recherche et temps d'action. L'action était patente, mais où était la recherche, ou même la volonté de recherche ?

Situer dès lors ces deux pôles, et situer la recherche-action elle-même semble nécessaire pour comprendre les hésitations du chercheur. Ce cours détourné permettra de se faire une idée de ce qui séparerait le chercheur en

³³ Trigone est un laboratoire de recherche de l'Université des Sciences et Technologies de Lille (Lille I) composé de deux équipes principales, Noce et Megadipe. Si Noce s'intéresse aux nouveaux outils de la communication, Megadipe mène, quant à elle, des recherches liées à la méthodologie générale, à l'analyse de dispositifs et de pratiques éducatives, à la professionnalisation des acteurs éducatifs.

recherche-action de l'équipe de Point Jeune, et de ce qui pouvait éventuellement les rapprocher.

1. LA RECHERCHE-ACTION : UNE DÉMARCHE SCIENTIFIQUE RIGoureuse

Selon de nombreux scientifiques, la recherche et l'action sont deux entités antagoniques. Ces pôles reposeraient sur des valeurs inconciliables, de telle sorte qu'on ne pourrait être à la fois bon chercheur et homme d'action efficace. Ainsi, la finalité de la recherche serait la production de connaissance et non la transformation de la réalité. A l'autre pôle, la finalité de l'action serait de transformer le monde et non de l'expliquer.

En conséquence, les logiques de recherche et les logiques d'action seraient inconciliables. "D'un côté, une logique d'observation, d'analyse et d'explication de la réalité. De l'autre, une logique de changement et d'efficacité. D'un côté, des acteurs ayant pour fonction et pour passion d'observer, de chercher, de connaître, donc des savants ; de l'autre, des acteurs, des hommes d'action, des politiques dont la passion serait d'agir, de transformer."³⁴

Cette façon d'opposer la recherche et l'action est classique et ses adeptes sont nombreux. Il va sans dire que la démarche de R-A va à l'encontre de cette manière de concevoir ces deux concepts. Celle que nous menons au sein de notre laboratoire dépasse dialectiquement ces contradictions, en instaurant un rapport nouveau entre la recherche et l'action, la théorie et la pratique, le chercheur et le praticien.

Plus ambitieuse que certaines recherches appliquées, la R-A poursuit, en même temps qu'un objectif de production de connaissances, un objectif de transformation de la réalité. Ce faisant, elle instaure un rapport nouveau du chercheur et du praticien à la recherche et à l'action qu'il convient d'expliquer :

1.1 Lors de la période exploratoire

Le ou les chercheurs vérifient auprès des professionnels concernés si la demande initiale correspond bien à un problème réel. Puis l'équipe de recherche se donne pour objectif de comprendre la logique de l'autre.

La recherche-action que nous menons à Trigone considère que les deux pôles qui la constituent font partie de la même unité. "Toute démarche de recherche-action oblige les acteurs impliqués (qu'ils soient chercheurs-universitaires, travailleurs sociaux et usagers) à bien définir le "contrat de travail" qu'exige le nouveau mode de rencontre dynamique, et à préciser les objectifs visés ; cela ne peut se faire correctement sans remise en question et changement de

³⁴ P. DEMUNTER "R-A de type stratégique et évaluation des actions et dispositifs de formation" in "R-A : méthodes et pratiques de formation, Tome 2" *Les Cahiers d'Etudes du CUEEP*, N° 26, nov. 94 pp. 39-57 ; p. 45

position de chacun d'entre eux. (...) La recherche-action suppose d'emblée une rupture avec le statu quo ³⁵

1.2 Au démarrage de la RA

Un document formalisant les objectifs recherchés, la durée de la démarche, les conditions de fonctionnement du collectif, les moyens dévolus (en temps pour les professionnels engagés...), la stratégie à mettre en œuvre pour la circulation et la diffusion d'une information non biaisée est nécessaire.

1.3 La constitution d'un collectif

La constitution d'un collectif ne va pas de soi. Il ne suffit pas d'un lieu et d'un temps institutionnellement reconnus pour donner envie à des personnes ayant des statuts et des intérêts différents d'œuvrer à la réalisation d'une tâche collective. L'existence de valeurs partagées est difficile à déterminer, car elle met en jeu les personnalités de chacun, les micro-cultures et les intérêts individuels. Il s'agit cependant du pivot de la recherche-action et, de ce point de vue, il a été constaté plus haut que ce collectif existait à Point Jeune.

Il n'est pas de notre propos de nier la division du travail dans la société, ni les oppositions traditionnelles entre la théorie et la pratique, les responsables et les exécutants, les chercheurs et les praticiens, mais nos expériences analysées ont tendance à prouver qu'il est possible, à certaines conditions, de mêler chercheurs et praticiens, responsables et exécutants, théorie et pratique. Mais c'est "nager à contre-courant" comme le dit M. Vuille. "Au cœur de la réflexion sur la R-A, on trouve cette question : quelles conditions doivent être remplies pour que des gens différents (du point de vue notamment de leur formation, de leur activité professionnelle et de leur insertion institutionnelle) puissent participer sur un pied d'égalité à une démarche où se conjugent la recherche et l'action ?"³⁶

Si collectif il y a, la saisie du problème, dans ses axes essentiels et ses ramifications multiples, est l'œuvre du groupe entier, et provient du travail de celui-ci sur les perceptions des divers aspects qu'il revêt. Autrement dit, chacun a une vision tronquée de la réalité, et le travail du groupe consiste à reconnaître ce qui a été perçu par les uns et non par les autres, et à en faire une synthèse valable pour tous les membres. Quand le problème est clairement identifié, l'action se met en route et revient, à des moments déterminés d'avance, sur ce qui a été fait et sur ce qu'il reste à faire. En déterminant les valeurs partagées entre professionnels, institutionnels et chercheurs, en analysant le champ

³⁵ D. DIND, "La recherche-action en question", in "La recherche-action, enjeux et pratiques", *Revue internationale d'action communautaire*, n° 5/54, Québec, 1981, 202 p., pp. 62-67, pp. 63-67.

³⁶ M. VUILLE "la R-A : une pratique nouvelle ou comment s'impliquer autrement dans une recherche sur les plans personnel, professionnel et institutionnel" in RIAC, p. 71

d'action possible, le(s) rapport(s) de forces existant(s), il convient alors de se prononcer ou non sur la faisabilité de la recherche-action.

Faisable ou non, clairement, en quoi consiste-t-elle ?

Période exploratoire, démarrage, constitution d'un collectif sont des phases préalables à la mise en route de la R-A elle-même. Celle-ci commence à la conception de la problématique générale : comme toute recherche, elle consiste à formuler des hypothèses pour les valider ou les invalider. Comme toute action, elle consiste à accomplir une série d'opérations précises pour atteindre un objectif. Mais, en R-A, hypothèses de recherche et hypothèses d'actions se complètent et s'entremêlent.

1.4 Ce cadre hypothétique est appelé "première généralité"

Elle contient à la fois une cristallisation de connaissances scientifiques et expérientielles pré-existantes, des éléments de diagnostic sur une situation, et la représentation d'une situation finale plus satisfaisante. De cette articulation, de ce souci de l'action contrôlée émergent des connaissances ; ce sont, prioritairement, des connaissances sur l'action et sur la méthode, et, secondairement, des connaissances générales transférables.

Puis le temps passant, des données sont recueillies et traitées. Le recueil peut être varié en R-A : enregistrements, notes, questionnaires, élaboration et passation de grilles d'entretiens, de grilles d'observation, analyse de contenus,...les techniques des sciences humaines sont sollicitées en fonction du terrain, et le choix de la technique importe peu. Ce qui importe, par contre, c'est que les informations soient fiables, puisque ce sont elles qui seront traitées lors des séances d'analyse et d'évaluation, et c'est ce traitement qui permettra d'orienter l'action et de construire les connaissances.

1.5 Les séances d'analyse et d'évaluation

Elles représentent le temps de la R-A "en acte". Ce sont des temps d'arrêt sur la recherche et sur l'action. En organisant ces temps de recul, la démarche se donne les moyens de prendre de la distance avec ce qui est en train de se passer. Comme ce processus est géré par tous les acteurs de la R-A, qu'ils soient praticiens ou chercheurs, l'évaluation est ici non seulement interne mais impliquée et distanciée, à l'image du processus de R-A lui-même. De fait, les mouvements cycliques inhérents à la recherche (questionnements, hypothèses, observations, recueil de données, traitement des données, production de connaissances, nouveaux questionnements, révision des hypothèses...) conduisent naturellement à une forme d'évaluation continue qui est bien évidemment directement profitable à l'action : ces évaluations ponctuelles la rendent opérationnelle.

2. INTERROGATIONS AUTOUR DE LA DEMARCHE

Alors, recherche-action ou non?... se demandait-on avant ce détour théorique...De quoi le chercheur disposait-il pour répondre à cette question ? De sa connaissance de la démarche, d'un collectif constitué, non autour d'une recherche-action mais autour d'une action, de valeurs partagées ("rendre compte aux citoyens de ce que vivent les jeunes") et d'un objectif à atteindre : créer un partenariat. Mais, dans les actions déjà réalisées, qu'est-ce qui pouvait produire des connaissances scientifiques, c'est-à-dire généralisables ? Une façon de le savoir était de dépouiller les informations déjà recueillies, à savoir les retranscriptions des réunions de travail entre les partenaires de Point Jeune et son équipe.

C'est pourquoi le premier document remis a pris la forme d'une première généralité. Dans le matériel fourni, un regroupement a été produit entre ce qui pouvait relever d'hypothèses de recherche et d'action s'y afférant. Savoir si, à l'époque, il y aurait ou non recherche-action était encore prématuré. Il n'y avait pas volonté de tous les participants à mener une véritable recherche au sens défini précédemment. Ce qui souciait Point Jeune était de trouver un appui méthodologique et non de mener une recherche-action. Il a été convenu que Trigone soutiendrait la démarche entreprise en animant les différentes rencontres avec les partenaires ciblés (par Point Jeune), en élaborant les comptes-rendus de ces rencontres, en construisant des hypothèses de travail, en élaborant une production collective et en aidant à la conception de la journée de travail publique. Dans les conventions qui lient Trigone et Point Jeune, il n'a jamais été question d'une recherche, et si la recherche-action est évoquée, c'est en tant que garantie : "cet appui méthodologique, demandé à un enseignant-chercheur expérimenté à travailler en R-A avec les travailleurs sociaux, nous assure la rigueur et la qualité de la production collective. La démarche de R-A, avec son principe d'associer chercheur et praticiens de terrain, nous paraît la plus juste en regard de "l'aventure" dans laquelle nous nous sommes engagés, permettant la production de connaissances transférables d'un bon niveau sans que les acteurs de terrain ne soient dépossédés de leur travail de réflexion par le chercheur patenté".³⁷

³⁷ BARA, B, directrice de Point Jeune, dans la note technique préparatoire à la rencontre avec les assistantes sociales de la circonscription (nov. 1998)

La situation apparaît être paradoxale : d'une part, on fait appel à un spécialiste de la recherche-action notamment parce que la démarche offre des garanties scientifiques et une posture du praticien-chercheur qui ne dépossède pas les praticiens de leur savoir mais, d'autre part, ni Point Jeune ni ses partenaires n'ont l'intention avouée de s'embarquer en recherche-action, démarche qu'ils n'ont pas les moyens d'assumer...sans parler de la volonté qu'il leur faudrait alors déployer.

Que faire ? Quitter le bateau ? Essayer de transformer une action démarrée en recherche-action ? Mener une intervention sociologique ? Inventer autre chose ?

Quitter le bateau ?

Certes, non : la démarche était intéressante et la position institutionnelle de Point Jeune l'est également, car la place qu'occupe cette association dans les réponses offertes aux difficultés des jeunes est originale.

Essayer de transformer une action démarrée en recherche-action ?

Cette solution était tentante à plus d'un titre : l'intérêt personnel du chercheur pour la recherche-action, le travail social, les écrits professionnels et les écrits des jeunes, l'intérêt que Point Jeune pouvait trouver à diffuser des résultats d'une recherche dont il aurait été l'initiateur, sans compter ni les aspects formatifs d'une recherche-action qui touchent tous ceux qui s'y engagent, ni la valorisation professionnelle dont il est possible de bénéficier lorsqu'elle est négociée.

Cependant, il y avait d'énormes risques à assumer pour ce faire : l'équipe était venue chercher une aide, pas quelqu'un qui aurait fait à la place de...Mais, paradoxalement, et cela a été déjà souligné, l'équipe ne voulait pas non plus d'une recherche qu'elle n'avait pas sollicitée...Or, une R-A ne se mène pas **sur** un terrain, mais **avec** les praticiens de ce terrain, ceux qui le connaissent le mieux. Il n'est donc nullement question d'initier une telle démarche avec des personnes qui ne seraient pas des partenaires à part entière, qui n'auraient pas décidé de s'impliquer...Si une R-A émanait de l'aventure dans laquelle Point Jeune s'était lancé, ce n'aurait pu être qu'une R-A négociée, voulue, dans laquelle le problème d'action et de recherche serait défini en commun et les acteurs nettement volontaires pour s'y embarquer. Toute chose dont il n'était pas question en début de parcours : la prise de conscience pour les salariés des exigences que demande la R-A, les moyens financiers et de temps de travail, ne serait-ce que la nécessaire confiance entre chercheur et acteurs de terrain...rien de cela ne pouvait s'établir par simple décision, unilatérale à l'époque.

Cependant, en formulant la synthèse des premières rencontres sous forme d'hypothèse de recherche et d'hypothèses d'action, une prise de conscience était escomptée : prise de conscience à la fois de la richesse des thèmes abordés et à la fois de leur éparpillement. La question qui se posait alors était

celle-ci : fallait-il se forcer à recentrer les rencontres autour de quelques thèmes fédérateurs ?

Le choix de la préservation totale du matériau recueilli a été fait. En ce cas, l'idée de la recherche-action devait être abandonnée : il n'était pas possible de vérifier autant d'hypothèses, et il n'était pas possible non plus de compter sur la bonne volonté des salariés de Point Jeune qui n'étaient pas demandeurs...

Mener une intervention sociologique ?

C'était une possibilité qui pouvait être une véritable opportunité. Les groupes d'intervention sociologique visent à produire une analyse à travers la mise à distance du travail de groupe par ses membres. Autrement dit, lorsque la possibilité était offerte au chercheur de restituer les synthèses de travail aux participants, une analyse de la situation décrite était offerte. La principale originalité de cette méthode tient à la construction d'un débat entre chercheur(s) et acteurs. Le(s) chercheur(s) proposent des analyses sociologiques du travail du groupe et demandent aux acteurs de s'en saisir, c'est-à-dire de s'y reconnaître et de les développer, ou de les refuser.

*"L'intervention sociologique cherche à construire un espace d'analyse partagé entre les acteurs et les chercheurs où peuvent se croiser des argumentations réciproques dans la mesure où les acteurs ont été "cernés" par l'expérience du groupe, et où les sociologues ont élaboré leurs analyses à partir de leurs connaissances et de leurs postulats théoriques, mais aussi et surtout à partir du travail du groupe auquel il importe de donner cohérence et signification. Cette méthode vise à produire une vraisemblance, une connaissance partagée entre les acteurs et les chercheurs à l'issue d'une série de débats et de discussions enfermées dans les contraintes de la méthode."*³⁸

Avec ce modèle en tête et avec les moyens impartis, la demande méthodologique se résumait ainsi : serait-il possible d'obtenir des collègues des témoignages, des faits précis, des descriptions objectives ? L'objectif était de recueillir ces matériaux pour les traiter avec les participants lors de la journée de travail. Ce qui était visé, c'était bien de pousser les acteurs à sortir du seul témoignage et d'analyser eux-mêmes leur propre expérience, certes... encore fallait-il des "candidats à témoignage" ! Or, il n'y en eut pas. *"Je crois que s'il y a quelque chose à restituer, face à cette parole des jeunes, c'est une autre parole qui est simplement des récits, des faits qui se sont passés à un moment donné. Et ça je crois qu'en tant qu'extérieur à vos métiers, je peux dire que ça m'intéresse (...) il n'y a pas à analyser, il y a simplement à raconter. C'est ça qui est intéressant, quelles sont vos expériences. C'est riche et ces récits n'existent pas alors que des analyses, il y en a des tas."*³⁹

³⁸ DUBERT F., MARTUCELLI D., *A l'école sociologique de Paris, l'expérience scolaire*, Ed. du Seuil (1996), 362 p., p.15. DUBERT F. *Sociologie de l'expérience*, Paris, Ed. du Seuil (1994)

³⁹ Retranscriptions du 30 avril 1999

Lors de la seconde plénière, une marche méthodologique a été loupée. Sans doute y aurait-il eu la possibilité d'expliquer plus individuellement ce qu'il était possible d'organiser en tenant compte des contraintes de chacun, mais les vacances et l'établissement des 35 heures ont fait qu'une longue période d'inactivité par rapport à la dynamique entreprise s'est écoulée.

Inventer autre chose ?

La démarche est un processus de rencontres, une démarche de réflexion et d'échanges.

Point de départ, artésienne, champ magnétique, l'écrit (les cris) des jeunes tient une grande place dans la démarche. L'un des problèmes soulevé par Point Jeunes est celui-ci : si Point Jeunes amène les écrits que les jeunes laissent, quelle place cela laisse-t-il aux autres partenaires qui ne possèdent pas d'écrits similaires ? La démarche que Point Jeunes a mise en route, c'est un processus de rencontres. Or il se trouve que le fait que ces écrits existent et aient été mentionnés, pour certains et non pour d'autres, fausses ces rencontres. L'écrit, c'est à la fois la source (ce qui a fait écho dans l'équipe de Point Jeunes et lui a permis de se mettre en route pour contacter les collègues...) et, en même temps, c'est ce qui empêche d'avancer ensemble, car les autres ne savent rien de ces écrits. Comme il n'y a pas d'autres récits que ceux qu'éventuellement Point Jeunes pourrait produire, ils prennent toute la place...

Cependant, petit à petit, au fil des réunions, des rencontres, l'intérêt se déplace *"je crois aussi que de se mettre ensemble, qu'il n'y ait rien au milieu, avec l'angoisse du vide, ça peut produire des choses authentiques. On a peut-être besoin de ça."*⁴⁰

*Ces jeunes qui se sont risqués à graver des choses qui restent permettraient de ne pas tomber dans le piège d'avoir un discours creux comme celui qui est habituellement produit. Les adultes, les professionnels du champ médico-psycho-social sont amenés à utiliser la langue de bois. Si l'on sait que des jeunes ont produits des cris-écrits, cela peut-être un gage d'authenticité. Et qu'il importe de connaître on non ces écrits, parce qu'au fond, chacun a son propre matériau de référence par rapport aux écrits des jeunes. "Il faut qu'il y ait quelque chose de percutant pour que ça avance. La crudité, c'est percutant. Les différences de points de vue, d'accord, c'est aussi percutant, mais peut-être pas suffisant..."*⁸

Ce qui est intéressant, c'est comment chacun, de sa place, est confronté à des questions identiques et à des réponses différentes. Mais cela ne suffit pas. Si c'est pour constater ensemble qu'être authentique, c'est mieux que de ne pas l'être, c'est nettement insuffisant pour ceux qui on envie d'avancer... *"Le but de nos rencontres, c'est de se dire : "tiens ! ça, ça nous a percutés, il faut du changement" et chercher comment, institutionnellement, on peut ne pas trop étouffer ces percussions-là."*⁸

⁴⁰ Réunion plénière n° 2 du 30 avril 1999

Il s'agit donc bien d'une démarche d'échanges. Constaté que des professionnels se déplacent pour s'écouter et se parler est un indicateur en soi de besoin de décloisonnement. *"Le fait même de se rencontrer, de pouvoir se parler, il y a du bénéfice, c'est un objet de réussite en soi. C'est déjà une ambition extrême que de vouloir que les gens travaillent ensemble."*⁸ Mais cela ne suffit pas à ceux qui ont répondu "présents" et qui parlent du "devoir de percuter les autres".

La lassitude constatée après la seconde plénière est due vraisemblablement au fait que Point Jeunes ne souhaitait pas porter seul la journée de restitution. Mais cette tâche lui incombe par le fait même que c'est cette équipe-là qui s'est mise en route. Le questionnaire rempli par les accueillants pour leur faire prendre conscience du sens que la démarche avait encore pour eux cette utilité. A la question *"quelle(s) définition(s) donneriez-vous de la démarche"*, ils répondent *"réfléchir et témoigner publiquement de ce que vivent les jeunes aujourd'hui en association avec d'autres professionnels intervenant sur les mêmes publics"* ou encore *"rencontrer, échanger, réfléchir collectivement et ponctuellement avec d'autres professionnels impliqués."* C'est donc bien de cela dont il est question.

3. RECHERCHE ET ACTION SONT DANS UN BATEAU...

On retrouve donc posé différemment le problème de la recherche et de l'action, et, par conséquent, celui de la recherche-action. Ce paragraphe se veut éclairer ce que ces deux entités se sont apportées dans la démarche, pour conclure par un retour réflexif au sujet de la recherche-action.

3.1 Recherche...

On objecte souvent que la connaissance quotidienne peut faire obstacle à la compréhension de la réalité. Il est vrai qu'il arrive que des professionnels s'en tiennent à la connaissance quotidienne parce qu'ils n'ont pas le réflexe de faire appel à des outils scientifiques leur permettant d'élaborer une connaissance objective et critique. Mais, dans le cas qui nous occupe, le rôle du chercheur a été précisément celui-là : sortir des hypothèses de recherche et d'action des discours, faire discuter entre eux des professionnels de champs de pratiques différents, les obliger à développer leur argumentation et faire admettre que l'accès à la connaissance scientifique "exige que l'on fasse un sort à l'épistémologie naïve du concret donné"⁴¹

3.2 ...et action...

L'option prise par Point Jeune d'inviter à leurs rencontres des professionnels qui exercent les mêmes métiers (PJJ/AS/ foyers d'hébergement/psy...) semble une option qui a porté ses fruits, puisqu'au fond, dans un premier temps, les gens se retrouvaient avec un fond commun d'expériences qui pouvaient les aider à faire connaissance et à échanger. Etais ainsi levée la difficulté qui aurait pu surgir de langue de bois ou de discours institutionnels face à d'autres discours institutionnels. Une grande confiance s'est établie entre des acteurs d'un terrain similaire, et cela a produit une sorte de connivence qui a libéré l'expression. Confrontés aux mêmes problèmes, aux mêmes difficultés, ils appartiennent tous au même monde.

Ce choix méthodologique est en fait une hypothèse implicite, vérifiée dans la mesure où les enregistrements des séances de travail témoignent de la grande liberté de parole et de la spontanéité avec lesquelles les participants s'expriment. Ils se savent "entre eux". Le danger existait de se sentir dépossédé de cette complicité en présence du chercheur, témoin des débats mais n'y participant pas. Mais ce danger a été évité par la méthodologie choisie, à savoir renvoyer aux praticiens le miroir de ce qu'ils exprimaient. La connaissance quotidienne se trouve alors enrichie d'une prise de distance qu'il n'est pas aisée à obtenir dans les circonstances de travail actuel : stress, rapidité, diversité des tâches à accomplir,...

⁴¹ P. DEMUNTER "un essai d'évaluation formative" Les cahiers d'études du CUEEP, mai 88 N°11, 115p. p.13

Dans les démarches sociologiques, les intervenants interprètent des résultats d'enquête à partir de leurs propres grilles d'analyse et de ce qu'ils connaissent du fonctionnement institutionnel. En restituant cette "interprétation", ils souhaitent faire évoluer la compréhension que chacun a de sa propre réalité. Ici il s'est agit de restituer les paroles exactes des participants, s'en en changer une virgule. Même les extraits des textes des jeunes sont authentiques, dans la mesure où ils sont reproduits sans aucune modification⁴².

En agissant de la sorte, la démarche permettait un contrôle des praticiens sur le chercheur. Un extrait significatif aurait pu être oublié, une mauvaise compréhension était possible : cela était alors rectifié immédiatement par les restitutions. Si ce fait est signalé dans ce paragraphe sur ce que les praticiens apportent à la recherche, c'est parce qu'en procédant ainsi, ils permettent à la recherche de recueillir des données riches et sans déformation d'interprétation. Ils permettent également de cibler les principaux problèmes à résoudre, ou les principaux points d'achoppement : la chaleur avec laquelle tel ou tel point est discuté, ou l'absence d'intérêt pour tel autre sont significatifs de l'importance relative à accorder à chaque point soulevé.

Dans le monde actuel où l'on a tendance à privilégier l'action, les choses à faire, et où l'on ne prend pas le temps nécessaire à l'échange et à la confrontation des points de vue, la démarche proposée a permis à chaque participant de s'exprimer et d'être écouté, d'abord par ses pairs, puis par d'autres professionnels, ce qui ne signifie pas nécessairement d'être suivi dans ses explications, ses arguments et ses choix. Cela signifie que la recherche, grâce à la liberté de parole des praticiens, se trouve en possession d'un matériau riche de contradictions et d'ambiguïtés...Ici, recherche et action sont dans un même bateau....

3.3 ...sont dans un bateau.

Cette image montre haut et fort que la démarche initiée par Point Jeune contrecarre la vision duale "théorie-pratique". Désormais l'on peut s'autoriser à penser non plus en terme d'exclusion mais d'inclusion. Au lieu de dualité, il y a eu ici, tout au long de ces trois années, réciprocité. Le chercheur et l'acteur ne se sont pas trouvés dans deux mondes différents, ils ont ramé ensemble et se sont convaincus mutuellement que l'un n'avait plus pour ambition de se servir de l'autre comme d'une source naïve de la réalité.

Dès le départ de la démarche, la position du chercheur a été celle d'un "accompagnateur d'une dynamique" qui l'avait précédée. Mais, étant donné son statut, il a été également force de proposition de méthodologies diverses qui, on l'a vu, se sont avérées bien malmenées (mal menées ?) au fil des réunions et du temps.

⁴² ce qui a donné lieu à un débat : fallait-il ou non laisser les fautes d'orthographe, qui peuvent faire obstacle au sens de quelques écrits. La réponse a été "oui", par respect et reconnaissance de la valeur de ces textes : ils sont reconnus valables, intéressants, interpellants... comme ils sont, sans rien y changer.

A l'heure du bilan, il est temps de se demander pourquoi...

D'abord, parce qu'il s'est trouvé dans la situation délicate dans laquelle chercheur et acteurs doivent s'habituer l'un à l'autre. Or il y a suspicion de la part des acteurs par rapport à la recherche traditionnelle.

Ensuite, parce qu'il a essayé de montrer aux acteurs que c'était la recherche-action qui était la solution la plus adéquate pour mener au mieux leur démarche. Mais ceux-ci n'étaient pas prêts à entendre, en faisant appel à un chercheur, que les solutions dépendaient d'eux et non de l'expert...De plus, en affirmant ceci, il gardait le pouvoir dans une injonction paradoxale : il disait ce qu'il fallait faire, en affirmant que c'était eux qui avaient les réponses à leurs questions...

Enfin, il a décidé de se mettre à la disposition de ce savoir intuitif et, ce faisant, un processus de connaissances et d'apprentissage mutuel a vu le jour, connaissances des réalités professionnelles pour sa part, et apprentissage mutuel de la démarche de recherche pour les praticiens. Il resterait à expliciter l'influence mutuelle et les savoirs acquis des uns et des autres : ici, le savoir basé sur le quotidien et la connaissance scientifique se sont influencés. Ce n'est pas le chercheur qui a eu raison parce qu'il était chercheur, et ce ne sont pas praticiens qui ont eu raison parce qu'ils étaient praticiens : "j'ai, tu as, nous avons une réflexion pour notre pratique ; j'ai, tu as, nous avons une pratique pour notre réflexion (...). Aucun d'entre nous ne pouvait énoncer par avance les fruits de la réciprocité et des échanges de savoirs. C'est cette ouverture qui a permis des fruits non prévus qui, à leur tour, ont enrichi notre projet, nos objectifs et nos analyses⁴³".

CONCLUSION

C'est donc par le problème fondamental de l'implication (du chercheur dans l'action et des praticiens dans la recherche) que cet article se termine. La démarche mise en œuvre et analysée dans ce texte a permis de réaliser une certaine forme de déconnexion qui est un préalable à la recherche-action, non une forme de déconnexion en extériorité, à laquelle nous aurions pu arriver par le moyen d'artefacts méthodologiques expérimentaux, qui ont tous été voués à l'échec, mais en intériorité, dans le vécu même des participants. "Travail collectif, au fur et à mesure que le processus s'accomplit, il modifie inévitablement le groupe et chacun de ses membres, par les effets de connaissance et de sens qu'il produit, (...) mais aussi par les répercussions concrètes qu'il a, dans le réel des relations et des lieux de rencontres, des modalités d'organisation et des rapports de force, des paroles échangées...Tout comme le chercheur, l'acteur (individu ou groupe) est ainsi confronté en lui-

⁴³ Claire et Marc HEBER-SUFFRIN, *Appels aux intelligences*, Ed. Matrice, Paris, 1990, 263 p., pp 104-105

même à ses contradictions internes, à la division qu'implique sa double activité d'action et de pensée⁴⁴.

Il est juste de terminer cet ouvrage consacré à une démarche de rencontre en renvoyant chacun à soi, comme les jeunes sont renvoyés à eux-mêmes lorsqu'ils sont en situation de crise. "*Il ne s'agit pas de la transformation d'un patient par des agents mais d'une relation dans laquelle chacun est confronté à la nécessité de sa propre transformation.*"⁴⁵

Pendant ces trois années, l'imprévisibilité et l'irréversibilité de la rencontre, l'acceptation de l'inachèvement et la question du sens ont été constitutifs de la démarche ainsi conçue, ainsi expliquée, ainsi vécue.

⁴⁴ A. LEVY "la recherche-action, une autre voie pour les sciences humaines ? in *Du discours à l'action* pp. 62-63

⁴⁵ P. HEBRARD, R. GIORGI, F. VALAT, *Nous ne formons pas les autres...*document ronéotypé. Equipe de formateurs de SUFCO, p.4

INDEX

DES SIGLES

- ABEJ : Association Baptiste d'Entraide Jeunesse
- ADSSEAD : Association des Services Spécialisés pour Enfants et Adolescents en Danger
- AEMO : Action Educative en Milieu Ouvert
- AGSS de l'UDAF : Association pour la Gestion des Services Sociaux de l'Union Des Affaires Familiales
- APJM : Allocation Pour les Jeunes Majeurs
- ASE : Aide Sociale à l'Enfance
- CHRU : Centre Hospitalier Régional Urbain
- CMAO : Coordination Mobile d'Accueil et d'Orientation
- CMP : Centre Médico psychologique
- EPDSAE/AEMO : Etablissement Public Départemental De Soins, d'Adaptation et d'Education/Action En Milieu Ouvert
- EPSM : Etablissement Public de Santé Mentale
- ERDV : Ecole Régionale pour Déficients Visuels
- EREA : Etablissement Régional d'Enseignement Adapté
- IRP : Institut de Rééducation Psychothérapeutique
- PJJ/CAE : Protection Judiciaire de la Jeunesse/Centre d'Action Educative

ANNEXES

ANNEXE 1

De l'histoire d'une démarche...

Depuis plusieurs mois, l'équipe des accueillants de Point Jeunes s'est engagée dans un travail de réflexion et d'expression à partir de sa pratique.

Les difficultés nouvelles et aiguës exprimées par les jeunes que nous accueillons, ont suscité chez nous un "devoir de paroles".

Au fil de nos réunions de travail nous avons évolué et nous nous sommes fixé de partir des écrits des jeunes. En effet durant leur passage à Point Jeunes, il arrive que des jeunes écrivent de leur propre initiative ou que nous les invitons à le faire. Un travail de réflexion collective autour de ces textes extrêmement variés tant dans leur style que dans leur destinataire, nous a convaincus que nous avons mis la main sur quelque chose de précieux. Il y a dans ces écrits des considérations fondamentales, des accents de vérité qui nous mettent en devoir d'écrire à notre tour.

Ainsi nous avons l'ambition de témoigner lors d'une journée de travail de publique fin 98, de ce que les jeunes nous disent de ce qu'ils vivent, de leur souffrance, de leur représentation du monde.

Cette démarche de travail, nous souhaitons ne pas la mener uniquement à partir de Point Jeunes. Vous travaillez avec des adolescents, vous vous situez dans le réseau à différentes étapes de la vie des jeunes et nous avons besoin de vos analyses, de vos points de vue...

C'est pourquoi nous désirons vous associer à notre travail, comme vous l'entendrez, avec les matériaux et les moyens dont vous disposez. Nos contributions respectives pourraient ainsi constituer les bases de la journée d'échanges et d'analyses fin 98.

Telle est l'aventure dans laquelle nous nous sommes engagés et que nous aimerions vous faire partager.

POINT JEUNES LILLE
FEVRIER 1998

ANNEXE 2

Accueil 24 h sur 24 h
1 rue Saint Genois, Lille
Ecoute : 20.06.26.26.



Gestion Administrative
1 rue Saint Genois, Lille
Tél. 20.06.44.21 - Fax 20.78.07.14

Invitation à la journée du 30 avril

Qui ?

Les services de justice
Les services sociaux de circonscriptions
Le service social de l'éducation nationale
Les foyers d'hébergement
Les CMP et les hôpitaux ayant des services pour adolescents
La prévention spécialisée
Sans oublier l'équipe d'accueillants de point jeunes

- ◆ Faire le point sur les préoccupations repérées lors des réunions précédentes
- *Quand il y a un cadre, ils ne le supportent pas*
- *Plus il y a d'intervenants et moins ça marche*
- *Aujourd'hui le contexte (la réalité) a changé*
- *Ce que les jeunes nous demandent, c'est de tenir parole : ne pas se dérober*
- *Finally, est-ce que je crois vraiment ce que je leur dis ?*
- *Etre humain et ou professionnel*

Pour quoi faire ?

- ◆ Se mettre d'accord sur ce que ces thèmes signifient pour les uns et pour les autres
- ◆ Préparer une journée publique qui aurait lieu éventuellement en octobre 1999, pourquoi pas sur la base de récits professionnels provenant des divers partenaires autour des thèmes proposés...

Quand ?

En venant le **30 avril 1999, de 14h à 17h**
Travailler ensemble à l'élaboration de cette journée publique
Au CUEEP - 9 rue A. Angellier- Lille **en salle 011**

ANNEXE 3

Accueil 24 h sur 24 h
1 rue Saint Genois, Lille
Ecoute : 20.06.26.26.



Gestion Administrative
1 rue Saint Genois, Lille
Tél. 20.06.44.21 - Fax 20.78.07.14

Lille, le 3 mars 2000

N/R : 14/00 - JMD/CC

Madame, Monsieur,

Des difficultés internes à notre équipe (la mise en place de la réduction du temps de travail nous a pris beaucoup de temps) nous ont empêchés de vous recontacter depuis la réunion du 30 avril dernier. Aujourd'hui nous sommes désireux de poursuivre le travail engagé avec vous.

Petit retour en arrière : le 30 avril 1999 à 14 heures, 25 des différents professionnels contactés par la démarche de Point Jeunes se retrouvent au CUEEP rue Angelier à Lille. Marie-Renée Verspiere, chercheur au Laboratoire Trigone, sollicitée par Point Jeunes pour un appui méthodologique, a dégagé des réunions antérieures six thèmes sur lesquels elle invite les participants à s'inscrire pour la poursuite du travail.

A nos yeux, les échanges au cours de cette réunion sont assez passionnants. A partir de la démarche initiée par Point Jeunes - « ... nous voulons témoigner publiquement avec d'autres de ce que vivent les jeunes aujourd'hui, ... nous avons été de notre côté interpellés par des écrits de jeunes laissés chez nous... », un groupe se constitue de professionnels de différents métiers qui se retrouvent sur des préoccupations communes repérées.

Dans le même temps, sans que ceux-ci soient contestés par les participants, il y a une résistance à s'engager sur les thèmes dégagés ceux-ci étant ressentis comme réducteurs appauvrissants en regard de la richesse de ce qui se dit...

Au fil du temps, notre démarche évolue comme si, au gré des rencontres et des échanges, nous tournions autour de quelque chose de vivant, de précieux à découvrir autant qu'à préserver.

Voilà nous semble-t-il où nous en sommes parvenus de l'aventure dans laquelle vous avez accepté de vous « embarquer » avec nous et que vous entendons poursuivre en votre compagnie.

Nous vous joignons avec cette lettre, la synthèse de la dernière rencontre du 30 avril 99 effectuée par Marie-Renée Verspiere du Laboratoire Trigone qui vous permettra de savoir où nous en sommes et de nous rejoindre.

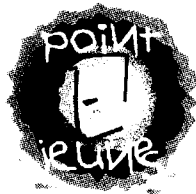
Dans l'attente de vous revoir, recevez Madame, Monsieur, l'expression de nos plus amicales salutations.

Pour l'équipe de Point Jeunes
Jean-Marie DURIEZ
Accueillant



Sigle social A.D.N.S.E.A. 7 boulevard Louis XIV - 59000 LILLE - Tél. 20.63.89.92

ANNEXE 4



L'équipe de Point Jeunes vous invite à :

« PAROLES DE JEUNES,

D'UNE DEMARCHE ET D'UNE RESTITUTION... »

Le jeudi 7 juin 2001, de 9h à 18h,
A la Rose des Vents
Boulevard Van Gogh – Villeneuve d'Ascq

Depuis le printemps 1997,

l'équipe de Point Jeunes s'est trouvée confrontée à une triple nécessité :

- dire son indignation sur les situations faites aux jeunes rencontrés ;
- la partager avec les partenaires, dans un travail de rencontre ;
- rendre compte, le plus fidèlement possible, des paroles de jeunes.

De 1998 à 2000, des rencontres ont eu lieu,

réunissant différents acteurs de la vie sociale.

Ces rencontres ont produit des effets inattendus...

Au cours de la journée du 7 juin, il s'agit :

- d'en rendre compte à tous ceux que cela concerne ;
- d'en imaginer la suite.

Des travaux de jeunes, réalisés dans le cadre de l'atelier d'arts plastiques de l'Espace Claude Chassagny, seront présentés dans la salle.

Point Jeunes
1, rue Saint Génois – 59800 LILLE
Tél. : 03 20 06 44 24 – Fax : 03 20 78 07 14
e-mail : point-jeunes.lille@wanadoo.fr

LES LIVRAISONS DES CAHIERS D'ETUDES DU CUEEP

- | | | | |
|------------|--|----------|--|
| n° 1 | <i>L'éducation populaire en Grèce</i>
(janvier 1984) | n° 21 | <i>Canal 6, rapport d'évaluation</i>
(décembre 1992) |
| n° 2 | <i>Un programme de développement local intégré dans le Pas-de-Calais</i>
(juin 1984) | n° 22 | <i>Une pratique d'enseignement ouvert : l'ESEU en enseignement à distance</i>
(mars 1993) |
| n° 3 | <i>La "qualification sociale" : un nouveau besoin de formation ?</i> (juin 1985) | n° 23 | <i>Les formateurs d'adultes dans la division sociale du travail</i>
(octobre 1993) |
| n° 4 | <i>Les missions locales pour l'insertion professionnelle et sociale des jeunes</i>
(octobre 1985) | n° 24 | <i>Ca y est... je sais lire</i>
(décembre 1993) |
| n° 5 | <i>Les acquis professionnels en Licence Sciences de l'Education</i>
(décembre 1985) | n° 25 | <i>Recherches actions : Méthodes et pratiques de formation - Tome 1</i>
(juin 1994) |
| n° 6 | <i>Bilan et perspectives de dix années d'utilisation de l'informatique pédagogique au CUEEP</i>
(janvier 1986) | n° 26 | <i>Recherches actions : Méthodes et pratiques de formation - Tome 2</i>
(octobre 1994) |
| n° 7 | <i>Lecture et outil informatique : enjeux pédagogiques</i> (décembre 1986) | n° 27 | <i>Formation en entreprise sur l'entreprise : une expérience</i>
(décembre 1994) |
| n° 8 | <i>Espace de parole, espace de choix ? De la communication en collège</i>
(septembre 1987) | n° 28 | <i>Actes de l'université d'été : "formations ouvertes multiressources"</i>
(février 1995) |
| n° 9 | <i>Recherche- Action : méthodes et stratégies</i> (décembre 1987, épuisé) | n° 29 | <i>Formations ouvertes multiressources - éléments bibliographiques</i> (avril 1995) |
| n° 10 | <i>Droit : discours et pratiques des formateurs</i> (février 1988) | n° 30 | <i>La transformation des logiques de formation dans le service public - une étude de cas</i> (juin 1995) |
| n° 11 | <i>Un essai d'évaluation formative</i>
(mai 1988) | n° 31 | <i>Ateliers de Pédagogie Personnalisée : un exemple en Région Nord Pas-de-Calais</i> (septembre 1995) |
| n° 12 | <i>A propos d'un outil informatique ouvert : nanobureautique</i> (mai 1989) | n° 32-33 | <i>Pratiques d'autoformation et d'aide à l'autoformation : 2^e colloque européen sur l'autoformation</i> (mai 1996) |
| n° 13 | <i>Les publics du DUFA de Lille 1974-1987</i> (septembre 1989) | n° 34 | <i>Démarches d'individualisation : vers un modèle convergent - Formation Continue / Formation Initiale</i>
(novembre 1997) |
| n° 14 | <i>Les maux pour le dire, des mots pour l'écrire</i>
(Monographie d'un stage de lutte contre l'illettrisme) (décembre 1989) | n° 35-36 | <i>Agrimédia Nord Pas-de-Calais Un réseau de centres de ressources pour la formation agricole. Des formateurs parlent aux formateurs</i>
(septembre 1998) |
| n° 15 | <i>L'action collective de formation de Sallaumines</i> (février 1990) | n° 37-38 | <i>Les formateurs d'adultes et leurs formations</i> (décembre 1998) |
| n° 16 | <i>Objectifs et modes d'évaluation Six stages de préparation à l'emploi dans l'agglomération lilloise</i>
(février 1990) | n° 39-40 | <i>Travail social et travailleurs sociaux</i>
(avril 1999) |
| n° 17 | <i>Psychosociologie : crise ou renouveau ?</i> (mai 1990) | n° 41 | <i>Action culturelle, formation permanente, travail social : des cousinages à développer</i> (juin 1999) |
| n° spécial | <i>Actes du Colloque : "Les formateurs d'adultes et leurs qualifications : réponses des universités", Lille, 29-30 novembre et 1 décembre 1989</i> | n° 42 | <i>Dynamiques sociales de l'écrit professionnel dans l'entreprise</i>
(octobre 2000) |
| n° 18 | <i>L'engagement de développement de la formation dans l'industrie textile et de l'habillement du Nord Pas-de-Calais</i> (février 1991) | n° 43 | <i>Usages d'un environnement médiatisé pour l'apprentissage coopératif</i>
(janvier 2001) |
| n° 19 | <i>20 ans de formation d'adultes : l'ACF de Sallaumines Noyelles-sous-Lens</i>
(novembre 1991) | | |
| n° 20 | <i>Entreprise et représentations de l'illettrisme</i> (juin 1992) | | |

Le **CUEEP**, Institut de l'**Université des Sciences et Technologies de Lille**, publie ses **Cahiers d'Etudes** à raison de deux à quatre numéros par an (sans périodicité obligée).

Dès son origine (1969), le CUEEP a accordé une attention toute particulière à la recherche. Toutes les actions de formation d'adultes, tous les dispositifs d'ingénierie éducative qu'il a mis en œuvre (ou qu'il mène) ont été (ou sont) précédés, accompagnés ou suivis d'activités de recherche.

Ces recherches, ces études, mais aussi la capacité de transférer les résultats dans le cadre des divers dispositifs de formation de formateurs ont permis au CUEEP de se situer à la pointe de l'innovation sur le plan de l'éducation des adultes et de se forger ainsi une solide réputation tant sur le plan régional que sur le plan national et international. Le CUEEP s'appuie surtout sur les travaux des trois équipes du Laboratoire TRIGONE.

Publiant cette collection (depuis 1984), le CUEEP entend poursuivre sa mission de diffusion et de transfert des acquis. Il entend mettre à la disposition des chercheurs, des praticiens et du grand public, les références de recherches centrées sur une pratique éducative affirmée.

Les Cahiers d'Etudes du CUEEP ont principalement pour objet l'éducation des adultes. Les thèmes généralement abordés par les chercheurs et les praticiens du CUEEP relèvent aussi bien de l'ingénierie pédagogique, de l'évaluation des dispositifs de formation que de la professionnalité des agents éducatifs. Ainsi, on y traite des liaisons formation-développement, de l'analyse des publics en formation, de la didactique des matières, de l'évaluation des dispositifs et systèmes éducatifs, de la formation des agents éducatifs, de l'apport des technologies nouvelles aux sciences de l'éducation en général et à la formation des adultes en particulier.

Instrument à la disposition des chercheurs, *les Cahiers d'Etudes du CUEEP* veulent également être un organe de liaison entre les terrains et le milieu de la recherche. En ce sens, ils ouvrent leurs colonnes non seulement aux professionnels de la recherche, mais également aux acteurs de l'éducation des adultes, qu'ils soient en exercice ou en formation. C'est ainsi que certains *Cahiers d'Etudes* publient des mémoires d'étudiants des filières de Sciences de l'Education, mais aussi des produits de l'"écriture praticienne"..

Port en sus pour l'étranger et les DOM-TOM	Prix du numéro double	150 F (TVA incluse)
	Prix du numéro simple :	75 F (TVA incluse)

"ECRITS ET CHUCHOTEMENTS"

Cette publication est le fruit d'un travail collectif. Il a engagé de nombreux professionnels des dispositifs médico-sociaux. De statuts différents, de fonctions et de rôles divers, ils ont accepté, dans le décloisonnement aussi bien hiérarchique que sectoriel, de réfléchir et échanger à partir d'un objet commun et d'un sujet central : les jeunes accueillis dans leur service et ce qu'ils disent de leurs difficultés.

A l'origine, c'est l'équipe POINT JEUNES qui se lance dans l'aventure. Elle définit un projet dont il est prévu d'emblée qu'il soit soumis à d'autres praticiens, d'autres dispositifs et donc "revu et corrigé" sans cesse pour devenir projet collectif.

Aucune assurance n'est prise de ce qui peut advenir dans les aléas des rencontres successives. Seuls, quelques signaux sont envoyés : indignation, difficultés nouvelles, devoir de paroles, témoignages, contributions, débat public.

... Et le chemin s'est fait en marchant...

Titre - Lille : CUEEP-USTL, 2001, (Les Cahiers d'Etudes du CUEEP n° 44), 75 F TTC

PROFESSIONNELS MEDICO-SOCIAUX, RENCONTRES, JEUNES EN DIFFICULTES, DEMARCHE METHODOLOGIQUE

C.U.E.E.P. Centre **U**niversité-**E**conomie d'**E**ducation **P**ermanente

Laboratoire **TRIGONE** (formation, technologies nouvelles et développement)

U.S.T.L. Université des **S**ciences et **T**echnologies de **L**ille